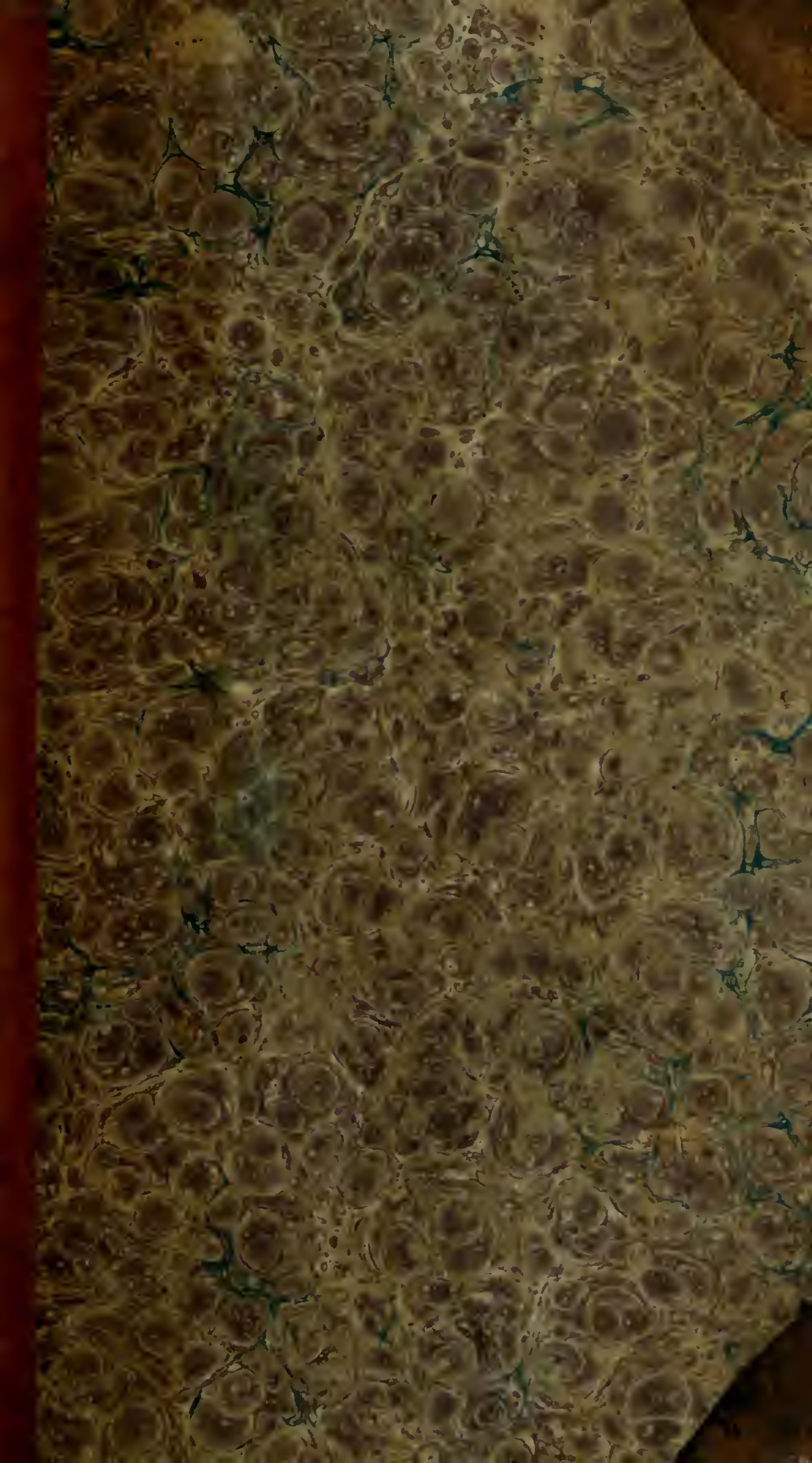


LE COMPERE MATHIEU.

TOME SECOND.

LE

COMPERE MATHIEU,

OU

LES BIGARRURES

DE

L'ESPRIT HUMAIN.

Tout ce qui eſt au-deſſus de l'intelligence du vulgaire, eſt, à ſes yeux, ou ſacré, ou profane, ou abominable.

Tome I, p. 231.

H. J. Dulaurens

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXVII.



LE COMPERE MATHIEU,

OU

Les Bigarrures de l'Esprit Humain.

CHAPITRE I.

Notre arrivée à Pétersbourg. Persécution que nous y essuyons. Nous sommes exilés en Sibérie. Mort & résurrection de Diego.

LE lendemain de notre retour à Amsterdam, nous partîmes pour Pétersbourg, ainsi que le Révérendissime Pere Jean de Domfront l'avoit conclu. Nous prîmes notre route par Naarden, Osnabruck, Hanovre & Berlin, où nous sé-

journâmes quatre jours. De Berlin nous paſſâmes par Dantzick, Konigsberg, Riga, Revel, & delà à Pétersbourg.

Lorſque nous fûmes arrivés dans cette ſeconde Capitale de l'Empire de Ruſſie, il nous parut que les Ruſſes étoient effectivement plus raiſonnables que les François & les Hollandois. Pere Jean & le Compere lierent amitié avec quelques Officiers Allemands de la garniſon, qui leur procurerent tous les plaiſirs poſſibles dans une ville telle que Pétersbourg. Vitulos ſe faufila parmi les Francs-Maçons, & y trouva ſes reſſources ordinaires, tant pour l'utile que pour l'agréable. Il n'y eut que deux Italiens qui paſſerent dans ce pays-là, qui troublerent un peu notre tranquillité. Ces deux marauds établirent une banque de Pharaon dans une eſpece de taudis, où le Compere, Pere Jean & Vitulos gagnerent le premier jour 200 roubles; & où ils perdirent le lendemain, non-ſeulement leur gain de la veille, mais encore tout ce que nous poſſédions, juſqu'au dernier ſol (*a*).

(*a*) Il eſt étonnant que Vitulos, qui avoit été pendant pluſieurs années un des principaux piliers des tripots de Veniſe, ſe ſoit ainſi laiſſé dévali-

En attendant que nous fussions en état de reparoître avec dignité dans le monde ; Pere Jean nous associa avec un Juif Philosophe qu'il avoit connu à *Smyrne*, & nous battîmes monnoie. Ce métier honorable dont les Souverains s'arrogent le privilege, étoit un petit Pérou pour nous : nous nous trouvâmes au bout d'un mois plus en état de faire figure qu'auparavant.

La grande quantité d'especes nouvelles qui se répandirent en peu de temps dans le public, inquiéta le Ministere : l'on en chercha les auteurs, & l'on promit cinq cents roubles à celui qui les découvriroit. Mais ces recherches & cette promesse ne nous inquiéterent guere : nous avions trop bien pris nos mesures pour avoir rien à craindre sur cet article. Il ne falloit pas moins qu'un accident extraordinaire pour nous faire découvrir ; & cet accident arriva.

Quoique nous fissions très-bonne chere, & que nous eussions bonne provision de

---

ser par deux Aventuriers, qui vraisemblablement devoient être bien moins futés que lui. J'ai eu vingt fois envie de lui en demander la raison ; mais comme cela auroit pu ne point lui faire plaisir, je m'en suis tenu à mes conjectures.

vin, Pere Jean ne passoit point un jour sans aller à la taverne. Un après-midi il sortit, à son ordinaire, sans nous dire où il alloit, & entra dans un bouchon (*a*) voisin de notre demeure. Le Révérend Pere ayant trouvé la Cabaretiere seule, il lui fit la proposition que l'on fait aux femmes : soit que celle-ci ne trouvât point cette proposition de son goût, ou qu'elle tardât trop à satisfaire sa Révérence, le respectable Pere Jean, sans autre compliment, la renversa sur un lit, & la baisa bon gré malgré qu'elle en eût. Sur ces entrefaites, le mari rentra, & voulut assommer le Révérend ; mais celui-ci envoya d'un coup de pied au cul l'assommeur dans une cave contiguë, ferma la porte à la clef, resaisit la Cabaretiere & l'exploita de plus belle.

Cependant le tintamare du Cabaretier qui crioit de toutes ses forces : *Au meurtre ! au viol !* par le soupirail de la cave, mit tout le voisinage en allarmes & fit venir la garde. Pere Jean se baricada dans la maison, & jura qu'il assommeroit le premier qui oseroit y entrer. L'Officier de garde, se souciant peu de ces menaces,

(*a*) Petit cabaret borgne.

fit enfoncer la porte par ses soldats, & le Révérend Pere, armé d'un levier, jetta sur le carreau les deux premiers qui se présenterent. Ce qui ralentit un peu l'ardeur des autres. Mais ayant repris courage, ils assaillirent la maison par-derriere, par les fenêtres, & par le grenier; de sorte qu'en un instant elle se trouva remplie de soldats. Pere Jean, retranché dans un coin & toujours armé de son levier, se défendoit en désespéré, tous ceux qui en approchoient de trop près étoient sûrs de payer leur témérité de leur vie. Enfin il fallut céder au nombre : ils se jetterent tous à la fois sur lui, & le garotterent pour l'emmener en prison.

Nous avions entendu tout ce tapage dès son commencement; Diego s'étoit mis à la fenêtre pour voir ce qui l'occasionnoit; & nous étions bien éloignés de croire que Pere Jean en fût l'auteur. Mais l'Espagnol ayant apperçu le Révérend Pere au milieu d'une troupe de soldats, s'écria tout-à-coup : Au secours! mes amis, l'on emmene le redoutable Pere Jean pour le pendre : en même-temps il saisit une carabine que nous avions, la déchargea à travers la foule, & cassa l'épaule à un Tailleur : après cet exploit, il jetta la carabine & se sauva dans le tuyau de la che-

minée de la chambre où nous étions. L'Officier ayant fait arrêter la troupe, en détacha dix hommes pour prendre le tireur. Lorsqu'ils furent montés, ils se saisirent du Compere, de Vitulos, du Juif & de ma chétive personne, & nous demanderent, en leur jargon, où étoit celui qui avoit tiré le coup de carabine ? Nous leur fîmes entendre par signe que nous n'en savions rien. Là-dessus, deux d'entr'eux se mirent à fouiller dans tous les recoins des appartements que nous occupions, forcerent les armoires, & trouverent pour environ quatre mille roubles d'especes nouvelles que nous avions faites. Alors l'un de ces deux hommes s'avisa de regarder dans la cheminée, & y découvrit Diego. Le pauvre Espagnol eut beau réclamer tous les Saints du Paradis, il fallut qu'il descendît, sans quoi il alloit être tiré comme une grive. Enfin, l'on nous joignit tous les cinq à Pere Jean, l'on nous mena en prison, & l'on déposa nos especes à la Chancellerie.

Trois heures après cette aventure, l'on nous conduisit par-devant les Commissaires constitués pour nous examiner. L'un de ces Messieurs demanda à Pere Jean, qui l'avoit induit à l'action violente & brutale qu'il avoit commise envers la Ca-

baretiere & ſon mari ? — La nature, répondit le Révérend, & les leçons des plus grands Philoſophes de l'antiquité (*a*) : — le Commiſſaire inſiſta ; Pere Jean répondit la même choſe, & l'envoya à tous les Diables. — Et toi, dit le Commiſſaire à Diego, qui t'a pouſſé à caſſer l'épaule à un Tailleur ? — L'amour de mon prochain, répondit l'Eſpagnol, & la défenſe du meilleur Catholique de la terre, contre des maudits Hérétiques tels que ſont les Grecs. — Et vous, dit le Juge à nous autres quatre, d'où viennent les eſpeces que l'on a trouvées parmi vos effets ? — De notre fabrique, répondit le Compere. — Qui vous a autoriſés d'enfreindre les Loix de ce pays ? — La Loi naturelle (*b*), repartit le Philoſophe, & l'exemple du célebre Diogene (*c*), qui avoit plus de Philoſophie dans ſon petit doigt, que les têtes de tous les Ruſſes enſemble n'en réuniront juſqu'à la conſommation des ſie-

(*a*) *Ελεγε δὲ καὶ κοινὰς εἶναι δεῖν τὰς γυναῖκας γαμον μηδὲν ὀνομάζων, ἀλλὰ τὸν ϖείσαντα τῇ πεισάσῃ.* Diog. Laert. Lib. VI, §. 72.

(*b*) *Μηδὲν οὕτω τοῖς κατὰ νόμον, ὡς τοῖς κατὰ φύσιν διδοὺς.* Ibid. §. 71.

(*c*) *Τοιαῦτα διελέγετο καὶ ποιῶν εφαίνετο, ὄντως νόμισμα ϖαραχαράττων.* Ibid.

cles. Après cet examen, l'on nous renvoya au cachot.

Les deux jours suivants, l'on nous examina dérechef, soit en général, soit en particulier, & les Commissaires ne reçurent d'autre réponse de chacun de nous, que ce qu'on leur avoit dit la veille. Le quatrieme jour l'on ne nous dit rien. Le cinquieme l'on nous annonça que nous étions dignes de mort : mais que des scélérats tels que nous, ne méritant pas qu'on souille la terre de leur sang, l'on avoit jugé à propos de nous envoyer faire un bail de quatre-vingt-dix-neuf ans dans les déserts de la Sibérie : afin que, retranchés pour jamais de la Société que nous avions outragée par nos actions, que nous allions pervertir par nos maximes, nous lui fissions une espece de réparation par notre travail aux mines, auxquelles nous étions condamnés pour toute notre vie.

Cette nouvelle fit différents effets sur nous : le Juif la regarda comme une grace extraordinaire, & le Compere comme une injustice inouie : Pere Jean disoit que s'il tenoit tous les Russes, l'un après l'autre, il les étrangleroit tous : Vitulos ne disoit rien, mais il n'en pensoit pas moins : Diego prenoit cela comme une calamité que Dieu

avoit envoyée à son serviteur pour l'éprouver : & moi, je pleurois.

L'on ne tarda guere à nous envoyer à cet exil, dont je m'étois formé une idée si épouvantable, que j'eusse mieux aimé être mort cinquante fois, que d'être réduit à passer mes tristes jours dans ce désert affreux, où je croyois que le froid excessif, le travail, la mauvaise nourriture, les mauvais traitements de ceux auxquels nous allions être subordonnés, la compagnie des gens à demi-sauvages, parmi lesquels il nous faudroit vivre, nous alloient rendre les plus malheureux de tous les hommes.

Il en fut tout autrement : cet exil n'est pas si insupportable que je me l'étois figuré. Nous y rencontrâmes des Philosophes de toutes les especes & de tous les étages. Mais comme nous étions obligés de travailler aux mines de cuivre, qui sont aux environs de Tobolska, nous n'avions point le temps que nous desirions pour philosopher. Toutefois nos occupations ne nous empêcherent pas de trouver le moyen de former un complot pour nous évader du côté de la Tartarie.

Lorsque ce complot fut bien & duement cimenté, le Compere Mathieu, qui savoit parfaitement la Géographie, fut

déclaré directeur de la route que nous devions tenir : le respectable Pere Jean de Domfront fut proclamé Capitaine Général de la troupe : Vitulos, Capitaine en second : le Juif, un Anglois (*a*), un Allemand (*b*), un Suédois (*c*), Diego & moi, étions tout ce que l'on voudra.

Ayant trouvé le moyen de nous munir de trois fusils, de poudre, de balles, de deux arcs, de fleches, d'une hache, d'une serpe & d'une marmite, & ayant pris un temps favorable pour notre éva-

---

(*a*) Cet Anglois avoit été autrefois Quaker ; ensuite il étoit devenu Philosophe, & puis Commissionnaire en Russie : mais les Russes l'ayant surpris avec de faux poinçons dont il contrefaisoit la marque de la Douane, ils l'avoient envoyé en Sibérie.

(*b*) Cet Allemand avoit été long-temps Arien, & les Russes l'avoient laissé tranquille sur cet article : mais ayant appris qu'il débauchoit leurs plus beaux hommes pour les envoyer dans un certain pays d'Allemagne, ils l'avoient envoyé à son tour en Sibérie.

(*c*) Le Suédois, qui avoit été un Ministre Luthérien, étoit passé en Russie pour y professer la Religion Grecque, & pour y faire le métier d'espion : les Russes avoient été édifiés de son zele pour le premier article ; mais ils s'étoient scandalisés du second, & l'avoient envoyé en Sibérie.

ſion, nous partîmes ſous les auſpices de la fortune.

Nous remontâmes la rive gauche de l'Oby (*a*) juſqu'aux environs de Kalami (*b*), où nous paſſâmes ce fleuve ſur un radeau de branchages, dont l'exécution fut dirigée par Pere Jean. Lorſque nous eûmes atteint la Kieka (*c*), nous la cotoyâmes en traverſant le Grutinski (*d*), la Lucomirie (*e*), & nous gagnâmes les montagnes de Krabia, là où elles ſe joignent avec celles de Sania & de Belgian. Ayant paſſé ces montagnes, non ſans courir riſque de périr de froid & de miſere, nous nous trouvâmes dans un déſert que le Compere réſolut de traverſer en tirant ſur Samarcand (*f*), qui devoit être au moins à quatre-vingt journées delà. Le Compere prétendoit que nous pourrions arriver en cette ville, en traverſant le Samariki, le Karaçathai, le Chanaket, le

(*a*) Fleuve qui prend ſa ſource dans la Tartarie, & qui ſe jette dans l'Océan ſeptentrional.

(*b*) Ville de la Sibérie méridionale.

(*c*) Riviere qui ſe jette dans l'Obi, à 40 milles au-deſſus d'Oſtro.

(*d*) (*e*) Pays au ſud-oueſt de la Sibérie.

(*f*) Capitale de la grande Bucharie.

Charbian & quelques autres contrées de la Tartarie occidentale. Cela pouvoit être : mais étant avancés environ 160 milles dans le désert, nous fûmes arrêtés par des ruisseaux, des marécages & autres obstacles, qui nous contraignirent de prendre le parti de passer l'hyver, qui approchoit, dans cet endroit. Ayant donc fait une baraque pour nous mettre à l'abri des injures du temps, nous fîmes en diligence notre provision de gibier, de poissons & de bois, afin que nous ne fussions point pris au dépourvu par les neiges. Nous agîmes très-prudemment ; car huit jours après notre approvisionnement, il en tomba une si grande quantité, que la terre en fut couverte de plus de six pieds.

Environ deux mois après notre arrivée dans cet endroit, nous tombâmes successivement tous malades, à l'exception de Pere Jean, qui, malgré les fatigues de notre voyage & le genre de vie que nous venions d'embrasser, jouissoit d'une santé qui eût porté envie à un moine. Nos maladies ne furent ni longues ni dangereuses : il n'y eut que celle de Diego qui devint très-sérieuse.

Lorsque le pauvre Espagnol se vit bien mal, il commença à se lamenter sur ce qu'il alloit mourir sans avoir fait le voyage

de Compoſtelle en Galice : mais le Compere lui ayant dit qu'il ſe chargeoit d'accomplir ce vœu pour lui, & Pere Jean lui ayant donné l'abſolution générale, il parut attendre la mort avec réſignation. Enfin il entra dans un délire qui le conduiſit à une létargie ſi profonde, que nous euſſions pris cet état pour la mort même, s'il n'eût conſervé quelque reſte de chaleur vers la région du cœur.

Il demeura pendant trois jours ſans donner d'autre ſigne de vie que celui dont je viens de parler. Mais au bout de ce temps-là, Pere Jean s'apperçut qu'il avoit remué un pied; deux heures après il remua un bras, puis les jambes, puis les feſſes, puis la tête, puis le corps entier, ſi bien qu'à la fin il s'aſſit ſur ſon grabat, nous contempla tous l'un après l'autre, & s'écria : Quoi! ſerois-je reſſuſcité! quel miracle! Mes amis; ah! ſi vous ſaviez d'où je viens, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu! — Eh, d'où viendrois-tu ? lui dit le Compere, tu n'as point bougé d'ici. — Ah! mon Maître! répondit Diego, ſi mon corps n'a point bougé d'ici, mon ame n'a pas fait de même : il y a trois jours que je mourus. Voici ce qui m'eſt arrivé depuis ma mort.

Lorſque mon ame eut quitté mon corps,

ce corps parut à mon ame ce que paroît une chemiſe ſale, que l'on vient de quitter. Mon ame ainſi débarraſſée étoit de la grandeur & de la forme de ce même corps. Elle étoit diaphane & compoſée d'une matiere (*a*) extraordinairement élaſtique, & ſi ſubtile que Muſchenbroeck ne

---

(*a*) Si ce que mon camarade Diego dit ici eſt vrai, les ſentiments des premiers Chrétiens ſur la matérialité de l'ame l'eſt auſſi. Car il ne paroît point qu'avant S. Auguſtin, l'on convînt que l'ame pût être une ſubſtance incorporelle. — *V.* S. IREN. *de forma & magnitud. Anim.* — S. JUST. *Oper. Apolog. I. pag.* 34. — ID. *Oper. Quæſt. Græc. ad Chriſtian. de incorpor. & de Deo*, *pag.* 203 & *ſq.* — TATIAN. ASSYR. *Orat ad Græc. &c.* 145. — TERTULL. *de Anima, Cap. XXIV* — ID. *adverſ. Prax. Cap. VII.* — AUGUST. *in Tertull. Lib. de Hæreſ.* — ID. *in eund. Epiſt. CXLVII. de orig. Animar.* — ORIGEN. *in Sacr. ſcript. Comment.* & HUET. *Not. in ead. Oper. Tom. I. Quæſt. V. de Deo, pag.* 29. — HUET. *in Origen. Quæſt. I. de Deo, pag.* 30. — ID. *in Proœm. ad Lib. de Princ.* — ID. *in Joan. pag.* 215. — ID. *Lib. II. Quæſt. I. Art* 5. *page* 28. — ID. *ibid. pag.* 30. — ID. *Quæſt. V. de Angel.* — ID. *Quæſt. I. de Deo, Art.* 5. — LACTAN. *de Opificio Dei ad Demet. Cap. XVIII, pag.* 653. — GREGOR. *Naz. Orat. XXXIV. pag.* 545. — ID. *Orat. XI. pag.* 64. — AUGUST. *de Civit. Dei, Lib. II. Cap. XXIII. Tome VII. pag.* 290. — ID. *de Gen. cont. Manich. Lib. I. Cap. XI.* — ID. *ibid. Lib. VI.*

l'auroit pu discerner avec cinq cents millions de microscopes.

Voilà, mes chers amis, comme le monde est habité d'ames & d'esprits, bons ou mauvais, sans qu'il soit possible aux hommes, ni de les voir, ni de les entendre, ni de sentir leurs chocs : quoique le contraire arrive entre ces esprits. S'il se fait quelquefois des apparitions, ce n'est que par un assemblage subit de suffisante quantité d'atômes pour former un corps quelconque, dans lequel une ame ou un esprit se loge, apparoît, & agit en conséquence de sa mission.

Mon Ange Gardien, nommé Jahel, qui s'étoit trouvé à son poste au moment que j'allois partir de ce monde, eut une dispute avec Astaroth sur la possession de mon ame. Celui-ci se fondoit sur certaines petites fredaines que j'avois faites dans ma vie, & particuliérement sur les côtelettes, la poularde & le gigot de Senlis : mais Jahel lui ayant opposé l'absolution générale de Pere Jean, la décision de cette affaire devint si embrouillée, qu'il fallut en venir aux mains pour savoir à qui j'appartiendrois. Mon bon Ange qui étoit armé & encuirassé comme l'Archange Michel lorsqu'il se battit avec Lucifer, tira son sabre, & en porta un coup ter-

rible ſur Aſtaroth; mais le malin l'eſquiva, & appliqua un ſi furieux coup de griffe au milieu de la face de ſon adverſaire, que je crus qu'il l'avoit aveuglé : Jahel ne perdit point courage, il porta un autre coup beaucoup plus terrible que le premier, & pourfendit le diable depuis l'occiput juſqu'à trois ou quatre doigts au-deſſus du croupion. Alors la diſpute fut décidée, & ſelon toutes les Loix divines & humaines, j'appartins au plus fort.

Le différend étant terminé, Jahel me toucha, & nous nous trouvâmes à l'inſtant ſur le bord de l'Euphrate, à-peu-près au même endroit où notre premier Pere exploita pour la premiere fois, notre premiere Mere. Alors mon divin Tutélaire m'ayant fait faire par ſept fois le plongeon dans le fleuve, je redevins tel que lorſque j'étois ſur la terre, c'eſt-à-dire, qu'une maſſe de chair parfaitement ſemblable à défunt mon corps s'étant ſubitement formée, mon ame s'y fourra : & voilà que je pouvois aller, venir, chanter, ſauter, danſer, en un mot, faire toutes les fonctions que je faiſois lorſque je vivois encore. Jahel me dit : Mon cher pupille, vous voici en état de jouir de la gloire céleſte. Ce corps dont vous ſerez revêtu juſqu'à la réſurrection généra-

le, où vous reprendrez l'ancien, eſt fait pour procurer à votre ame toutes les ſenſations délicieuſes qui vous ſont préparées : & d'ici à ce temps-là, elle ne l'abandonnera point, à moins que pour quelques raiſons particulieres, vous ne deviez retourner ſur la terre.

Vous allez donc partir pour le Paradis, continua Jahel, aucunes ſenſations fâcheuſes ne pourront y affecter votre individu. La qualité d'élu vous met à l'abri de tous maux. Mais gardez-vous de tomber de cet état de perfection : car les plus grands Saints, qui ſont actuellement dans le Ciel, ſont ſujets à trois vices, qui ſont l'orgueil, l'envie, la colere : le démon, qui fait cela, vous tendra des embûches juſques dans le ſein de la félicité ſuprême. La chûte de ce réprouvé, ainſi que celle de ſes compagnons, eſt un exemple terrible de la foibleſſe, de l'aveuglement, de l'ingratitude des Anges mêmes. Prenez donc garde de vous laiſſer ſéduire ; vous perdriez en un inſtant cette faculté ineſtimable de n'être ſenſible qu'au bonheur & au plaiſir : une réprobation éternelle ſeroit peut-être la peine que vous encourriez.

Le Paradis n'eſt point tel que les hommes le croyent d'après S. Paul, c'eſt-à-

dire, ce que l'œil n'a jamais vu, ni ce que l'oreille n'a jamais entendu : il a été réſervé à l'incomparable Jéſuite Henriquez (*a*), d'en donner une deſcription exacte & complete, dans ſon admirable livre de l'occupation des Saints dans le Ciel. Si vous avez lu ce livre, vous aurez vu que le Paradis eſt un lieu de délices, un lieu de ſenſualité, duquel les bals les plus brillants, les fêtes les plus magnifiques, les repas les plus ſomptueux que les hommes ayent inventés, n'approchent pas plus, que la lumiere d'un flambeau n'approche de celle du ſoleil. Mais je vous l'ai déja dit : l'ennemi du bonheur des Saints ne profite que trop ſouvent de l'ivreſſe où les plaiſirs les plongent, pour ſéduire ceux qui ne ſont point aſſez ſur leurs gardes, & leur faire perdre pour une éternité ou du moins pour un temps, la félicité dont ils jouiſſent. Je dis pour un temps; car les fautes ne ſont pas toujours telles qu'elles méritent une punition éternelle. Il eſt un certain lieu d'exil inconnu aux humains & au Pape même, où les Saints, coupables

(*a*) Voyez ci-après un échantillon de ſa Deſcription du Paradis.

d'une faute légere, ſont rélégués pour y ſouffrir plus ou moins juſqu'à l'expiation entiere de cette faute. Enfin, il y a dans le Paradis des Tribunaux, des Juges particuliers, prépoſés pour faire obſerver le bon ordre, & pour l'adminiſtration de la Juſtice. Ce dont le Jéſuite Henriquez n'a point parlé.

Voilà, mon cher pupille, ce que j'avois à vous dire pour le préſent. Je vais vous quitter pour quelques heures. Ne vous étonnez point de tout ce que vous verrez pendant mon abſence. Je vous rejoindrai à votre entrée dans la gloire céleſte. — En finiſſant ces paroles, mon bon Ange diſparut.

Je ne fus point ſitôt ſeul que la terre s'ouvrit tout-à-coup ſous mes pieds, & je tombai dans une caverne profonde & obſcure, où j'entendis voltiger autour de mes oreilles des eſpeces de chauve-ſouris qui pouſſoient des cris comme des cris de lapins. J'appris depuis que cette caverne étoit les Lymbes, où ſont détenus les enfants morts ſans Baptême.

Quoique l'eſpace qui conduit de la ſuperficie de la terre à cette caverne, ſoit de plus de 700 lieues, & que je l'euſſe franchi auſſi vîte que la penſée, j'ai cependant remarqué que ces ſpéculateurs

borgnes, qui ſoutiennent que plus on creuſe avant dans la terre, plus on trouve la matiere compacte & ſolide, plus ſes parties ſont ſerrées & cohérentes, ſe trompent : car les lits de différentes eſpeces de terres, de pierres, &c. ne ſe trouvent point arrangés dans l'ordre de leurs gravités ſpécifiques (*a*) : & la cohéſion

---

(*a*) Si Diego ne dit point ici entiérement la vérité, il la dit au moins en partie : puiſqu'en creuſant un puits de 232 pieds de profondeur, à Amſterdam, l'on a remarqué l'ordre ſuivant des couches de terres :

Terre à jardin — —	7 pieds
Tuf — — —	9
Argille molle — —	9
Sable — — —	8
Terre — — —	4
Sable à paver — —	10
Argile — — —	2
Terre blanche — —	4
Terre ſeche — —	5
Terre mouillée — —	1
Sable — — —	14
Argille ſablonneuſe — —	3
Sable mêlé d'Argile — —	5
Sable de Mer mêlé de Coquillages	4
Argille — — —	102
Terre graſſe — —	31 &c.

Ceux qui voudront en ſavoir davantage ſur cet article, pourront conſulter VAREN. *Général Géog. Liv. I. Chap. VIII. prop.* 7. *La Théorie*

de la terre n'eſt rien moins que l'effet de la puiſſance de la peſanteur des parties qui la compoſent. J'ajouterai en même-temps que le Docteur Hailey (*a*) ſe trompe

---

naturelle de la Terre de WOODWARD & de STENON. — *Les Mém. ſur la ſtructure intérieure de la Terre par Monſ.* BERTRANT, &c. &c.

(*a*) *V. la Diſſertation* de ce Docteur ſur ce ſujet & ſur la Théorie des variations de l'éguille aimantée dans le Lexicon d'HARRIS, au mot Variation, & dans *les Tranſactions Philoſophiques*, *N°.* 148 & 195. — Quant à ce qui regarde les ſentiments de pluſieurs autres Phyſiciens ſur la nature & les propriétés de l'Aimant, les curieux pourront conſulter KIRCHER, *Ars magnetica.* — CARTESII, *Opera Philoſoph. Pars IV.* §. 133 & *ſeqq.* — *Inſtitut. Philoſoph. Tom. III. Pars. II. Cap. III.* §. 3. — La Phyſique de ROHAULT, Part. III. Chap. VIII. — La Phyſique de LE CLERC, Liv. II Chap. VII. — La Philoſophie Naturelle de JAC. ODE, Tom. II. Chap. III. — Les Entretiens de Phyſique du Pere REGNAULT, Tom. I, Entret, 15, 16. — L'Abrégé de LOWTHORP, Tom. II. page 610. — La Doctrine de *l'Aimant* par WHISTON. — Abrégé d'EAMES & MARTIN, Part. II. Chap. IV. — STAIRII, *Phyſiol. Explorat. XVIII.* §. 12 & *ſeqq.* — Diction. de CHAMBERS, au mot *Aimant.* — Tranſact. Philoſoph, *No.* 366, 368, 371, 389, 390, 412, 414, 423, &c. — Le Diction. Encyclopédique, au mot *Aimant.* — Les Mémoires de l'Académie des Sciences. — HAWKSBÉE. — NOLLET., &c.

également lorſqu'il prétend que les parties centrales de la terre ſont occupées par un grand corps magnétique ; puiſque le centre de ce globe eſt l'enfer, comme vous le verrez par la ſuite de mon récit. Au reſte, ceux qui ne veulent pas me croire peuvent y aller voir.

Je traverſai les Lymbes avec la même vîteſſe que j'avois franchi l'eſpace qui y conduit : & en dépit de l'impulſion & de l'attraction, ſur l'une ou l'autre deſquelles l'on fonde la méchanique des forces centrales, cette vîteſſe ne reçut aucune altération par mon approche du centre du Globe.

Lorſque j'eus traverſé les Lymbes, je tombai ſur une calotte pareille au cul d'une chaudiere renverſée. Elle me parut de métal; car ma chûte lui fit rendre un ſon à peu près ſemblable à celui d'une poële, que l'on bat pour épouvanter les mou-

---

Et quant à ceux qui trouveront mauvais que j'ai chargé cette note d'une ſi grande quantité de renvois, je leur dirai 1°. que tel eſt mon plaiſir : 2°. que comme *l'Aimant* eſt le plus merveilleux de tous les minéraux, ceux qui ſont environnés de Livres, ſans ſavoir ce qu'ils contiennent, ne feront peut-être point fâchés qu'on leur indique les ſources où ils peuvent débarbouiller leur ignorance ſur cet article,

ches à miel. Bref, cette calotte étoit la calotte du Purgatoire.

A l'inſtant de ma chûte, la calotte s'ouvrit, & j'entendis pouſſer un cri de joie : mais ce cri ceſſa auſſi-tôt que l'on m'eût vu. Cela provenoit de ce que l'on avoit pris mon arrivée pour celle de la Vierge, qui toutes les veilles de Noël (*a*) va délivrer 300 Ames détenues dans ce lieu.

Le Purgatoire eſt un lieu aſſez éclairé, rempli d'une infinité de Purgatoriens de tout âge, de tout ſexe, nuds & couleur de marron. Je ne fus pas long-temps dans ce pays-là ſans rencontrer pluſieurs perſonnes que j'avois connu dans ce monde. Je vis entr'autres un Epicier de Bilbao, que l'Inquiſition avoit fait brûler, parce qu'il avoit trouvé un tréſor après les guerres de la ſucceſſion d'Eſpagne. Je vis auſſi mon Maître, Don Scabrillas, le Chef de l'honorable Troupe de Comi-Tragi-Sauteurs, chez lequel j'avois commencé mes caravanes, & qui s'étoit caſſé le col en faiſant une cabriole à S. Jean-pied-de-Port. Le Bourgeois de Bil-

(*a*) *Voyez* l'Avocat des Ames du Purgatoire, *page* 102 *& ſuiv.*

bao ne me fit point grand accueil, parce que depuis ſon démêlé avec l'Inquiſition, il étoit devenu ſournois. Mais Dom Scabrillas me parut auſſi libre, auſſi affable, que lorſqu'il étoit ſur la terre.

Après les compliments ordinaires, je demandai à mon ancien Maître pourquoi je ne voyois ni feu, ni flammes, que je n'entendois ni plaintes ni ſoupirs, enfin rien de tout ce que l'on débite ſur la terre, touchant le Purgatoire?

Mon cher Diego, me répondit-il, tout ce que tu as entendu dire de ces lieux eſt en partie véritable. Tu es arrivé dans l'unique temps de l'année, où il y a relâche à nos ſouffrances. Voilà pourquoi tu nous vois ſi tranquilles. Nous ne ſommes point ici brûlés d'un feu tel que celui que l'on connoît chez les vivants, mais d'un feu particulier, & mille fois plus pénétrant. Ce feu nous affecte en tout ou en partie, ſelon la nature des fautes que nous avons à expier. Par exemple, une femme qui auroit pris trop de plaiſir dans le bain, reſſentira par-tout le corps, la punition de l'offenſe qu'elle a commiſe par la délectation générale de ſon individu : un amant qui a pris un peu trop de plaiſir en prenant le bout du doigt de ſa maîtreſſe, n'eſt puni que par

la

la main criminelle, & la maîtreſſe par le bout du doigt. Enfin, lorſque l'expiation des péchés commis par un membre eſt finie, celle d'un autre membre criminel commence : ainſi du reſte juſqu'à expiation entiere.

Vers l'onzieme ſiecle, c'eſt-à dire, dans les premiers temps de l'établiſſement du Purgatoire, & même dans les trois ſiecles ſuivants, les Chrétiens avoient le cœur bon : ils employoient les trois quarts de leurs biens à faire prier pour les ames détenues dans ce lieu expiatoire. Les Prêtres, les Moines s'aquittoient de bonne foi de la beſogne dont ils ſe chargeoient. On voit par les archives de céans que tel qui avoit été condamné à dix ans de ſouffrance en étoient ſouvent quitte pour dix jours. Un chacun ſe reſſentoit de la charité qui régnoit ſur la terre. La plus abandonnée de toutes les ames recevoit alors plus de ſoulagement dans une heure, que la moins oubliée n'en reçoit aujourd'hui dans un mois. Outre les prieres qui ſe faiſoient pour le général, l'excédent des ſatisfactions particulieres étoit réparti ſur un chacun, & faiſoit encore un objet conſidérable. Cet heureux temps n'eſt plus ! mon cher Diego : la piété eſt rallentie; rien ne peut plus toucher les

cœurs endurcis des vivants. Nous avons beau faire de temps en temps quelques tournées ſur la terre pour ranimer la charité envers nous, peines inutiles !

Je fus détaché après la Touſſaint dans la ville de Salamanque : je me ſuis transformé en chat, en levrier, en âne ; je fis peur à deux ſentinelles ; je courus les cimetieres couvert d'un ſuaire ; je tirai trois vieilles par le gros orteil ; je me plaignis près du lit d'une veuve ; j'apparus à ſix religieuſes ; je bouleverſai tous les meubles dans dix maiſons ; je fis un tintamare épouvantable dans quantité d'autres : enfin, je mis en œuvre tous les moyens imaginables pour tirer quelque fruit de mon voyage, & je n'ai remporté en tout que deux Meſſes, quinze Roſaires & huit *De profundis*, leſquels répartis également entre nous tous, il me revint trois minutes & dix-ſept ſecondes de diminution ſur les 1500 ans que j'ai à ſouffrir ici.

Il eſt vrai que les perſonnes riches font faire des funérailles pompeuſes à leurs parents décédés ; que l'on y brûle juſqu'à cinq cents livres de cire ; que l'on ſonne ſans diſcontinuer ; que trente, quarante, & ſoixante Prêtres ſont quelquefois payés pour y aſſiſter. Mais comme tant de dépenſe ne doit ſon origine qu'à la vanité

des vivants, le défunt pour qui on la fait, n'en reçoit aucun ſoulagement.

Quand même Dieu ne ſeroit point offenſé de tout cet appareil mondain, ne le ſeroit-il pas de la maniere dont on l'y prie ? Eſt-ce qu'on demande une grace au ſon des baſſes, des violons, des flûtes, des hauts-bois, des cors-de-chaſſe & de cent autres inſtruments faits pour la jubilation ? Allez à une Meſſe ſolemnelle pour quelque riche défunt, après un prélude général de tous ces inſtruments, vous entendrez tout-à-coup un châtré entonner les trois ou quatre premieres ſyllabes de quelques mots grecs, qu'après beaucoup de patience & d'attention vous comprendrez être un *kirie eleïſon*, puis un autre beugler d'une voix de tonnerre auſſi *kirie eleïſon*, puis quatre ou cinq autres ſe joindre à ces animaux, & crier tous comme des enragés, l'un ſur un ton, l'autre ſur un autre, *kirie eleïſon ſon ſon eleïſon*; puis enfin l'accompagnement de tous les inſtruments ſuſdits : comparez alors ce vacarme épouvantable avec le charivari des ſorciers du Sabat, vous verrez qu'il n'y a point de différence.

Je veux cependant que dans le grand monde, il y ait quelques perſonnes véritablement humbles & pieuſes, qui, au-lieu

d'employer leur argent à ces vaines cérémonies, l'envoyent dans les Couvents pour faire prier pour les Trépaſſés. L'intention eſt louable. Mais remplit-on l'engagement que l'on contracte en recevant la pécune (*a*) du Bienfaicteur? non : le Couvent augmente ſon ordinaire, & ſe donne bien de garde d'ajouter un *Oremus* au baragouin journalier. D'un autre côté, ſi un mourant épouvanté de l'avenir, legue à l'Egliſe tel bien ou telle ſomme pour chanter annuellement tant de Meſſes, tant de Saluts, pour le repos de ſon ame; cela s'exécute auſſi long-temps qu'il a des parents qui y veillent : manque-t-il de ſurveillants? adieu les *Obits* : les Prêtres boivent à la ſanté du Fondateur, qui grille ici comme un cochon.

Les Congrégations, les Confrairies, la dévotion aux Roſaires, aux Scapulaires, aux Saints Cordons, aux Saintes Ceintures, aux Pardons, aux Indulgences, nous valoient autrefois quelque choſe. Mais tout cela eſt tombé aujourd'hui. Les trois quarts de l'Europe ſont ou Payens, ou Turcs, ou Juifs, ou Hérétiques : les

---

(*a*) Paſſez le terme : c'eſt un Eſpagnol qui parle.

François ſont tous Déiſtes ou Janſéniſtes : l'on dit les Italiens impies ; les Eſpagnols Moliniſtes ou Molinoſiſtes : tellement que ſans une partie de l'Allemagne & de la Flandre, où il y a encore quelques Catholiques de la vieille roche, ſans les paſſe-ports pour le Ciel que les Jéſuites donnent de temps en temps, le Purgatoire ſeroit trop petit pour contenir tous ceux qui y viennent.

Ah, mon cher Diego ! nous n'aurions pas beſoin de tous ces ſuffrages, s'il plaiſoit à notre Saint Pere le Pape d'ouvrir les portes de notre priſon. Il en a le pouvoir (*a*) : mais le tigre qu'il eſt ! il a le cœur plus dur que l'enclume de Lopez de Seville : nos larmes, nos cris ne le touchent pas. Quelle action héroïque, cependant, que d'envoyer tout d'une traite en Paradis, 60 ou 80 millions de malheureux qu'un feu terrible dévore ! Mais, non, nous ne devons point nous attendre à ce bonheur : Rome, cette Rome avare & cruelle,

(*a*) *Chriſto data erat omnis poteſtas in Cœlo & in Terra, ergo ſummus Pontifex qui eſt ejus Vicarius, habebit hanc poteſtatem.*

EXTRAVAG. COMM. Lib. I. de Autorit. *& ibid.* C. Unam Sanctam, in Gloſſa.

n'ouvre le Ciel qu'à ceux qui payent (*a*): quand on n'a rien à donner, la ſerrure eſt rouillée. Auſſi Dieu punit bien ſes Lieutenants pour la dureté de leurs cœurs : car y compris S. Pierre, il n'y en a eu qu'un de ſauvé. O mon pauvre Diego ! il te faudroit voir avec quelles huées l'on accueille ces animaux-là, lorſqu'ils paſſent par ici pour aller en Enfer ! Tu-dieu, comme on les régale !

Enfin, mon Cher, voilà l'état préſent du Purgatoire. Malgré ce que je t'en ai dit, je ſuis encore bien heureux d'y être ; car ſi je fuſſe mort ſur les terres de France, au-lieu de ſur celles d'Eſpagne, j'étois damné à tous les Diables ; les gens de ma profeſſion ſont dans ce pays-là excommuniés ſans miſéricorde : & comme tu ſais, le ſalut dépend ſouvent du pays où l'on meurt. — Don Scabrillas achevoit ces mots, lorſque la Vierge arriva. Je ne pus voir la bonne Dame, parceque le ſol du Purgatoire s'étant ouvert à l'inſtant, je continuai ma route d'une telle vîteſſe,

---

(*a*) *Obtinet expulſa probitate pecunia Romam :*
Nec Deus in tota poſſidet urbe locum.
MANTUAN. ad Falcon. Tom. I.

qu'en deux minutes je me trouvai en Enfer, à une portée de carabine du Palais de Lucifer.

Diego ayant fini ce discours, prit un restaurant, dormit une couple d'heures, & continua sa relation ainsi qu'on va le voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Suite de la Relation du Voyage de Diego en l'autre monde.

LE séjour ordinaire de Lucifer, est un palais spacieux, agréable à la vue, mais d'une architecture un peu Gothique. Les avenues de ce Palais sont défendues par 10 mille pieces de canon de 72 pouces de calibre. La grille de la seconde cour est gardée par 385 Suisses, commandés par Guillaume Tell, auquel l'Empereur Albert I sert de Tambour : celle de la premiere cour est gardée par 694 Diables de toutes sortes de figures, armés de griffes & de dents aiguës, vomissant du feu par la gueule, le nez, les oreilles & par le trou du cul : la principale porte du Palais est gardée par 20 mille Loups-ga-

roux, rangés en double haye, & bien plus redoutables que celui que je rencontrai dans l'efcalier de notre hôte le Parifien; car lorfqu'ils font en colere, ils fe trémouffent d'une telle force, que dans un inftant, l'air qui les environne, fe remplit d'étincelles, qui, femblables aux bombes & aux grenades, fracaffent, écrafent brûlent & réduifent en poudre tout ce qu'elles rencontrent, lorfqu'elles viennent à péter.

Lorfque je fus dans ce Palais, un huiffier de la chambre me fit entrer chez Lucifer. Ce Monarque ne paroît pas fi vieux qu'on le fait; il pourroit même paffer pour joli, s'il n'avoit une verrue au bout du nez (*a*). Il étoit fur fon trône, & environné

(*a*) Ce portrait fe trouve bien différent de celui que l'on nous fait ordinairement de Lucifer. Je crois qu'il n'y a que le feul Diego qui l'ait fait fi beau. Les Théologiens, les Peintres & les Poëtes femblent avoir enchéri les uns fur les autres, dans leurs efforts à nous rendre ce Prince de ténebres hideux & épouvantable. Mais ils n'ont puifé les traits du portrait qu'ils en font, que dans leur imagination échauffée. L'Efpagnol dit : *Ce Prince ne paroît pas fi vieux qu'on le fait : il pourroit même paffer pour joli, s'il n'avoit une verrue au bout du nez.* Si la nature eft fimple, fi la vérité eft naïve & pure, c'eft bien dans

de toute ſa Cour : il étoit vêtu d'une ſimarre de ras de St. Maur, doublée de

---

ces quatre mots qu'on les reconnoît l'une & l'autre, & non dans tout ce que l'on nous débite à ce ſujet, notamment dans les vers ſuivants:

Ingentem vidi Regem, ingentique ſedente
In ſolio, crines flammanti ſtemmate cinctum,
Pectus & os illi turgens, oculique micantes,
Alta ſupercilia, erectus, ſimiliſque minanti
Vultus erat, latæ nares, duo cornua lata.
Ipſe niger totus; quando nigra corpora pravis
Dæmonibus natura dedit, turpeſque figuras.
Dens tamen albus erat, ſannæ albæ utrinque patentes,
Alæ humeris magnæ, quales veſpertilionum,
Membranis contextæ amplis, pes amplus uterque;
Sed qualem fluvialis anas, qualemve ſonorus
Anſer habere ſolet: referebat cauda leonem.
Nudus erat, longis ſed opertus corpora villis.
Multa illi adſtabat turba, innumeruſque ſatelles.

PALINGEN. in Sagitt. pag. 196.

» Je vis un Monarque d'une taille prodigieu-
» ſe, aſſis ſur un trône immenſe, ayant le fron-
» ceint d'un bandeau de feu, ayant la poitrine
» gonflée, le viſage bouffi, les yeux étince-
» lants, les ſourcils élevés, & l'air menaçant. Il

fer blanc & avec des parements de faiance : il avoit sur la tête une couronne

---

» avoit les narines extrêmement larges, & deux » grandes cornes sur la tête. Il étoit noir com- » me un Maure. Il avoit deux grandes aîles de » chauve-souris attachées aux épaules, de larges » pattes de canard, une queue de lion, & de » longs poils depuis la tête jusqu'aux pieds, &c.

Voilà en substance la description que Palingene fait de son Typhurgue, Prince des Diables. Si les portraits que les autres font de Lucifer sont différents, ils n'en sont pas moins affreux. Témoin celui qui se voit sur une médaille que j'ai entre les mains, & dont voici la description. L'on voit d'un côté le buste du Sauveur avec cette Légende Allemande : *Ich bin das Lemlein das der welt sund tregt. Johannes am I. Capt.* — *Nieman kumpt zu dem vater dan durch mich. Jo. am XIV.* (*a*) De l'autre est le buste du Pape avec cette autre Légende : *So bin ich das kindt der Verderbnus und der Sund. Sagt Sant Paul. in der II. Epistel an die Tessalonicher* (*b*). Satan a les deux pattes de derriere sur les épaules du S. Pere, & le coëffe d'une triple couronne. Le Prince des ténebres est ici représenté avec le corps d'une harpie, les pattes d'un vautour, la queue d'un

---

(*a*) » Je suis l'Agneau de Dieu qui efface les » péchés du Monde, &c. — Personne ne peut » aller à mon Pere que par moi, &c".

(*b*) » Je suis cet homme de perdition, cet en- » fant de péché, &c".

de buis, & tenoit à la main un ſceptre de fer. Son Trône fut autrefois d'or maſſif; mais depuis qu'il a perdu une ſomme conſidérable en jouant aux cartes, ce Trône n'eſt plus que de bois de noyer, encore eſt-il tout vermoulu. Ce Prince eſt d'un appétit extraordinaire; il mange lui ſeul autant que tous ſes ſujets enſemble. Il lui faut annuellement plus de quinze cents mille aunes de boudin, & environ ſix millions de quintaux de poivre; ce qui fait que cette denrée eſt ſi chere en Enfer. Il dort au moins cinq mois de l'année; le reſte il ne fait que végéter. Il eſt extraordinairement ſimple & crédule: il n'y a point de jour qu'on ne lui faſſe accroire que des veſſies ſont des lanternes. Et ceux qui ont intérêt qu'il demeure tel, lui diſent que ſa bêtiſe eſt débonnaireté. Mais ſes Officiers ne lui reſſemblent pas; ce ſont bien les plus malins, les plus déterminés coquins qui ayent jamais exiſté. Parmi ces Officiers, je remarquai les Diables Moria, Miſia, Sual, Jabes, Enac & Javan:

ſerpent, les aîles d'un dragon, les teſticules d'un taureau, la tête d'un cochon, & le capuchon d'un Moine.

Item, les Diables Rebla, Bezec, Borithon, Bala & Uriel :

Item, les Diables Achaian, Chorræon, Easas & Beelzebuth :

Item, les Diables Acaos, Cedon, Cis, Armer & Isboseth :

Item, les Diables Aphron, Rammon, Oreb, Ur & Ramessés :

Item, les Diables Avon, Boanergon, Siba, Sichor & Lapidoth :

Item, les Diables Cinoth & Astaroth, qui fut pourfendu en disputant mon ame contre Jahel, & qui étoit déja aussi parfaitement guéri que s'il ne lui fût rien arrivé.

Je vis encore les Diables Sin, Achas, Alex, Asmodée & Beelphegor :

Item, les Diables Rajan, Boohra, Palim, Urthos & Grevianan.

Item, les Diables Saroth, Faïthros, Molabi & Cosbi, qui se brûla les griffes en éclairant S. Dominique (*a*).

(*a*) Saint Dominique étoit un homme qui travailloit, qui lisoit, qui prioit sans cesse. Le Diable, quoique jaloux des vertus éminentes du saint homme, le laissoit assez tranquille pendant le jour; mais lorsque le soir étoit venu, il lui faisoit mille niches, & se plaisoit sur-tout à lui souffler sa chandelle. Le Saint supportoit cela avec

Comme depuis cette aventure, ce Cosbi eſt demeuré manchot, & que par conſéquent il n'eſt plus propre à grand'choſe, il eſt chargé de montrer le Palais aux étrangers, & de ſatisfaire à leurs queſtions ſur l'état & le gouvernement de l'Enfer.

Lorſque j'eus aſſez contemplé le Seigneur Lucifer, & que j'eus parcouru les principaux appartements de ſon Palais, Cosbi qui m'accompagnoit m'en fit voir les environs. Le premier objet qui s'offrit à ma vue fut l'Empereur Charlemagne, ramant des pois ſous la direction d'un Boſtangi-Bacha, Saxon d'origine, qui hauſſoit les épaules à Sa Majeſté toutes les fois qu'elle ne travailloit point à ſon gré. Comme j'ai toujours reſpecté ce grand homme, je n'oſai lui demander qui l'avoit

---

beaucoup de patience. Mais un jour qu'il étoit occupé à lire l'Ecriture-Sainte, Cosbi dont je viens de parler, vint éteindre ſa lumiere; Dominique s'impatienta, & dit au Diable: Puiſque tu éteins ma chandelle pour ton plaiſir, tu la tiendras préſentement pour le mien, auſſi longtemps que j'aurai fini ma lecture. — Le Diable obéit, & la chandelle étant venue à ſa fin, il fut obligé de la tenir encore, & de ſe laiſſer brûler les griffes plutôt que de la lâcher. *V. ſa Vie.*

réduit à une condition ſi baſſe & ſi mépriſable ; mais je me doutai bien que ç'avoit été ſon ambition démeſurée, & le zele un peu trop apoſtolique qu'il avoit fait paroître dans la plupart de ſes expéditions. Plus loin, je vis le Pape Sixte Quint à l'affût ſur un ſaule, & guettant un Lievre ſur lequel il fondoit ſon ſouper & celui de quinze enfants qu'il avoit de la Reine Eliſabeth, ſa femme. Ayant apperçu ſa Sainteté, je me jettai à genoux pour lui demander la bénédiction ; mais le Saint Pere me coucha en joue pour me donner un coup de fuſil : ce qui fit que je me relevai au plus vîte, & que je me ſauvai à toutes jambes. Un peu plus loin, je vis.... ah ! mes chers Amis ! lorſque je penſe à ce que je vis, peu s'en faut que je ne remeure de douleur & de triſteſſe : je vis mon ancien Maître, l'Eminentiſſime Cardinal Tongarini, juſqu'à la ceinture dans un ruiſſeau bourbeux, ayant une chemiſe bleue, dont les manches étoient retrouſſées juſqu'aux épaules, une toque de laine craſſeuſe ſur la tête, le viſage auſſi noir que celui d'un charbonnier, & mâchant du tabac comme un Ecoſſois ; je vis, dis-je, un ſi ſaint homme réduit à pêcher des écreviſſes pour gagner ſa vie. Je voulus embraſſer mon

doux Maître, mais une puiſſance viſible m'empêcha d'en approcher. Je lui parlai, mais il étoit devenu ſi begue qu'il me fut impoſſible d'entendre ce qu'il me répondit. Je commençai à pleurer, alors il ſe mit à beugler d'une force ſi terrible, qu'un troupeau de vaches qui paſſoient près delà, s'enfuirent & ſe précipiterent dans un lac profond, où elles ſe noyerent toutes, excepté un veau que le vacher retint par la queue.

Lorſque j'eus quitté ſon Eminence, je demandai à Cosbi pourquoi un Prélat d'une ſi haute qualité, ſi ſage, ſi vertueux, ſe trouvoit dans un état ſi pitoyable ? C'eſt, répondit Cosbi, qu'il a fait comme ceux qui mangent leur pain blanc avant le bis. Il fait ici à peu près le même métier que S. Pierre faiſoit ſur la terre, tandis que ce Saint eſt aujourd'hui un grand Seigneur dans le Ciel. Il ne ſe trouveroit cependant point réduit ſi bas s'il eût pu ſe comporter comme un honnête damné ; car lorſqu'il arriva dans ce pays-ci, on le fit Maître d'Ecole, à la réquiſition de la Signora Livia Potacciani, qui a grand crédit à la Cour : mais indépendamment de ſa craſſe ignorance, qui lui auroit fait perdre ſon emploi un jour ou l'autre, au bout de trois ſemaines, il avoit Tongari-

niſé les trois quarts de ſes écoliers : ce qui fit qu'on le chaſſa, & que Lucifer jura par ſa barbe que de ſa vie aucun office de ce genre-là ne ſeroit donné aux Prélats Italiens. — Cosbi parloit encore lorſque nous nous trouvâmes près d'une tour d'une hauteur prodigieuſe, au pied de laquelle il y avoit un Diable tout diſloqué qui demandoit la charité (*a*).

Etant monté ſur cette tour, je découvris à l'entour de moi un port de mer

---

(*a*) C'étoit apparemment le Diable qui ſervit autrefois de roue à la charette de S. Bernard, & dont voici l'hiſtoire.

Saint Bernard étant un jour en route ſur une charette, & non en carroſſe comme les Abbés d'aujourd'hui, un Diable s'aviſa d'en caſſer la roue, & de faire culbuter le ſaint Homme. Mais celui-ci irrité de l'audace, ordonna à Satan de plier ſon corps en forme circulaire, de ſe mettre à la place de cette roue, & de l'aider ainſi à le conduire au lieu de ſa deſtination. Comme cette aventure arriva le long d'un chemin inégal & raboteux, le Diable eut tellement le corps fracaſſé, qu'il n'en guérira de ſa vie.

Ouvrez la *Medula Vitæ* S. BERNARDI, *Edit. Antwerp. an.* 1653. *in*-4°. vous y verrez les autorités reſpectables dont on y appuye la vérité de cet événement, & l'eſtampe édifiante, où l'on remarque S. Bernard courant au grand trot dans ſa charette, & le Diable y ſervant de roue.

admirable, un pays immenſe, auſſi fertile, auſſi planté, auſſi peuplé que les vallées de Tempé (*a*), un pays tel que le ſeroient les terres de la domination du Pape, s'il avoit le malheur d'être Huguenot, un pays enfin tel que ſeroit la F.... ſi tous les Maltôtiers étoient pendus. Cosby remarquant mon étonnement ſur tout ce que je voyois, me dit: Monſieur l'Elu, l'Enfer n'eſt rien moins qu'un gouffre de feu & de flammes dévorantes, ainſi qu'on vous l'a fait accroire au pays d'où vous venez. L'on n'y eſt point couché ſur des matelats d'airain, hériſſés de pointes de fer brûlant; l'on n'y eſt point régalé de plomb fondu, ni de ſoufre & debitume enflammés. L'on n'y eſt point étourdi des hurlements épouvantables des damnés & des bêtes féroces, ni des continuels miaulements des chats; l'on n'y eſt point plongé dans des cuves remplies de ſerpents, de couleuvres, de viperes & de crapauds; il n'y a point de ver qui

(*a*) Les Vallées de Tempé en Theſſalie, qui ſe trouvent entre le Mont Oſſa & l'Olympe, arroſées par le fleuve Penée, ont toujours paſſé dans l'opinion des Anciens, pour les lieux les plus délicieux de la Grece.

ronge le cœur, le foie, la rate à perſonne; l'on n'eſt point plongé dans des chaudieres d'huile bouillante ou de poix fondue; l'on n'y marche point ſur des charbons ardents, & l'on n'y reçoit point de clyſtere d'eau-forte; mais l'on y ſouffre des maux terribles de tout autre genre.

Nous autres Diables ſommes tourmentés d'une paſſion plus inſupportable que le feu le plus dévorant; c'eſt la jalouſie inexprimable du bonheur de toutes les autres créatures; comme de celui des Saints, qui n'ont autre choſe à faire qu'à ſe divertir en Paradis; de celui des hommes, qui étant encore ſur la terre, ont la liberté de parvenir à la même félicité; enfin de celui de tous les animaux, qui, s'ils n'ont rien à eſpérer après leur vie, n'ont auſſi rien à craindre. Indépendamment de cette jalouſie, le chagrin cuiſant que nous reſſentons lorſque les peines que nous nous ſommes données pour attirer quelqu'un dans notre naſſe, ſont vaines: les coups, les bleſſures, les eſtropiades (*a*) que nous attrapons de temps en temps, ſont encore autant de ſurcroits

(*a*) Ce mot peut être uſité en Enfer, mais il ne l'eſt point dans ce monde-ci.

à nos maux. — A propos d'eſtropiades, dis-je à Cosby, d'où vient que votre confrere Aſtaroth, qui a été pourfendu par Jahel, eſt parfaitement guéri, & que vous êtes demeuré manchot? — C'eſt, répondit Cosbi, que lorſque nous nous battons avec les Anges, qui ſont toujours armés de pied en cap, le combat étant inégal, il n'eſt pas juſte que nous ſoyons eſtropiés de nos bleſſures : mais lorſque nous avons affaire aux hommes, que nous pouvons attaquer déſarmés, il eſt très-raiſonnable que nous demeurions invalides à jamais, ſoit qu'ils trouvent le moyen de nous eſtropier par force ou par adreſſe. Ah, mon cher Elu! ſi j'avois tordu le cou à ſaint Dominique la premiere fois que l'envie m'en prit, je ne ſerois point dans l'état où vous me voyez : mais j'ai toujours été trop bon; & ma bonté eſt la cauſe que ce maraud-là, ainſi que bien d'autres que j'ai eu entre mes pattes, eſt là-haut dans le fin fond du Paradis, où il ſe moque de moi, avec juſte raiſon. Voilà pour ce qui nous regarde.

Quant aux damnés, continua Cosbi, vous ſaurez qu'il y a ici autant de Royaumes, de Provinces, de Villes & de ſortes de climats qu'il s'en trouve ſur la terre. Chacun de ces Royaumes, chacune de

ces Provinces ou de ces Villes, sont destinés à recevoir les damnés qui viennent de l'endroit de la terre qui leur correspond. Mais comme chaque damné, en conservant les mêmes mœurs, les mêmes inclinations qu'il avoit pendant sa vie, est contraint de subir, pendant toute une éternité, précisément le contraire de ce qui a causé sa damnation, qu'il pense sans cesse au monde qu'il regrette, au Paradis qu'il a perdu, & qu'il est privé de la consolation que les Diables ont d'aller, de temps en temps, tenter quelque Saint en Paradis ; ou posséder quelque Religieuse sur la terre, le sort de ces créatures est, en quelque sorte, plus malheureux que le nôtre. Par exemple, ces femelles sensibles & délicates, si sujettes aux évanouissements, aux syncopes, aux vapeurs, tombent réguliérement du haut mal toutes les fois que quelque sujet désagréable affecte leurs sens ou leur petite cervelle ; & au-lieu d'une scene ridicule qu'elles donnoient autrefois, elles deviennent ici l'objet d'un spectacle aussi sale que dégoûtant.

Cette quantité prodigieuse de femmes tendres & douillettes, sont condamnées à s'asseoir, six heures par jour, le cul nud sur un roc de glace, en but à la fu-

rie du vent du nord, des grêles & des giboulées, ou aux rayons d'un ſoleil auſſi ardent que celui de Gingiro (*a*).

Ces meres inhumaines & marâtres, ſont obligées d'aimer, d'élever, de veiller, de bercer, d'allaiter leurs enfants, au riſque d'avoir le teint auſſi ridé qu'une vieille veſſie, & les tettons faits comme la beſace de Frere Lubin de Truxillo.

Ces grands Seigneurs, ces faiſeurs de lit à part, ſont contraints de coucher avec Madame, de faire eux-mêmes leurs enfants, & de faire auſſi bon ménage que Garot & ſa femme.

Ces Prélats orgueilleux, ignorants ou fanatiques ſont obligés de catéchiſer eux-mêmes leurs ouailles, de les prêcher d'exemple, de jeûner au moins huit jours du Carême, de ſavoir lire un peu de Latin, d'être auſſi tolérants qu'un Hollandois, & auſſi humbles que S. Alexis.

Ces ſang-ſues publiques, ces Maltôtiers impitoyables, ſont condamnés à être auſſi pauvres que Guillot de Blengy, à faire chaque ſemaine trois corvées ſur les grands chemins, à ne manger que de la

---

(*a*) Royaume de la Caffrerie, ſous la Ligne.

Caſtagne & de la Rabiole (*a*), & à être mis au pilori tous les dimanches.

Ces Abbés poupins & débauchés, ces fléaux de la virginité, ſont condamnés à un Satyriaſis éternel, à coucher entre deux pucelles, & avoir autant de continence que S. Adhelme.

Ces Magiſtrats fréluquets, ces animaux........

Cosbi alloit continuer ; mais une odeur de ſouffre ſe répandit tout-à-coup autour de nous, la lumiere fit place en un inſtant à des ténebres épaiſſes, un vent furieux ſe fit entendre, les cris des damnés, les hurlements des animaux remplirent les airs, la mer s'émut & mugit d'une force épouvantable, alors un coup de foudre qui ébranla la voûte des Enfers, me précipita aux Antipodes.

Ayant percé la croûte de la terre préciſément entre les jambes de Xanti-youfiou-chiou, Empereur du Japon, à préſent régnant, je gagnai les nues & l'éther ; & le premier ſpectacle que j'obſervai dans ma courſe rapide, fut cet Aſtre reſplendiſſant, qui, ſpectateur tranquille du mouvement inégal des planetes qui l'environ-

(*a*) Des chataignes & des raves.

nent, ainsi que de leurs révolutions respectives, dispense avec largesse la chaleur & la lumiere à ces globes errants, qui gravitant les uns vers les autres, gravitent tous ensemble vers le Pere du jour, lequel gravite à son tour vers eux tous. — Ici chacun de nous se mit à rire de l'enthousiasme avec lequel l'Espagnol racontoit cette aventure singuliere. Mais il ne prit point garde si nous rions ou si nous pleurions, & continua ainsi sa relation :

Je questionnai le Soleil sur sa grandeur, sa densité relative, sur le degré de lumiere & de chaleur qu'il contenoit ; il satisfit à toutes ces questions : je m'informai de quelle matiere il étoit composé ; il me répondit qu'il me le diroit une autre fois : je lui demandai s'il étoit mâle ou femelle ; il se mit à rire, & je passai outre.

En avançant vers cette région admirable, émaillée d'une quantité prodigieuses d'étoiles fixes, qui nagent dans un vuide immense, je rencontrai un million de ces corps surprenants, composés de bitume & d'asphalte, avec des queues de petrolœum (*a*), occupés à décrire autour du

(*a*) Diego parle, selon toute apparence, des Co-

Soleil des orbes plus ou moins excentriques, & dans des périodes plus ou moins longues. A mesure que j'avançois, je vis des Soleils sans nombre entassés les uns sur les autres, environnés de leurs planetes, de leurs Cometes, de leurs Lunes; & le tout dans la même analogie, dans le même ordre, dans la même proportion, dans le même nombre, que le premier Systême solaire que j'avois rencontré.

Jusques-là je n'avois parcouru que le *Vacuum plenum* : j'entrai enfin dans le *Vacuum perfectum*, que je traversai sans rien voir, puisqu'il ne contient rien, & j'arrivai au fauxbourg du Paradis.

Ce fauxbourg est habité par des ames qui n'ont fait ni assez de mal pour être damnées, ni assez de bien pour être sauvées,

---

metes, ou de ces substances solides, compactes, fixes & durables, qui se meuvent autour du Soleil, brillent par la lumiere de ses rayons qu'elles réflechissent, & qui venant à en approcher, s'échauffent si prodigieusement, que la matiere onctueuse qu'elles exhalent, s'enflamme & forme ou une queue, ou des rayons semblables à des cheveux. D'où viennent les noms de Comete *ensiforme*, *de Comete barbue*, *de Comete chevelue*, *&c.*

vées, c'eſt-à-dire que leurs mérites & leurs démérites ſe contrebalancent. Ces ames occupent donc l'endroit que je viens de dire, & tiennent toutes auberge. C'eſt chez elles que l'on prend ſon logement en attendant que l'on puiſſe entrer dans le Paradis, lequel ne s'ouvre que trois fois la ſemaine; le lundi, le mercredi & le vendredi. Comme le jour que j'arrivai étoit un jeudi, je dus prendre gîte. Etant entré dans une de ces auberges, l'hôteſſe me regarda fixement, & me ſauta au col, en faiſant des exclamations ſi extraordinaires, qu'elle mit tout le voiſinage en allarmes. Elle avoit été de ſon vivant la Sacriſtine des Carmélites de Bilbao. Elle me conta que mon pere étoit le ſous-Gardien des RR. PP. Cordeliers, à la porte deſquels l'on m'avoit trouvé deux jours après ma naiſſance. Elle ajouta que j'avois trois freres & quatre ſœurs, dont deux vivoient encore; quatre étoient en Enfer, & un en Paradis.

Il eſt inutile de me demander quelle fut ma joie de voir pour la premiere fois celle qui m'avoit donné le jour, & ſi je fus fêté, régalé pendant le court eſpace de temps que j'avois à demeurer chez elle. Tout ce que j'ai à dire, c'eſt que le lendemain étant arrivé, la porte du

Paradis s'ouvrit à l'heure ordinaire; je pris congé de ma mere, & je partis pour la Gloire éternelle.

Ah! mon cher Maître! ah! mes chers Compagnons! où trouverai-je des termes suffisants pour vous exprimer ce que j'ai vu dans ce séjour de délices? L'esprit du Pere Henao de Salamanque, la Rhétorique de Caramuel d'Orviedo, & la langue de Sainte Colette d'Avilès, réunis dans la personne d'Hurtado de Penaflour, suffiroient à peine pour faire une esquisse des merveilles que le Paradis contient.

J'entrai d'abord dans une rue prodigieusement large, bordée de Palais & de jardins si magnifiques, que lorsque je les examinai de près, je ne doutai nullement que l'art & le goût les plus parfaits n'eussent concouru à l'envi pour former ces lieux délicieux.

L'on ne remarque dans l'Architecture extérieure de ces palais, ni cette stérilité, ni cette richesse indiscrete que l'on voit dans les bâtiments construits de la main des hommes, non plus que ces décorations ridicules, produites par l'imagination bizarre des Architectes modernes. L'ordonnance générale, l'élégance des proportions, leur harmonie, forment un

tout qui vous ſaiſit de reſpect & d'admiration. L'intérieur de ces Palais n'eſt pas moins bien entendu que le dehors. L'on n'y voit point cet aſſemblage confus d'ornements capricieux, & d'attributs placés ſans choix : chaque objet correſpond à l'uſage de la piece dont il fait partie ; & ces pieces ſont diſtribuées de façon que l'on ne peut rien deſirer de plus, tant pour la commodité, que pour la ſatisfaction particuliere de ceux auxquels elles ſont deſtinées.

Les jardins ſont dignes de ces demeures charmantes. Si on les conſidere tout d'un coup, la perſpective la plus riante, la plus agréable, la plus majeſtueuſe, ſe préſente à la vue. Si on les conſidere en détail, l'on voit d'un côté les pierres & les métaux les plus précieux employés par la main des Anges à former des figures ſi parfaites, que la plus belle Nature n'en approche pas plus que la carcaſſe d'Eſope ne reſſemble à la Vénus de Médicis : d'un autre côté, ce ſont des rampes, des boulingrins, des terraſſes, dont le gazon eſt un duvet charmant, ou du velours de toutes couleurs : d'un autre côté, ce ſont des canaux, des caſcades, des jets-d'eau, des fontaines d'eau claire, de lait, de miel, d'hydromel & de ra-

tafia; d'un autre, ce ſont des paliſſades, des berceaux, des charmilles en paſtillages, des arbres, des arbriſſeaux, dont le corps eſt d'or pur, les branches d'argent, les feuilles de cryſtal, & les fruits des perles, des diamants, des ſaphirs, des rubis, des émeraudes, auſſi mangeables, & mille fois plus délicieux que les ananas & les topinambours; enfin, tout ce que le génie, l'art, le goût, la magnificence, peuvent réunir de plus ſublime, de mieux entendu, de plus ſomptueux, ſe trouve raſſemblé en ces lieux, avec autant de ſageſſe que de profuſion.

Si les yeux procurent à l'ame un plaiſir infini par un ſpectacle ſi charmant, les autres ſens ne lui en procurent pas moins par les ſenſations qui leur ſont propres. L'air ſemble être rempli des odeurs de toutes les toilettes de Paris, & de tous les parfums de l'Aſie. Les chiens y aboyent en muſique, les bœufs y beuglent en faux-bourdon; tous les oiſeaux, juſqu'aux coqs-d'Inde & aux autruches, y chantent le plus mélodieuſement du monde; ainſi du reſte, comme vous l'apprendrez par la ſuite.

Juſques-là je n'avois encore vu perſonne; mais je ne tardai guere à revoir Ja-

hel. Lorſqu'il fut arrivé, il me mena dans une de ces maiſons que j'avois vues à mon arrivée, & dans laquelle je ne fus pas peu ſurpris de voir les différentes actions de ma vie, repréſentées ſur des tapiſſeries autant au-deſſus de celles des Gobelins, que la nature eſt au-deſſus de l'art. Jahel me dit que cette maiſon étoit le lieu qui étoit deſtiné de toute éternité pour ma réſidence; que tout ce que j'y pourrois ſouhaiter, me ſeroit accordé; qu'à cet effet je n'aurois qu'à tirer le cordon d'une ſonnette qui pendoit à côté de moi, & qui m'accompagneroit par-tout où j'irois.

Comme j'avois ſoif, je tirai ce cordon; à l'inſtant un carillon mélodieux ſe fit entendre, & quatre Anges habillés en femmes; ayant les cheveux en treſſes & du linge d'une fineſſe extrême, parurent avec différentes ſortes de rafraîchiſſements. Lorſque j'eus vuidé un gobelet de vermeil rempli d'un orgeat exquis, & mangé quelques dragées à la Céleſtine, les quatre Anges me tondirent, me laverent depuis la tête juſqu'aux pieds, me parfumerent, me revêtirent d'une robe de lin, blanche comme la neige, me ceignirent d'une ceinture de tiſſu d'or, me mirent un bonnet auſſi pointu que celui du Roi de Siam,

& m'armerent d'un ſabre auſſi tranchant que celui de Mahomet II.

Cette cérémonie étant achevée, Jahel me dit : Mon cher Pupille, voilà les quatre domeſtiques qui ſeront déſormais à vos ordres. La robe dont vous êtes revêtu, eſt la robe d'élection. Il n'y a que les perſonnes qui ont paſſé leur vie dans quelqu'Ordre monaſtique, qui ſoient habillées ici comme elles l'étoient ſur la terre. La raiſon de cette diſtinction eſt que les Séculiers, tels que vous, n'ont porté que des habits profanes, & que les Religieux ont porté un uniforme ſacré qui fut agréable aux yeux de Dieu, & dont il veut qu'ils ſoient éternellement revêtus.

Lorſque Jahel eut achevé ſon diſcours, il me mena dans une aſſemblée, où il y avoit plus de quatre mille Saints qui ſe réjouiſſoient. L'on voyoit d'un côté des bains d'eau-roſe, où un grand nombre d'Elus de tout ſexe, nageoient pêle-mêle comme des harengs (*a*). D'un autre côté,

(*a*) Le Pere Henriquez, Jéſuite, dit dans ſon Livre de *l'Occupation des Saints dans le Ciel*, qu'il y aura un ſouverain plaiſir à baiſer & embraſſer les corps des Bienheureux; qu'on ſe baignera à la vue des uns des autres; qu'il y aura pour cela des bains très-agreables, où l'on

l'on voyoit des femmes qui chantoient; des hommes, qui jouoient à colin-maillard; des enfants, qui fouettoient leur toupie. Plus loin c'étoit des Chanoines qui dormoient, des Curés qui buvoient, & des Religieuſes qui jouoient au tric-trac avec des Moines. Mais quelle diverſité, Grand Dieu, dans les accoûtrements de ces derniers !! Il y en avoit de tondus, de chevelus, de chauves, de pelés, de barbus, de raſés, de chauſſés, de pieds-nuds, de culottés & de culs nuds : il y en avoit avec des coqueluchons, des capuchons longs, courts, larges, étroits,

---

nagera comme des poiſſons; que les Saints chanteront auſſi agréablement que les calandres & les roſſignols; que les Anges s'habilleront en femmes, & qu'ils paroîtront aux Saints avec des habits de Dames, avec les cheveux friſés, des jupes à vertugadins, & du linge le plus riche; que les hommes & les femmes ſe réjouiront avec des maſcarades, des feſtins & des ballets; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes, afin que le plaiſir ſoit plus grand; qu'elles reſſuſciteront avec des cheveux plus longs, & qu'elles ſe pareront avec des rubans & des coëffures, comme on fait dans le monde; que les gens mariés ſe baiſeront comme en cette vie, & leurs petits mignons d'enfants : ce qui ſera avec un grand plaiſir. *V. le premier Vol. de la Morale pratique*, p. 274, *&c.*

ronds, quarrés, piramidaux, pointus, cylindriques, blancs, noirs, bruns, tannés ou gris; ainſi qu'avec des robes, des tuniques, des manteaux pliſſés, unis, de drap, de ſerge, de ratine, de bure ou de molton; l'on en voyoit avec des bas, des bottes, des ſouliers, des ſocques, des ſandales, des pantoufles ou des ſavattes; l'on en remarquoit avec des cordes de fil, des écharpes de laine, des cordons de ſoie, des liſieres de coton ou d'écorce d'arbre; d'autres avec des ceintures de peau, des treſſes de cuir, des boucles de bois, des boutons de cuivre, des agraffes de fer, & des bilboquets de corne..... Je n'aurois jamais fait, mes chers amis, ſi je voulois faire une énumération complette des accoutrements de cette claſſe de Bienheureux.

Le divertiſſement étant fini, l'on chanta le *Miſerere* en trois parties pour le repos de l'ame du Pape Léon X, que l'on tâche de tirer de l'Enfer, pour faire ceſſer le ſcandale qu'il y cauſe par ſes querelles continuelles avec Luther & Jean Hus. Après cet acte de piété, il ſe fit des parties de quatre, de ſix, de quinze, de vingt perſonnes & davantage, pour aller ſouper enſemble.

Comme j'étois un nouveau venu, & que l'on ne se pique point trop de politesse en ce pays-là, je serois vraisemblablement demeuré seul, si Jahel ne m'eût introduit dans une compagnie de vieux Saints qui se disposoient à aller souper chez S. Christophe, qui régaloit ce jour-là.

Lorsque nous fûmes arrivés chez le Saint, Jahel me dit : Mon cher Diego, en attendant l'heure de se mettre à table, je veux vous faire voir l'arsenal du Paradis, où l'on conserve, par vénération, les principales choses qui ont servi à la gloire des Saints, & à la propagation de la Religion sur la terre.

Le premier objet qui s'offrit à ma vue, en entrant dans cet arsenal, fut la machine avec laquelle les Anges transporterent la Maison de la Vierge de la Judée à Lorette.

Puis le cabriolet dans lequel Ste. Marguerite venoit rendre visite à Jeanne d'Arc (*a*).

Le métier sur lequel on fit l'oriflamme.

La ruche qui fournit la cire pour la Ste. Chandelle d'Arras.

Le moulin qui a fait le papier sur le-

(*a*) MEZERAI, *Abrégé Chron.*

quel S. Pierre écrivoit au Roi Pepin (*a*).

L'anneau que J. C. donna à Ste. Catherine lorsqu'il l'épousa (*b*).

Le mouton qui fournit la laine du Scapulaire que la Vierge donna aux Carmes (*c*).

La béquille avec laquelle Ste. Agnès chassoit la goutte (*d*).

L'âne que St. Germain ressuscita (*e*).

Le corbeau qui nourrit pendant dix ans S. Paul Hermite (*f*).

Le pigeon qui apporta la Communion à S. Elme (*g*).

L'oie qui servit de guide aux Croisés d'Hongrie (*h*).

Les canards de S. Nicolas, qui adoroient le bon Dieu (*i*).

(*a*) ibid.

(*b*) *Vie de Ste. Cath.*

(*c*) *Vinea Carmeli, Art. de S. Simon Stock.*

(*d*) VALER. *Sanct. Feminarum.*

(*e*) *Vie de S. Germ. Evêq. d'Auxerre.*

(*f*) S. HIERONYM. *in Vitâ S. Paul. Erem.*

(*g*) BLEDA, *Traité de la Confrairie du S. Sacren.*

(*h*) Les Croisés d'Hongrie s'étant égarés de leur route, s'abandonnerent à la conduite d'une oie que le Ciel leur envoya. *V. leur Hist.*

(*i*) D'ARGENTRÉ, *Hist. de Bretagn., Liv. I. p.* 63.

La mule qui prouva le Myſtere de la Tranſubſtantiation (*a*).

L'agneau de Ste. Colette, qui s'agenouilloit à la Meſſe (*b*).

Les ſix mois pendant leſquels S. Macaire fit pénitence pour avoir tué une puce (*c*).

Le ſoufflet que S. Hilarion donna à Satan dans le déſert (*d*).

La révérence que la Vierge fit à S. Bernard (*e*).

(*a*) SURIUS *ad* 4 *Decemb. item* NOVARINI, *in Agno Euch. N.* 803.

(*b*) SURIUS *ad ſextum Martii.*

(*c*) *Vie de S. Macaire le jeune.*

(*d*) LEZANNA, *Annal. Tom. II.*

(*e*) *S. Bernard* avoit beaucoup de dévotion à la Vierge, & ne récitoit jamais le *Salve Regina* qu'il ne fît trois génuflexions à ces mots, *ò clemens*, *ò pia*, *ò dulcis Virgo Maria.* Un jour qu'il étoit à réciter cette *Antienne*, lorſqu'il vint à l'*ò clemens*, il fit ſa premiere génuflexion, & l'image de la Vierge devant laquelle il étoit lui fit une profonde révérence, en lui diſant : *Salve, Bernarde.* Le Saint continuant dit, *ò pia*, & fléchit dérechef; la Vierge réitéra le ſalut, & répéta, *Salve, Bernarde.* Alors l'homme de Dieu dit, *ò dulcis Virgo Maria*, fléchiſſant pour la troiſieme fois; la Vierge qui ne vouloit point être en retour de politeſſe envers ſon Serviteur,

La corde avec laquelle Ste. Marie de Tours attacha le Diable (*a*).

La chaudiere dans laquelle on fit bouillir Ste. Vénérande, ſans pouvoir la faire cuire (*b*).

L'araignée qui ſortit par la cuiſſe de S. François d'Ariano (*c*).

Puis enfin, la biche de S. Anogene (*d*); les hirondelles de S. Regalat (*e*); le renard de S. Boniface (*f*); les moineaux de S. Vincent (*g*); les poules de S. Ide (*h*); l'aigle de S. Guiſlain (*i*); le cochon de S. Antoine (*k*); le Diable de S. Martin (*l*).... Ma foi, j'en aurois bien vu

---

tripla le *Salve*, *Bernarde. Medul. Vit. St. Bernard. Item* CHRYSOST HENRIQ. *in Faſciculo SS. Ord. S. Bern.*

(*a*) VALER. *Sanctarum Feminar. Minorit. Lib. IV. Cap. XVII.*

(*b*) Ste Vénérande fut miſe toute vive dans une chaudiere, où les Payens tâcherent par tous moyens de la faire cuire, mais ils n'en purent venir à bout : elle en ſortit auſſi ſaine que Sidrach, Miſach & Abdenago ſortirent de la fournaiſe. PETRUS DE NATAL. *Epiſc. Equil.*

(*c*) Le Frere François d'Ariano avala un jour une araignée en communiant; quelque temps après l'animal ſortit par la cuiſſe du Frere François. BART. *Piſ. Lib. Conform.*

(*d*) (*e*) (*f*) (*g*) (*h*) (*i*) (*k*) (*l*) — L'on peut

d'autres, ſi la cloche n'eût ſonné pour le ſouper.

Lorſque nous fûmes de retour, l'on ſervit. Ste. Claire & Ste. Thérèſe prirent le haut bout; Jahel & moi fûmes placés à côté de ces deux Saintes; S. François & le Frere Maſſé, ſon compagnon, ſe placerent enſuite; puis S. Polycrone le Porte-faix (*a*), S. Jean le manchot (*b*), S. Cyrille le hargneux (*c*), S. Domini-

---

voir dans le Martyrologe Romain, dans les Vies des Saints, tant générales que particulieres, ce qui regarde les Saints & les animaux dont il eſt queſtion dans ces différentes notes; ainſi que la raiſon pourquoi ces Saints & ces animaux ſont toujours répreſentés enſemble dans les Egliſes, ſoit dans des Chapelles particulieres, ſoit au maître-Autel, où ils ſont placés à côté du S. Sacrement, pour l'édification du peuple.

(*a*) Saint Polycrone ne prioit point Dieu qu'il n'eût une groſſe racine de chêne ſur ſes épaules. *V. ſa Vie.*

(*b*) Le Caliphe Hiocham ayant fait couper une main à S. J. Damaſcene, cette main fut miraculeuſement remiſe à ſa place la nuit ſuivante. *V. la V. des SS.* & MORERI, *au mot* Jean Damaſ. Mais ſi l'on en veut croire Fulbert de Bredenbach, le Saint en demeura un peu eſtropié.

(*c*) Le glorieux S. Cyrille, Patriarche d'Alexandrie, avoit la bile un peu aiſée à émouvoir:

que l'encuiraſſé (*a*), S. Baradat le Rabougri (*b*), S. Adhelme l'intrépide (*c*), Ste. Dorothée l'éveillée (*d*), Ambroiſe Paré, Ponce-Pilate, Rabelais & S. Chriſtophe.

---

le S. homme querella toute ſa vie, & mérita à bon droit le titre honorable de Patriarche des Intolérants, & de Perſécuteur d'Hérétiques. *V. ce qu'en dit S. Iſidore de Peluſe ſon contemporain.* S. ISIDORE, Oper. edit, Pariſ. 1638. in-folio.

(*a*) Ce Saint Dominique étoit un Hermite du 11e ſiecle. Il vivoit ſur l'Apennin, où il récitoit chaque jour deux ou trois Pſeautiers en ſe donnant quinze mille coups de diſcipline : ce qui avoit fait de ſa peau une eſpece de croûte ſur laquelle il mettoit une cuiraſſe de fer pour emplâtre. *V. ſa Vie.*

(*b*) S. Baradat ſe tenoit d'une poſture gênannante dans une cage de fer ſi étroite, que ſon corps & ſes membres ſe retirerent d'une telle façon, qu'il reſſembloit plutôt à un pigeon à la crapaudine qu'à une figure humaine. *V. ſa Vie.*

(*c*) L'inimitable S. Adhelme comptoit tellement ſur ſes forces, que lorſqu'il ſentoit que le Démon de la concupiſcence le châtouilloit, il alloit ſe coucher au milieu de deux jeunes filles, où il défioit le Diable de lui faire ſeulement remuer le bout du doigt. *V. ſa Vie & le Diction. de* BAYLE, *à la Table, au mot* Adhelme.

(*d*) Cette Sainte-là eût été bonne pour veiller les malades, car elle ne dormoit jamais. *V. ſa Vie.*

Ce repas, quoiqu'on me le dit être un des plus ſimples que l'on fît en Paradis, étoit bien le plus ſplendide, le plus magnifique que j'aye vu de ma vie, même chez Monſieur de la Grapillardiere, le Fermier-Général que j'ai ſervi pendant 18 mois.

Indépendamment de toutes les viandes céleſtes dont je ne puis vous dire le nom, il me ſembla que quelque pourvoyeur aîlé avoit parcouru les quatre parties du monde, pour raſſembler cette variété infinie de mêts, tant en viandes, qu'en gibiers, & en poiſſons dont notre table fut couverte, & qui furent tous ſervis dans de grands plats d'or garnis de pierres précieuſes. L'entremêt & le deſſert ne furent pas moins ſomptueux que les deux premiers ſervices : les pâtés, les tourtes, les crêmes, les pâtes de toutes eſpeces, les fruits en tous genres, tant cruds, ſecs, que confits ou différemment préparés ; les vins, les liqueurs, les fondants, les cordiaux, les excitatifs, les ſtomachiques & les digeſtifs les plus exquis, furent répandus avec profuſion. Enfin tout ce que la Nature peut produire de plus excellent, de plus délicat, de plus délectable ; tout ce que l'art de la cuiſine peut exécuter de plus appétiſſant, de plus

ſucculent & de plus délicieux, fut réuni, ſelon moi, pour former ce repas admirable : ou, ſi quelqu'un trouve de la ſuperfluité, c'eſt qu'il ignore que les Saints ont meilleur appétit que les hommes.

Le Palais n'étoit point le ſeul organe du plaiſir : les yeux, le nez, les oreilles, & généralement toutes les parties de notre corps ſe diſputoient à l'envi la gloire de procurer le plus de délectation à chacun de nos individus.

Une vapeur délicieuſe qui ſortit d'un plat de boudins du premier ſervice, charma l'odorat pendant tout le repas. Vingt-deux jeunes filles d'une beauté raviſſante nous chatouilloient de temps en temps la plante des pieds & le gras des jambes. Tente-ſix autres, non moins belles, nous verſerent à boire juſqu'au deſſert, & nous eſſuyoient les levres avec une gaze légere qui voltigeoit ſur leur ſein. Huit cors-de-chaſſe, quinze trompettes & ſeize tambours remplacerent ces jeunes filles, & vinrent faire l'accompagnement de la plus belle voix du monde, qui nous chanta les proueſſes de St. George, la converſion de S. Bruno, & le riſque que le Lazare courut ſur la Méditerranée, en venant de la Terre-Sainte à Marſeille.

Mais rien ne me fit plus de plaiſir qu'un

moutardier de la grandeur d'un œuf d'autruche, ou environ. Le pied de ce moutardier étoit de rubis, & la coupe étoit le crâne d'un de ces mille Philiſtins que Samſon tua avec une mâchoire d'âne. Cette coupe étoit enrichie de bas-reliefs admirables.... ſi admirables, que je ne crois pas qu'il en exiſte de pareils dans le Ciel entier. La compoſition, la diſpoſition, la correction, le goût, l'élégance, le caractere, la variété, l'expreſſion, la délicateſſe, le fini, portés au plus haut point, ſembloient être réunis pour former ce chef-d'œuvre accompli. On voyoit d'un côté les paſſages de la Mer rouge & du Jourdain par les Iſraélites, ainſi que celui de la Manche par le Roi Jacques lorſqu'il ſe ſauva en France : d'un autre, c'étoit la chûte des murs de Jéricho au bruit des cornets-à-bouquins des Prêtres de l'ancienne Loi, & la démolition du Temple de Charenton ; puis le repos du Soleil, pendant la défaite d'Adonibeſec & de ſes Confreres, & la même complaiſance de cet aſtre pour Charles-Quint (*a*), lorſ-

(*a*) Sandoval, Evêque de Pampelune, & Hiſtoriographe de Philippe III, rapporte ce prodiige comme témoin oculaire ; ainſi que pluſieurs Auteurs contemporains.

qu'il battit les Proteſtants à Mulberg : enfin le ſéjour de Jonas dans la Baleine, l'enlevement d'Habacuc (*a*), & quelques

---

(*a*) Il n'y a rien qui me tarabuſte plus l'eſprit que cet enlévement d'Habacuc. L'Ecriture rapporte que cet homme, qui demeuroit en Judée, allant porter une potée de ſoupe à ſes moiſſonneurs, un Ange vint lui dire de porter cette ſoupe au Prophete Daniel que l'on avoit jetté dans la foſſe aux Lions à Babylone; & que ſur ce qu'Habacuc répondit qu'il ne ſavoit point le chemin de Babylone, ni où étoit cette foſſe aux Lions, l'Ange le prit par les cheveux & le tranſporta dans la foſſe; que Daniel mangea, & qu'Habacuc fut remis à la même place où l'Ange l'avoit pris.

Je trouve extraordinaire que l'Ange ſoit allé à plus de cent cinquante lieues chercher de la ſoupe pour un Prophete, tandis qu'il n'en manquoit point à Babylone, & de toute eſpece; qu'il choiſît plutôt la portion de quelques pauvres moiſſonneurs, qui n'avoient peut-être que cela pour dîner, que quelque plat de la table d'un richard; qu'il emportât Habacuc avec la potée de ſoupe, tandis qu'il pouvoit prendre la ſoupe ſeule, & laiſſer-là Habacuc, &c.

Je trouve encore extraordinaire que l'Ange ait dit à Habacuc de porter lui-même cette ſoupe à Daniel. Car ſi cet homme eût obéi ſans replique, comme font les Jéſuites à leur Général, il auroit été au moins quinze jours avant d'arriver à Babylone avec ſa ſoupe; & indépendamment qu'elle ſe fût aigrie en route, il eût peut-être trouvé

autres ſujets d'hiſtoire, mais plus ſimples, & qui n'exciterent point tant mon admiration que la repréſentation au naturel, non ſeulement de tous les Iſraélites qui ſe ſauverent d'Egypte, mais encore celle de toute l'armée de Pharaon, depuis le Chef juſqu'au moindre Fiffre; ainſi des

---

le Prophete mort de faim en arrivant. L'on me dira que Dieu pouvoit conſerver la ſoupe en état pendant ces quinze jours, & le Prophete en vie : je réponds à cela que c'eſt juſtement parce que Dieu pouvoit conſerver ce Prophete en vie pendant quinze jours, qu'il le pouvoit auſſi conſerver pendant une ſemaine qu'il fut dans la foſſe, ſans donner tant de beſogne à cet Ange & à Habacuc. L'on me repliquera que c'eſt parce que Dieu l'a voulu ainſi; à cela je n'ai plus rien à dire. Cependant, ſi j'avois autant d'eſprit que mon Compere Mathieu, j'ambitionnerois de devenir Interprete, Critique ou Commentateur, pour avoir le plaiſir de faire une belle & bonne Diſſertation ſur cette aventure; ſans toutefois perdre le reſpect dû au *Sacro-Saint Concile de Trente*, qui a mis cette Hiſtoire au rang des Livres ſacrés, tandis que ces vilains Hérétiques de Proteſtants (*) la rejettent comme une fable digne des rêveries des Rabbins.

(*) *Voyez* entre autres le Miniſtre Martin, en ſes Notes ſur l'Hiſtoire de l'Idole Bel, de ſon édit. de la Bible, *in-folio.*

autres, jusques & y compris les 300 Renards qui mirent le feu aux plaines de Thamnata, & dont j'avois oublié de vous parler.

Pour le coup, Pere Jean ne put plus s'empêcher de rire de toutes ses forces. —Oserois-je demander, dit Diego, pourquoi le Vénérable Pere Jean rit? — Je ris de ton moutardier, répondit celui-ci. — Et moi je n'en ris pas, repartit l'Espagnol.

CHAPITRE III.

Suite du voyage de l'Espagnol en l'autre monde.

DIEGO avoit assez parlé pour prendre un nouveau restaurant : aussi prit-il celui qu'on lui avoit préparé pendant son dernier discours. Ensuite il dormit un peu; puis il continua ainsi :

Lorsque la voix qui nous avoit chanté les hauts faits du Patriarche d'Angleterre, la Conversion du Pere S. Bruno, & le Voyage de Lazare, eut fini, l'on renvoya les instruments. Alors S. Polycrone entama une conversation sur la qualité

du bois de Bréſil. Cette matiere fut généralement diſcutée avec beaucoup d'intelligence & de ſagacité, & S. Baradat ne m'y parut pas le moins entendu. Lorſque cette converſation fut finie, il lui en ſuccéda de particulieres; c'eſt-à-dire, que chacun des convives ſe mit à parler avec ſon voiſin. S. François & le Frere Maſſé s'entretinrent des chaleurs de la Canicule; S. Dominique & S. Jean le Manchot parlerent de cuiraſſes; S. Cyrille & Ste. Dorothée, de l'abréviation des procédures; S. Adhelme & Ponce-Pilate diſcoururent de la levée des impôts; Ambroiſe Paré ſe mit à lire; S. Polycrone ſe mit à dormir; S. Chriſtophe dormoit déja, & Rabelais parla tout ſeul.

Quant aux deux Saintes, leur entretien roula ſur leur vie paſſée, & ſur les vertus éminentes qui leur avoient ouvert le Ciel. Comme Jahel étoit ſorti pour affaire, j'eus le loiſir & la facilité d'entendre ce que ces Stes. Femmes dirent. En voici le précis.

Il faut avouer, ma chere Sœur, (c'eſt Ste. Théreſe qui parle) que notre réputation ſur la terre, & le bonheur dont nous jouiſſons ici, valent bien les peines que nous nous ſommes données pour acquérir l'un & l'autre.

Il y a un temps infini que je brûle d'envie de vous conter l'hiſtoire de ma vie. Je vais vous faire d'autant plus volontiers cette confidence, qu'après Ste. Urſule, vous êtes la femme du Paradis pour laquelle j'ai le plus d'eſtime & d'attachement : je ne ſais pas même ſi avec le temps vous ne l'emporterez point ſur votre rivale, tant je me ſens d'inclination à vous aimer.

AVILA, dans la vieille Caſtille, m'a vu naître (*a*). Je ſuis la Cadette des trois Filles de Dom Alphonſe Sanchès de Cépede & de Dona Béatrix d'Ahumade, tous deux recommandables par leur piété, &, ſoit-dit ſans vanité, par une nobleſſe égale à celle de Charles-Quint.

Le goût de ma Nation pour le merveilleux, porte mes chers compatriotes à ne lire que des hiſtoires qui flattent ce même goût. L'héroïſme, la chevalerie, les enchantements, les prodiges, les miracles, ſont les ſeuls faits qui les touchent : & comme les Romans & les Vies des Saints ſont remplis de faits de cette na-

---

(*a*) Voyez la vie de Ste. Thérese par divers Auteurs, nommément les Œuvres de cette Sainte par Arnaud d'Andilly, & le Martyrologe Romain.

ture, ce ſont les ſeuls Livres qu'ils liſent ordinairement; & ce furent auſſi ceux que Sanchès de Cépede liſoit, ou donnoit à lire à ſes enfants, pour leur former l'eſprit & le cœur.

Je n'avois que neuf ans, lorſque je commençai à prendre goût pour la lecture de la Légende. Les Romans ne me touchoient point encore ; les aventures qu'ils contenoient, y étoient mêlées de certaines matieres trop abſtraites pour un enfant de mon âge : mes Sœurs, plus âgées, & par conſéquent plus intelligentes, en ſavoient faire leur profit : pour moi je m'en tins à la Vie des Saints, & je trouvai tant de ſatisfaction à cette lecture, que par la ſuite j'en fis une des principales occupations de ma vie

Née avec un cœur tendre & ſenſible, avec l'imagination vive, avec cette inquiétude d'eſprit qui affecte particuliérement les perſonnes ſujettes aux grandes paſſions de l'ame, je ne pouvois entendre, ſans être pénétrée de crainte & de trouble, les pénitences affreuſes que pluſieurs Saints Anachoretes avoient faites pour éviter l'Enfer, duquel on me faiſoit de temps en temps des peintures effroyables : je ne pouvois lire l'Hiſtoire des tourments terribles que les Martyrs

avoient soufferts pour la gloire de Dieu, sans avoir un desir ardent de mourir de même pour un objet si beau.

Occupée sans cesse de ces sortes de choses, j'en perdois le boire & le manger; je ne dormois plus, je ne faisois que rêver, & mes rêves achevoient de peindre à mon esprit échauffé, ce que la lecture & les propos que j'entendois n'avoient que crayonné.

Tantôt je me trouvois sur le Mont Liban, sur le Mont Oreb, ou sur le Mont Sinaï; tantôt c'étoit dans les vastes Déserts de la haute Egypte & de l'Arabie; & par-tout je voyois ces bienheureux Solitaires des premiers siecles, les uns chargés de chaînes comme des Démoniaques, se traîner à quatre pattes comme Nabuchodonosor, & broutant l'herbe comme des chevres: d'autres se déchirant le corps comme les Faquirs des Indes, se roulant sur les ronces & les orties, comme les Bonzes de la Chine, & jeûnant sans cesse comme les Talapoins de Siam: d'autres se tenant debout sur une jambe, sur un fer pointu, ou les bras élevés comme les Dervis du Candahar, se disloquant, se déchirant les membres comme les Santons de l'Aschour, méditant sans cesse comme les Sauguis du

Mogol

Mogol, & priant ſans relâche comme les Lamas du Thibet; d'autres s'expoſant aux injures de l'air comme les Bramins du Viſapour, ſe vautrant dans la neige comme les Moineaux du Chily, ou ſe cachant dans des trous comme les Blaireaux de la Weſtphalie.

D'autres fois je me trouvois chez les Payens dans les ſiecles de perſécution, & je ne rencontrois que des roues, des gibets, des croix, des bûchers préparés pour les ſupplices de cette claſſe d'élus, qu'un zele intrépide faiſoit renverſer les Idoles des Nations, pour les convaincre de la fauſſeté de leur culte. Ici je voyois des bras, des jambes, des têtes ſéparés de leur tronc, ſe rejoindre en un inſtant au grand étonnement d'un Peuple barbare, aveugle & endurci : là c'étoit des Vierges qu'on violoit; d'autres qu'on lapidoit, qu'on déchiroit, qu'on grilloit, qu'on éventroit, & qui pour faire enrager les Tyrans, ſe trouvoient guéries à l'inſtant, ou la nuit ſuivante : plus loin c'étoit d'autres Martyrs à qui l'on faiſoit ſouffrir les mêmes tourments, mais qui trouvoient à propos de demeurer eſtropiés, ou de mourir de leurs bleſſures : par-tout, enfin, c'étoit, tant de la part de ces Saints que de celle des Payens, un contraſte

frappant d'innovations & de préjugés, de zele & de menaces, d'obſtination & de rigueur, d'enthouſiaſme & de violence, de fureur & de cruauté.

Je ſortois de ces rêves avec l'imagination remplie de ces choſes; une lecture du même genre ſuccédoit, & achevoit de me convaincre que, quoique ce monde-ci fût le meilleur des mondes poſſibles, l'on ne pouvoit ſe ſauver qu'en faiſant préciſément tout le contraire de ce que la Nature & la raiſon nous preſcrivent; qu'il falloit anéantir l'eſpece humaine en embraſſant la plus étroite virginité; tourmenter & ruiner par les jeûnes, les veilles & la diſcipline, ce corps que le Créateur a formé; embraſſer une pauvreté volontaire, renoncer au travail, aux emplois, & par conſéquent à tous les devoirs de la Société, tant générale que particuliere; courir avertir les Infideles qu'ils ſe déſiſſent de la Religion de leurs Ancêtres, ſous peine d'être pris par le Diable; les convertir malgré eux, ou du moins, ſe faire égorger pour couronner l'œuvre.

A l'aide des réflexions que je faiſois ſur ces choſes & leurs conſéquences, je conçus une telle haine pour le monde, une telle frayeur pour l'Enfer, que je

courois quelquefois comme éperdue par la maiſon de mon Pere, en pouſſant des hurlements épouvantables (*a*).

Je n'avois pas encore dix ans, que je formai le deſſein de prêcher l'Evangile aux Maures. J'irai parmi ces Infideles, diſois-je en moi-même ; je leur reprocherai leur aveuglement ; je leur expoſerai les vérités de notre ſainte Religion ; je les exhorterai par mes ſermons, par mes prieres, par mes larmes, à ſe faire Chrétiens ; & ſi mon zele, au-lieu de les toucher, les irrite, je mourrai, & j'éviterai par les tourments de cette vie ceux qui m'attendent dans l'autre.

Je communiquai cette ſainte réſolution à un Frere que j'avois, ſur l'eſprit duquel la Légende avoit fait les mêmes impreſſions que ſur le mien : ce Frere approuva tout ce que je lui propoſai, & nous partîmes *incognito* pour aller convertir les Maures ou mourir pour la Foi (*b*).

L'eſprit préoccupé de la gloire que nous allions acquérir par la converſion de ces Infideles, ou par la mort glorieuſe

(*a*) Ubi ſup.
(*b*) Ubi ſup.

qui nous attendoit, nous marchions l'un & l'autre d'une ardeur extrême, quand tout-à-coup! ô ma cher Sœur, quel revers! Satan ſuſcita un certain parent qui ſe trouva ſur notre route, qui nous arrêta, & qui nous ramena chez notre pere, où l'on trouva à propos de nous faire évaporer par les feſſes les trois quarts du zele, qui, à ce qu'on prétendoit, nous avoit fait tourner la tête (*a*).

Voyant que nous ne pouvions devenir Apôtres ni Martyrs, nous réſolûmes d'être Hermites. Le jardin de la maiſon fut notre déſert; les grottes que nous y conſtruiſîmes furent les cavernes où nous paſſions la plus grande partie de notre temps, ſoit à la priere ou à la lecture, ſoit au recueillement ou à la contemplation (*b*).

Je continuai ce genre de vie pendant un peu plus de deux ans. Au bout de ce temps-là, mon inquiétude naturelle augmenta; certain trouble inconnu affectoit par intervalle toutes les facultés de mon ame; & ce trouble ne ceſſoit que pour laiſſer un vuide affreux dans mon eſprit, que le fruit de mon éducation & de mes

---

(*a*) Ibid.
(*b*) Ibid.

lectures avoit rempli jusqu'alors ; certain genre de mélancolie engourdit le reste de ma vivacité ; ma solitude me plaisoit plus que jamais, mais ce n'étoit plus pour y faire ces lectures, ces réflexions, ces méditations, qui traçoient dans mon cerveau un tableau régulier, dont l'ordonnance & la symmétrie m'occupoient pendant le sommeil ; au contraire, mes rêves si fréquents ne me représentoient plus que des objets monstrueux, informes & confus, qui me tourmentoient, & qui tiroient sans doute leur origine de mon imagination agitée d'une part, & de certaines dispositions physiques de l'autre.

J'étois dans cet état indéfinissable, lorsque je perdis ma mere. Certaines bienséances me produisirent alors dans le monde. Mais les charmes de la société, l'enjouement de mes Compagnes, les amusements de mon âge, la nouveauté, la variété des objets dont j'étois environnée, ne purent tirer mon ame de sa létargie ; la seule présence d'un jeune homme d'environ seize ans, nommé Don Pedre de Busillos, apportoit, sans que je susse comment, quelque adoucissement à mes maux, & me causoit une émotion que je n'avois point encore éprou-

vée : mais ſon abſence me replongeoit dans mon premier état.

Un jour que le haſard me fit rencontrer ſeule avec Don Pedre, il m'enviſagea d'un air ſi tendre, ſes yeux avoient quelque choſe de ſi vif, de ſi pénétrant, que je m'évanouis à leur aſpect. Comme il n'y avoit perſonne à portée de l'appartement où nous étions, Don Pedre prit tous les ſoins poſſibles pour me ſecourir; il y réuſſit; j'ouvris les yeux; je me trouvai dans ſes bras, le viſage contre le ſien tout baigné de larmes. — Charmante Thérèſe, me dit-il, que vous ai-je fait pour que ma compagnie, ma ſeule vue, puiſſent être la cauſe de l'état funeſte où je vous vois? — Hélas! je ne ſais, lui répondis-je, votre préſence.... vos yeux.... je ne puis m'exprimer. — Seroit-il poſſible, reprit Don Pedre avec tranſport, que mes yeux euſſent fait ſur votre cœur la millieme partie de l'impreſſion que les vôtres ont fait ſur le mien! — Vous devez en juger par l'effet, lui dis-je. — Si cela eſt, s'écria Don Pedre, mon bonheur eſt extrême! ah! divine Thérèſe! que viens-je d'entendre!... ne perdons point un temps précieux que le Ciel nous envoye; jurons-nous un amour éternel, & concertons des moyens

de nous rendre heureux. — Je ne vous entends point, Don Pedre, lui dis-je ;.... heureux ! cela se pourroit-il ! je n'ai jamais connu de bonheur en ce monde, à moins que ce n'en soit un que d'être avec vous. — Oui, ma chere, ajouta Don Pedre, c'en est un pour vous & pour moi.....

L'arrivée d'une de mes Sœurs termina notre entretien ; & celle de plusieurs personnes qui entrerent immédiatement après, empêcha que l'on ne s'apperçût du désordre où cette scene m'avoit mise.

Aussi-tôt que j'eus le loisir, je courus à mon Hermitage ; je m'enfermai dans ma grotte ; je m'abandonnai à un nouveau genre de réflexions, qui, jointes à mon inexpérience, à des desirs indéterminés, à une agitation générale & extraordinaire, me plongerent dans un second trouble, où je ne démêlois rien mieux que dans le premier.

La nuit vint & se passa ; le lendemain aussi ; la seconde nuit étoit déja bien avancée, je venois d'entrer dans ma retraite, & j'étois toujours dans le même état, lorsque tout-d'un-coup j'apperçus un homme à mes genoux. Je n'eus pas la force de m'enfuir ni de crier ; il m'en resta seulement assez pour reconnoître

Don Pedre. — Téméraire, où allez-vous? lui dis-je d'une voix tremblante. — Vous le voyez, me répondit-il :.... alors il se tut; il me prit les mains qu'il serra dans les siennes; nous répandîmes des larmes; & nous demeurâmes quelque temps à nous regarder sans pouvoir rien dire. Enfin, je rompis ce silence : je lui peignis le péril où sa témérité l'exposoit; je le priai de se retirer, & j'ajoutai que s'il s'obstinoit à demeurer davantage, la crainte qu'on ne le surprenne dans ce lieu alloit me faire mourir de frayeur. Ces paroles furent un coup de foudre pour Don Pedre : l'image du danger où il s'étoit exposé, la nécessité de me quitter, l'état où il me voyoit, faillirent de lui ôter la force de s'éloigner. Enfin, il m'embrassa, il me dit adieu, & disparut.

Jugez, ma chere, après tout ce que vous venez d'entendre, de la situation où Don Pedre me laissa.

Le jour étant venu, je me retirai dans mon appartement : j'y passai la matinée dans une agitation extrême; & sous prétexte que je jeûnois, je ne voulus point dîner. L'après-midi mon pere partit pour la campagne; mes sœurs allerent faire quelques visites; je demeurai seule, & Don Pedre accourut me trouver. Grand

Dieu qu'il étoit beau !.... Anges du Ciel ! qui m'êtes apparu tant de fois dans ma vie, n'en ſoyez point jaloux, mon Amant étoit mille fois plus brillant & plus aimable que vous !

La ſolitude, le ſilence, qui régnoient autour de mon appartement, la liberté dont j'y jouiſſois, enhardirent Don Pedre : il voulut m'embraſſer, je le repouſſai ; je voulus fuir, il m'arrêta ; je redoublai mes efforts, il redoubla les ſiens ; je voulus me fâcher, mais la nature trahit mon courage, je me pâmai, & je tombai ſur un Sopha, ſans mouvement & ſans connoiſſance. J'ignore les autres préludes de ma défaite ; je ne recouvrai le ſentiment que pour voir le triomphe de mon vainqueur, que pour ſentir nos ames confondues, & nos ſens inondés d'un torrent de délices.

J'appris alors, ma chere Sœur, que le trouble qui m'avoit ſi fort agitée depuis quelque temps, avoit ſon remede ainſi que le reſte des maux qui affligent l'humanité. L'enjouement, la gaieté & toutes les graces de mon âge ſuccéderent à cette humeur inquiete & mélancolique, qui me faiſoit employer mes plus beaux jours dans la contemplation de la vie des Anachoretes & des Martyrs, & à

chercher les moyens de les imiter. Si j'avois désormais à demeurer dans les déserts, m'écriois je quelquefois, ce seroit avec mon Amant! si j'avois à mourir, ce seroit pour lui, & non plus pour l'Evangile!

Je vécus deux ans dans le sein d'une félicité digne d'être enviée. L'amour le plus tendre, l'estime la plus parfaite, une confiance entiere & réciproque, des plaisirs toujours vifs, toujours nouveaux, que nous nous procurions à l'aide de certains moments que nous savions nous ménager à propos, nous rendoient les deux plus heureux mortels de la terre. Mais ce bonheur ne dura guere : la petite-vérole enleva mon Amant en six jours de maladie.

Cet affreux événement anéantit toutes les facultés de mon ame : je tombai à la renverse lorsque je l'appris, & je fus plus de deux jours dans une létargie si profonde, que l'on désespéra de ma vie. Au bout de ce temps-là, je pris quelque nourriture ; ma santé revint peu-à-peu ; mais aussi-tôt que mon esprit eut la force de se représenter la perte que j'avois faite, je poussai des cris perçants en appellant mon amant; & je versai tant de larmes, que l'on craignit derechef pour ma vie.

Une douleur ſi extraordinaire confirma mon pere dans le ſoupçon que certaines familiarités entre Don Pedre & moi lui avoient cauſé ; il profita du déſordre de ma raiſon, il employa la douceur & les menaces, il m'arracha un ſecret qui n'eût dû être ſu que du Ciel & de moi.

Je ne m'apperçus de ma foibleſſe que lorſque je me vis enfermée dans un Couvent d'Auguſtines, & ſous la garde de quatre vieilles Béates, qui me martyriſoient par leurs importunités, par leurs prédications éternelles. Ayant demeuré un an & demi dans cette eſpece de priſon, je crus fléchir mon pere ; mais il demeura inexorable, & le monde me fut interdit pour jamais. Je tentai alors de rendre mon état plus ſupportable en le rendant en quelque façon volontaire ; j'entrai dans un monaſtere de Carmélites, où je fis profeſſion.

Je perdis inſenſiblement le ſouvenir du ſiecle, mais je ne pus ſi facilement oublier Don Pedre ; quelqu'effort que je fiſſe pour être toute à Dieu, je demeurois à mon Amant : mes prieres, mes cris s'adreſſoient au premier, & mes ſoupirs à celui-ci : les préjugés, mon devoir rempliſſoient mon ame de trouble, de crainte & d'amertume, & n'ébranloient pas mon

mour. Le ſommeil qui auroit dû apporter quelque treve à mes maux, étoit l'état que je craignois le plus : mon imagination libre me transportoit alors dans les bras de cet Amant chéri ; ſes regards, ſes diſcours, ſes careſſes, donnoient l'eſſor à ma flamme ; la Nature aidoit au preſtige, & en faiſoit une eſpece de réalité : mais ſi je m'éveillois dans ces moments de délices, c'étoit pour tomber dans un abyme de ſcrupules & d'horreur, où le ſouvenir d'une illuſion paſſagere me paroiſſoit un crime affreux.

Je vécus dix-huit ans (*a*) en proie à cette guerre intérieure & cruelle. Mais lorſque j'eus atteint un certain âge, je ſentis ma tranquillité renaître & croître en proportion de la diminution de mon tempérament ; le devoir l'emporta ſur ma paſſion ; je donnai à Dieu, ſans contrainte, un cœur qu'un mortel lui avoit diſputé ſi long-temps.

Ah ! ma chere Sœur ! que c'eſt un grand chemin de fait vers l'Amour Myſtique, que d'avoir exercé auparavant toutes les

---

(*a*) *Variis tentationibus & ariditatibus vexata, nullo refecta pabulo cœleſtium conſolationum per annos duodeviginti.* Vinea Carmel. *pag.* 556.

facultés de son ame dans celui d'un Amant! Dieu n'y perd pas pour avoir attendu : aussi ne tarda-t-il guere à voir le cœur de Thérese pénétré de ce feu sacré, si peu connu sur la Terre.

Je ne sentis point sitôt le calme dans mon intérieur, que je m'abandonnai toute entiere à la contemplation. Cet exercice m'éleva insensiblement à un point de perfection, à un amour de Dieu si grand, que mon ame se trouva épurée de toute affection terrestre, & affranchie du joug de toutes les passions. Vous le dirai-je? enfin, cet état plut tellement à Dieu, que son divin Fils daigna se manifester à moi selon sa Nature humaine, & m'épouser à la fin (*a*).

Une faveur si particuliere piqua mon ambition : je prétendis à un bonheur plus grand : mes yeux m'avoient procuré la jouissance de mon divin Epoux; je cherchai le moyen de le voir dans toute sa

---

(*a*) *Hinc promeruit fieri instrumentum quo Deus mirabilia operaretur, nec non audire Christum, data dextera, dicentem sibi :* deinceps ut vera sponsa meum zelabis honorem : *& videre, ac sentire Angelum ignito jaculo sibi præcordia transverberantem. Vin. Carm.* pag. 556. — V. aussi sa vie.

ſplendeur, dans toute ſa gloire, c'eſt-à-dire dans ſa Divinité, & de devenir ſemblable à lui.

Pour parvenir à un but ſi deſirable, je ne trouvai point de morale plus propre que celle des Sectateurs de Foe (*a*), ni de chemin plus court que la voie unitive des Platoniciens (*b*). Je m'élevai donc

---

(*a*) Les Brachmanes de la Chine pouſſent ſi loin l'indifférence à laquelle ils rapportent toute la ſainteté, qu'il faut devenir pierre ou ſtatue pour en acquérir toute la perfection: Non-ſeulement ils enſeignent que le Sage ne doit avoir aucune paſſion, mais qu'il ne lui eſt permis d'avoir même aucun deſir. De ſorte qu'il doit continuellement s'occuper à ne vouloir rien, à ne ſentir rien, à bannir ſi loin de ſon eſprit toute idée de vertu & de Sainteté qu'il n'y ait rien en lui de contraire à la parfaite quiétude de l'ame. C'eſt, diſent-ils, ce profond aſſoupiſſement de l'eſprit, ce repos de toutes les puiſſances, cette continuelle ſuſpenſion de ſens, qui font le bonheur de l'homme. En cet état, il n'eſt plus ſujet au changement; il n'y a plus en lui de viciſſitude, plus de crainte pour l'avenir; parce qu'à proprement parler, il n'eſt rien, ou ſi l'on veut qu'il ſoit encore quelque choſe, il eſt ſage, parfait, heureux, & pour dire en un mot, il eſt parfaitement ſemblable au Dieu Foe. *V.* le Pere GOBIEN, *Préf. de Hiſt. de l'Edit de l'Empereur de la Chine.*

(*b*) PORPHYR. *in Vitâ Plotin.* —

au-dessus des sens (*a*) ; j'abandonnai les opérations de mon esprit, tous les objets sensibles & intelligibles, généralement toutes choses qui sont & ne sont pas, & je parvins non-seulement à voir Dieu, comme Plotin (*b*), sans l'entremise des idées, mais encore à sentir mon ame reculée & abymée en lui par une présence fonciere & centrale, par une union essentielle, immédiate & plus substantielle que l'Union Hypostatique (*c*). Ah ! ma chere Sœur ! c'est-là que l'Epoux se fait sentir à l'ame par des touches divines, par des goûts, des illaps, par des suavités ineffables ! (*d*) C'est-là que l'ame n'est plus soi, ni en soi, ni par soi (*e*) ; mais elle existe en Dieu, elle vit par Dieu, elle est, si je l'ose dire, semblable à Dieu !

(*a*) Voyez là-dessus LA BRUYERE, *Dialogue sur le Quiétisme.* — MOLINOS, *Introduct. à la Conduite spirituelle.* — L'Abbe D'ESTIVAL, *Conférences mystiques.*

(*b*) PORPHYR. *ubi sup.*

(*c*) (*d*) (*e*) *Les mêmes Auteurs*, ainsi que les *Œuvres* des plus fameux Mystiques, dans lesquels l'on apprendra tout ce que l'on desirera savoir sur la Mysticité, & la propre signification des termes dont Diego se sert ici d'après Ste. Thérese, & que j'avoue ne pas entendre.

Lorſque je fus parvenue à cet état ſublime de perfection, où rien de tout ce qui exiſte ſur la terre ne devoit plus me toucher, je daignai jetter encore un regard ſur l'Ordre des Carmes & celui des Carmélites; & j'y vis un relâchement, une tiédeur, & des déſordres ſi conſidérables, que je réſolus de les réformer l'un & l'autre : enfin, malgré les obſtacles, les perſécutions, & la priſon où l'on m'enferma, ſecondée de la grace d'en-Haut, du zele de l'infatigable St. Jean de la Croix, je vins à bout d'introduire ma réforme dans 16 Monaſteres de Filles, & de voir avant ma mort, 14 Couvents de Carmes déchauſſés.

Cette Sainte Thérefe étoit-elle jolie? dit Pere Jean. — Plus que jolie, répondit Diego, car elle étoit belle; indépendamment de ſa beauté, certain je ne ſais quoi de gracieux, de tendre, de touchant dans ſon diſcours, un feu ſubtil qui pénétroit à travers la langueur de ſes yeux, des graces infinies dans tout ce qu'elle faiſoit, la rendoient adorable. — Par la freſſure du Gardien que j'ai aſſommé! s'écria Pere Jean, ſi j'euſſe été là, j'aurois exploité cette Caſtillane, quand même St. Dominique l'encuiraſſé, St. Baradat le rabougri, & toute la Kirielle de Saints avec qui

tu as ſoupé, auroient dû m'écarteler. Ces femelles aux yeux mourants ſont pour le déduit cinquante mille piques au-deſſus de ces animaux pétillants, dont le feu s'évapore auſſi-tôt qu'il eſt allumé. Je me ſouviendrai toute ma vie de défunte ma pauvre femme, la Supérieure. Tu-dieu, quelle Commere! j'euſſe mieux aimé paſſer une nuit avec elle, qu'un carême entier avec la Camargot.

Très-redoutable Pere Jean, dit l'Eſpagnol, auriez-vous oſé commettre une telle action en préſence d'une ſi auguſte Compagnie? — Je la commettrois en face de tout l'Univers, répartit Pere Jean.

O très-révérend Pere! dit le Juif, ſi vous euſſiez commis une telle action du temps de Moïſe, l'on vous auroit mené hors du Camp, & l'on vous auroit lapidé.

O très-reſpectable Pere! dit l'Allemand, ſi vous aviez commis une telle action dans mon Pays, l'on vous mettroit au pilori.

O très-vénérable Pere! dit le Suédois, ſi vous aviez commis une telle action à Stockholm, l'on vous mettroit dans un ſac, & l'on vous jetteroit à la Mer.

O très-vertueux Pere! dit l'Anglois, ſi vous aviez commis une telle action en

Angleterre, l'on vous enverroit à la Maison des Foux.

O mon cher Confrere! dit Vitulos, si vous eussiez commis une telle action dans notre Couvent, l'on se seroit bien donné de garde d'en parler à personne.

O mon cher Oncle! dit le Compere, si vous aviez commis cette action parmi un Peuple de Philosophes, l'on ne vous diroit rien.

Parbleu, dit Pere Jean, mon Neveu a raison. Car si une action est bonne de sa nature, il n'y a pas plus de mal de la commettre en public qu'en cachette (*a*). Or, exploiter une femme est une action qui est bonne en elle-même, puisque c'est le but de la Nature de perpétuer notre espece & de soulager nos besoins là où ils nous prennent; donc il n'y a point de mal d'exploiter une femme publiquement.

Il n'y a que les préjugés & les Loix qui ayent le rare privilege de changer la na-

---

(*a*) Εἰώθει δὲ ποντα ποιεῖν ἐν τῶ μέσω, καὶτά Δήμητρος καὶ τὰ Ἀφροδίτης καὶ τοιύτους τινὰς ηρώτα λόγους, Εἰ τὸ ἀρισᾶν μηδὲν ἐίν ἄτοπον, ουδ'. έν ἀγορᾶ ἐσιν ἄτοπον. ουκ ἔσι δὲ ἄτοπον τὸ ἀρισᾶν, οὐδ' ἄρα ἐν αγορᾶ ἐσιν ἄτοπον.. DIOGEN. LAERT. Lib. IV. §. 69.

ture des choſes. Dans l'état de nature, il n'y a ni honnête ni déshonnête (*a*). Ce que l'on nous débite de cet avertiſſement de la nature, de ce ſentiment interne que l'on appelle honte, (*b*) eſt abſurde : ce n'eſt que l'effet de l'opinion ſur un eſprit foible & préoccupé (*c*). Si la honte étoit un ſentiment naturel, les animaux qui ſuivent ſi fidélement les inſtincts de la nature, chercheroient les ténebres & les endroits reculés pour travailler à la multiplication ; or, rien n'eſt plus faux que cela (*d*). Il faudroit en-

---

(*a*) C'étoit le ſentiment d'Archelaüs. Voyez DIOGEN. LAERT. *in Socrat. Lib. II. Num.* 19 & 45.

(*b*) Voyez ce qui ſe dit pour & contre la honte, dans PUFFEND. *Liv. I. Chap. II.* §. *II. & ſuiv.* — ibid. *Liv. VI. Chap. I.* §. *XXIX. & ſuiv.* — ibid. *Préf.* §. *XXII.* — BAYLE, *Rep. aux Queſt. d'un Provin. Tom. II. pag* 92, 93 *à la marge.*

(*c*) *V. les Notes de Mr.* LE CLERC, ſous le nom de PHEREPONUS, *ſur S. Auguſtin. pag.* 535. *de l'Append. de l'Edit. de Holl.* — ID. *ſur la Geneſ. III.* 7. — *L'Examen du ſentiment de* VELTHUYSEN dans *le Traité des principes du Juſte & de l'Honnête, pag.* 59. *& ſuiv.*

(*d*) V. Bayle, Art. Hipparchie, femme de Cratès.

core que tous les hommes cherchaſſent les retraites les plus ſombres ; ce qui eſt encore faux. N'a-t-on point vu les Moſſyniens (*a*) beſogner les Moſſyniennes auſſi publiquement que les Moineaux beſognent leurs femelles (*b*) ? Sextus Empiricus ne conte-t-il pas la même choſe de pluſieurs Peuples des Indes (*c*) ? D'autres Nations n'ont-elles pas fait un acte de Religion de la publicité de cette action (*d*) ? Les Méſagetes (*e*) & les Na-

---

(*a*) Peuples qui habitoient près du Pont Euxin.

(*b*) *Nec eos in populo pudet cœtus veneris, ſed invicem porcorum gregalium, ne quicquam reveriti arbitros, humi & in propatulo commiſcent cum uxoribus corpora.* APOLL. RHOD. Arg. Lib. II. verſ. 1021. & ſeqq. — V. auſſi ſur cette coutume., DIOD. SIC. *Lib. XIV. Cap. XXXI.* — POMPON. MELA, *Lib. I. Cap. XIX.* — XENOPH. *Exped. Cyr. Lib. V. Cap. IV.* §. 19, *Edit. Oxon.*

(*c*) *Publice cum uxore congredi quamvis apud nos turpe eſſe videatur, apud quoſdam ex Indis non videtur eſſe turpe. Congrediuntur enim indifferenter, publice, quemadmodum etiam de Cratete Philoſopho accepimus.* SEXTUS EMPYR. PYRH. Hypoth. Lib. III. Cap. XXIV. pag. 177. édit. Fabrit.

(*d*) LA MOTHE LE VAYER, Dialog. d'Oraſius Tuber. p. m. 156.

(*e*) HERODOT. *Lib. I. c. ult.*

ſamoniens (*a*) n'en faiſoient-ils point une coutume ? Une Secte de Mahométans ne la pratique-t-elle pas encore aujourd'hui ? N'a-t-on pas trouvé le Nouveau Monde dans cet état de nature & d'innocence ? & l'Europe.... par la Corbieu ! ſi je voulois prendre la peine de fouiller dans ma mémoire, je vous citerois tant d'exemples que vous me croiriez, ou que le Diable vous emporteroit.

Très-redoutable Pere Jean, dit l'Allemand, ce que nous venons de vous dire n'a point été pour vous fâcher : nous penſons tous comme vous ſur cet article : nous voulions ſeulement vous faire ſentir qu'il y a des Pays où l'on regarde la publicité d'une telle action comme un crime énorme contre la pudeur, contre les bonnes Mœurs, & contre les Loix qui en ſont les protectrices.

D'ailleurs, mon cher Pere Jean, l'on pourroit encore objecter à ce que vous venez de dire, qu'il ſuffit que les Nations civiliſées ſoient ſujettes à la honte pour que l'on regarde ce ſentiment comme naturel, & qu'il ne faut point s'en rapporter aux uſages de quelques Nations bar-

(*a*) Id. *Lib. IV. c.* 172.

bares, telles que celles dont vous venez de parler. — C'eſt juſtement pour cela, morbleu, c'eſt juſtement pour cela, que je les ai citées, répartit Pere Jean : les Peuples que l'on nomme barbares ſe ſont beaucoup moins écartés de la ſimple nature (*a*), que ces Nations que l'on appelle civiliſées, qui, par un raffinement bizarre, ont tant multiplié les loix de la pudeur & de la bienſéance, qu'ils ſe ſont rendus les eſclaves de ces mêmes loix, & les tyrans odieux de ceux qui ne les obſervent pas.

Que l'on ne me vienne pas dire que puiſque la pudeur eſt inutile, la nature, qui ne fait rien en vain, nous a fait un don ſuperflu en nous douant de ce ſentiment ; car je répondrois que la Nature ne nous a pas doués d'un tel ſentiment, mais que notre machine eſt tellement conſtituée, que, lorſqu'on a le malheur d'être né parmi une Nation à pudeur, l'éducation, les préjugés, la crainte du mépris, du ridicule, cauſent dans certaines actions, dans certaines occaſions, une effervefcence dans le ſang qui produit cette eſpece d'émotion, d'embar-

(*a*) Bayle, *ubi ſup.*

ras, de confusion, de trouble, que l'on appelle honte ; & que comme cette honte est un mal, puisqu'elle fait souffrir la machine, il ne faut point trouver étrange que l'on craigne, que l'on évite ce mal en proportion de l'idée que l'on s'en forme, & des suites fâcheuses que l'on attend de l'action qui la cause. Il y a une terrible différence entre une faculté, une disposition, une aptitude à devenir tel ou à faire telle chose, & une qualité individuelle, un sentiment inné, qui nous rend essentiellement tel, & qui nous porte à agir nécessairement d'une certaine façon. Que l'on rassemble toutes ces facultés, ces dispositions, ces aptitudes qui sont en l'homme, & que les ignorants prennent pour des qualités naturelles, pour des sentiments innés, qu'on le fasse alors agir en conséquence, on lui fera faire de belles choses. Qu'en dis-tu, mon Neveu ? — Je dis que mon cher Oncle a raison, répondit le Compere.

Tout ce que vous nous dites-là est admirable, dit l'Anglois à Pere Jean : mais il me semble que l'exemple des animaux n'est pas suffisant pour autoriser la publicité de l'exploitation des femmes. 1°. L'on prétend qu'il n'y a point

de droit commun aux hommes & aux bêtes ; mais que les hommes ont un droit naturel particulier, c'eſt-à-dire, une regle de Morale fondée ſur la connoiſſance des moyens relatifs à leur bonheur, dans quelqu'état qu'ils ſe trouvent. 2°. Il eſt très-prouvé que les bêtes, que l'on prétend ſuivre exactement l'inſtinct de la Nature, agiſſent toutes bien différemment, quoique dans les mêmes circonſtances. Chez les coqs, la Polygamie eſt admiſe, & le mâle de la tourterelle eſt le plus fidele de tous les maris ; certains animaux ne vivent que de chair, les autres l'ont en horreur ; d'autres dévorent leurs petits, chez d'autres l'on n'a jamais vu, & l'on ne verra jamais une telle barbarie : ainſi de mille autres exemples que je pourrois vous citer (*a*).

Monſieur

(*a*) Voyez une partie des raiſons que l'on peut alléguer pour & contre tout ce qu'avance ici l'Anglois, — DIGEST, *Lib. I. Tit. I. de Juſtit. & Jure, Leg. I.* §. 3. — DE LEGIB. *Lib. VIII. pag.* 913. *édit. Franc. Ficin.* — SLEVOGT, *de Sect. & Philoſoph. Juriſ-conſultorum.* — CICERO, *de Finibus bon. & mal. Lib. III. Cap. XX.* — ID. *de Offic. Lib. I. Cap. XVI.* — GROTIUS, Droit

Monſieur de l'Angleterre, reprit Pere Jean, ſi votre raiſonnement n'eſt point juſte, il eſt du moins ſpécieux. Je vous accorde qu'il n'y a point de Droit commun aux hommes & aux animaux : mais il y a une Loi commune aux uns & aux autres. C'eſt à cette Loi que je m'attache ici, & non à ce mot vuide, de *Droit*, ni à ces petites Loix particulieres, à ces inclinations différentes, que l'on diſtingue dans chaque eſpece. Car comme la Nature a mis une diſſemblance ſenſible, une variété infinie entre les individus de toutes les eſpeces, & qu'elle n'a point laiſſé de leur donner à chacun quelques

---

Droit de la Guerre, &c. Liv. I. Cap. I. §. 11. — ID. *ibid.* Diſcours prélimin. §. 7. *& de Verit. Relig. Chriſt. Lib. I.* §. 7. *pag.* 13. *édit. Cleric.* 1718. — HESIOD. *Oper. & Dier. verſ.* 276 *& ſeqq.* — DIOGEN. LAERT. *Lib. VII.* §. 129. *p.* 446. *édit. Amſt.* — BAYLE, Diction. Hiſt. Crit. Art. *Rorarius*, Remarq. K. — ID. Art. *Barbe*, Remarq. C. — PUFFENDORF, Droit de la Nat. &c. Liv. II. Chap. III. §. 2. & ſuiv. — BUDDÆUS, *Analecta Hiſt. Philoſoph.* in Diſſert. *de ſcepticiſmo morali.* — HORAT. *Epod. VII.* — ID. *Lib. I. Sat. III. verſ.* 110. — ID. *Sat. I. verſ.* 32. — JUVENAL. *Sat. XV.* — BOILEAU, *Sat. VIII.* — OVID. *Metamorph. Lib. X. verſ.* 323. — SENEC. *Hypolit.* — OPPIAN. *Cyneg. Lib. I. verſ.* 230. — ID. *Halieut. Lib. I. verſ.* 702.

parties par lesquelles ils se ressemblent tous ; cette même Nature, qui a établi entr'eux une si grande différence dans leur maniere de sentir, d'agir & d'exister, a aussi établi quelque maniere d'être, de faire & de sentir, qui est commune à tous les animaux. Je défie le plus habile Moraliste de me démontrer que la honte entre dans ce dernier article.

Ne m'allez pas répéter que le consentement universel des Nations les plus considérables de la terre, sur la nature d'une action morale, est suffisant pour rendre raison de la moralité de cette action ; car je vous dirois que l'opposition de sentiments entre ces mêmes Nations sur la nature de mille autres actions, prouve sans replique que toutes les actions sont indifférentes, & qu'elles n'acquierent le titre d'honnêtes ou de déshonnêtes, de justes ou d'injustes, que selon les idées que les hommes y ont attachées. Ouvrons les Livres qui traitent des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes (*a*) ; nous verrons les Egyp-

---

(*a*) C'est chose estrange de la diversité des loix & coustumes qui sont au monde, & de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ny imagination si bigearre, si forcenée, qui ne soit

tiens trouver fort joli d'épouſer leurs

---

eſtablie par loix, couſtumes en quelque lieu. Je ſuis content d'en réciter quelques-unes, pour montrer à ceux qui ſont difficulté de le croire, juſques où va ceſte propoſition, ne m'arreſtant point à parler de ce qui eſt de la Religion, qui eſt le ſubjeƈt où ſe trouvent de plus grandes eſtrangetez, & impoſtures plus groſſieres : mais pource qu'il eſt hors le commerce des hommes, & que ce n'eſt proprement couſtume; & où il eſt aiſé d'eſtre trompé, je le laiſſeray. Voici donc des plus remarquables en eſtrangeté : tuer par office de piété ſes parents en certain âge, & les manger. Aux hoſteleries preſter leurs enfants, femmes & filles à jouir aux hoſtes en payant : bordeaux publics des maſles; les vieillards preſter leurs femmes à la jeuneſſe : les femmes eſtre communes : honneur aux femmes d'avoir accointé pluſieurs maſles, & porter autant de belles houppes au bord de leur robe; les filles monſtrer à deſcouvert par-tout leurs parties honteuſes; les mariées non, ains les couvrir ſoigneuſement; les filles s'abandonner à leur plaiſir, & devenues groſſes ſe faire avorter au veu & ſceu d'un chacun; mais mariées eſtre chaſtes & fidelles à leurs maris : les femmes mariées la premere nuiƈt, avant l'accointance de leur eſpoux, recevoir tous les maſles qui ſont de l'eſtat & profeſſion du mary, conviez aux nopces, & puis eſtre loyalles à leurs maris; les mariées préſenter leur pucelage au Prince, avant qu'au mary; mariages de maſles : les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris : femmes mourir & ſe tuer lors ou toſt après le décez de leurs ma-

Sœurs (*a*), & les Perſes leurs meres

---

ris : femmes veſves ſe pouvoir remarier ſi les maris ſont morts de mort violente, & non autrement : les maris pouvoir répudier leurs femmes ſans alléguer cauſe ; vendre ſi elle eſt ſtérile, tuer ſans cauſe ſinon pource qu'elle eſt femme, & puis emprunter femme des voiſins au beſoin : les femmes s'acoucher ſans plaincte & ſans effray ; tuer leurs enfants pource qu'ils ne ſont pas beaux, bien formez, ou ſans cauſe : en mangeant eſſuyer ſes doigts à ſes génitoires & à ſes pieds : vivre de chair humaine, manger chair & poiſſon tout crud ; coucher enſemble pluſieurs maſles & femelles, juſques au nombre de dix & douze ; ſaluer en mettant le doigt à terre, & puis le levant vers le Ciel ; tourner le dos pour ſaluer, & ne regarder jamais celuy que l'on veut honorer ; recueillir en la main les crachats du Prince : ne parler au Roy que par ſarbacane : ne couper en toute ſa vie ny poil ny ongle : couper le poil d'un coſté & les ongles d'une main, & non de l'autre ; les hommes piſſer accroupis & les femmes debout ; faire des trous & foſſettes en la chair du viſage, & aux tetins, pour y porter des pierreries & des bagues : mépriſer la mort, la feſtoyer, la briguer, & plaider en public pour en eſtre honoré comme d'une dignité & grande faveur, & y eſtre préféré : ſépulture honorable d'eſtre mangé des chiens, des oyſeaux, eſtre cuit & pilé, & la poudre avalée avec le breuvage ordinaire. Charron, Liv. II. Ch. VIII.

(*a*) Voyez Sextus Empyricus, *Pyrrhon. Hypotipoſ. Lib. III. Cap. XXXV. Num.* 245 &

(*a*) : nous verrons les femmes des Gétuliens (*b*) & des Baſtriens autoriſées par la Loi de cocufier leurs maris avec qui bon leur ſemble : en Colchide (*c*), en Abyſſinie, honorer les voleurs ; les Atréniens les lapider, & les Baſtriens cracher deſſus : chez les Scythes, tuer leurs peres & meres à ſoixante ans ; les Meſſagetes aſſommer leurs parents devenus vieux, & les manger enſuite ; les Hyrcaniens les expoſer tout en vie pour être dévorés des chiens & des oiſeaux (*d*) : chez les Grecs & les Romains, la Pédéraſtie tolérée, & l'infidélité des femmes punie : chez les modernes de l'Europe, enfin, quel contraſte ! quelle variété ! que de contradictions, dans les coutumes, les mœurs & les opinions ! Je n'en rapporte rien, car j'en aurois trop à dire.

---

246. Vous y trouverez l'approbation de cette ſorte de mariages, par *Zenon le Citien* & par *Chryſippe*.

(*a*) Euseb. *Præparat. Evangel. Lib. I. pag.* 8. *& ſeqq. édit. Robert. Steph.*

(*b*) Id. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.*

(*c*). Id. *ibid. Lib. VI. Cap. VIII.*

(*d*) Id. *ibid. Lib. I. pag.* 9.

Ne m'allez point non plus citer Grotius, qui dit que puiſque l'homme eſt un animal doué de raiſon, & fait pour vivre en ſociété, la moralité de ſes actions provient de leur *convénance ou diſconvenance avec une nature raiſonnable & ſociable* (*a*); car je vous enverrois demander à Grotius, où il a appris que l'homme eſt fait pour la ſociété, ou plutôt pour cet état de contrainte & d'eſclavage, où l'inégalité des fortunes & des conditions, le progrès des connoiſſances, la contrariété des opinions, le joug de la Religion, l'autorité des Loix, ont rendu cet homme malheureux, tandis qu'il étoit fait pour être libre, indépendant, égal à ſes ſemblables; pour n'avoir que des idées propres à cet état de nature, à ſes beſoins; en un mot, pour être auſſi heureux que les autres animaux.... Qu'en dis-tu, mon Neveu? —Je dis, répondit le Compere, que mon cher Oncle raiſonne comme un Ange. — Auſſi eſt-ce à l'école de mon cher Neveu que j'ai appris toutes ces choſes... Orçà, l'homme de l'autre monde, continue-nous

---

(*a*) *Droit de la Guerre, &c. Liv. I. Chap. I.* §. 10.

le récit de tes viſions. — Mon très-révérend Pere, dit Diego, ce ne ſont point des viſions que je vous ai contées, c'eſt bien la pure vérité. — Viſions ou non-viſions, continue, te dis-je.

CHAPITRE IV.

Suite de la Relation de Diego.

LOrſque Ste.Thérefe eut fini ſon hiſtoire, reprit l'Eſpagnol, elle dit à ſon amie qu'elle étoit paſſablement inſtruite de la ſienne; mais que comme elle ignoroit le fond de celle de S. François, elle la prioit de vouloir la lui conter. Ste. Claire acquieſça avec plaiſir à une demande ſi raiſonnable, & parla ainſi:

Le Séraphique S. François, que voilà, eſt né à Aſſiſe en Ombrie, ainſi que moi. Après avoir paſſé les premieres années de ſa vie à apprendre le commerce, auquel ſon pere, qui étoit un riche Négociant, le deſtinoit, il attrapa je ne ſais quel mal, (*a*) en courant le Guilledou

(*a*) *Ferè uſque ad viceſimum ætatis ſuæ annum tempus ſuum vanè vivendo conſumſit, quem Dominus infirmitatis flagello corripuit, ac in virum*

avec ſes camarades, & ce mal lui renverſa tellement la cervelle, qu'il devint fou. — Fou ! s'écria Ste. Thérеſe. — Oui, ma Chere, fou & très-fou ; mais d'une folie ſi admirable, qu'elle ſervit de modele par la ſuite à la réformation de la ſimplicité évangélique.

Le premier exploit que mon Compatriote François fit en entrant dans la carriere qu'il courut ſi dignement après cette aventure ſinguliere, fut de ſe revêtir de haillons, & de s'aller planter au milieu de ſoixante à quatre-vingt gueux, qui mendioient à la porte de l'Egliſe de S. Pierre à Rome (*a*). Après avoir demeuré quelque temps parmi ces truands, il jetta ſes guenilles, reprit ſes habits ordinaires, & revint à Aſſiſe : mais ſa charité pour ſes Confreres ne l'abandonna pas ; pour en convaincre toute la terre, il ne crut pouvoir mieux faire que de

---

alterum ſubito transformavit. JAC. *de* VORAG. *Epiſc Januenſ.* in Vitâ S. Franciſci. *Vide etiam* S. BONAVENT. in Vitâ ejuſd. Sancti.

(*a*) *Quadam vice Romam cauſâ devotionis proficiſcens veſtimenta ſua depoſuit, & pauperis cujuſdam veſtimenta induens, ante Eccleſiam S. Petri inter pauperes ſedit & cum eis velut unus ex illis avidè mendicavit.* ubi ſup.

voler ſon pere pour faire l'aumône aux Ladres (*a*), & raccommoder une Egliſe ſur la recommandation d'un Crucifix, qui lui avoit fait l'honneur de lui parler (*b*).

Le pere de François interprétant mal-à-propos certaines paroles de Salomon (*c*), ou plutôt craignant que les pieuſes libéralités de ſon fils ne lui fiſſent faire un jour banqueroute, le déshérita, & le traîna devant l'Evêque pour le faire con-

---

(*a*) *Aſſumens magnam pecuniam, ad Hoſpitale Leproſorum acceſſit, & congregans omnes ſimul dedit ſingulis ellemoſinam, oſculans ſibi manum.* Barth. Piſan. Lib. Conform. pag. 37.

(*b*) *Eccleſiam S. Damiani orationis cauſâ ingreditur, & ſic imago Crucifixi miraculoſè alloquitur :* Franciſce, vade, repara domun meam quæ ut cernis tota deſtruitur. *Ab eâ igitur horâ, anima ejus liquefacta eſt, & Crucifixi compaſſio ejus cordi mirabiliter eſt infixa. Inſtitit ſollicitè Eccleſiæ reparandæ, & venditis quæ habebat, cûm pecuniam cuidam Presbytero daret, & ille timore parentum recipere recuſaret, coram ipſo eam projiciens tanquam pulverem vilipendit.* Jac. *de* Vorag, ubi ſup. — V. etiam S. Bonavent.

(*c*) Celui qui vole ſon pere & ſa mere, & qui dit que ce n'eſt pas péché, participe au crime d s homicides. *Prov. Chap. XXVIII. v.* 24.

damner (*a*). Mais le Saint n'en fit pas en deux fois ; il ſe mit nud comme un ver, en préſence de toute l'aſſemblée, rendit toutes ſes hardes à ſon pere, & renia le bon homme (*b*), pour apprendre aux parents à reſpecter leurs enfants : après quoi s'étant affublé d'une guenille qu'on lui donna, s'étant ceint d'une corde qu'il trouva, & enveloppé la tête d'un capuchon qu'il forma, il ſe mit à courir les champs, équipé à-peu-près comme Cratès.

Des actions ſi ſaintes & ſi édifiantes toucherent une infinité de perſonnes. L'on n'entendoit parler que d'enfants qui avoient volé leurs parents pour faire l'aumône : l'on ne voyoit que des fils qui avoient renié leurs peres pour s'attacher à Dieu : l'on ne rencontroit que des gens qui avoient renoncé à tout pour aller mendier ; c'étoit à qui admireroit, à qui imiteroit, à qui ſuivroit le nouvel Apôtre (*c*). Bref, en moins de quatre ans, la moitié de l'Italie ſe trouva

---

(*a*) (*b*) Voyez ſa Vie.

(*c*) *Multi, Nobiles & Ignobiles, Clerici & Laici, ſpretâ ſæculari pompâ, ejus veſtigiis adhæſerunt.* Ubi ſup.

obligée de faire la charité à l'autre : & la quantité prodigieuſe de Diſciples, de tout ſexe, de tout âge, de toute condition, que le S. Perſonnage ſe vit, le détermina à former un Ordre de Religieux. Ce qu'il fit à la grande ſatisfaction d'un chacun, n'ayant encore que 27 ans.

Je ne tenois point le moindre rang parmi les admirateurs de François ; mais je n'oſois le témoigner. Mon pere étoit terrible ſur cet article : il regardoit le Saint comme un fanatique, un écervelé ; il gémiſſoit de la foibleſſe de la raiſon humaine, en voyant l'ardeur avec laquelle un chacun embraſſoit un genre de vie à ſon avis ſi ridicule, ſi mépriſable. Cependant je n'eus pas plutôt entendu parler de l'établiſſement que le Patriarche de la Beſace venoit de faire, que je réſolus de m'y faire aggréger.

Pour cet effet, je m'échappai une nuit de la maiſon de mon pere (*a*) : je courus au Monaſtere de Ste. Marie des Anges, où ayant été reçue, fêtée, régalée comme une Divinité par cet homme admirable, je fus prêchée, bénie, tondue,

---

(*a*) V. la Vie de Ste. Claire.

puis dépouillée des habits du ſiecle, revêtue de l'habit de l'Ordre, menée chez les Bénédictines de Pazzo, & delà dans une vieille Egliſe, où je devins, non pas une ſimple Réformatrice comme vous, ma chere Sœur, mais bien la Fondatrice de l'Ordre des Damianites (*a*); Ordre fameux, où les femmes vont ſans chemiſe comme les Capucins, ſans caleçons comme les ſinges, & nud-pieds comme les poules; croupiſſant par humilité dans l'ordure & la vilainie inſéparables de notre ſexe; pſalmodiant, priant, méditant, gémiſſant, jeûnant ſans ceſſe, & faiſant tout ce qu'elles peuvent pour tourmenter leur corps & faire enrager le Diable.

Je ne fus pas long-temps ſous la direction de l'Homme de Dieu, ſans atteindre à un ſi haut degré de perfection, que je ſervois de modele à toutes les Saintes Femmes, qui avoient quitté le monde ou leurs maris, pour embraſſer ce nouveau genre de vie. Mais cette perfection étoit encore bien éloignée de celle de mon directeur. François étoit devenu ſi humain, qu'il ſe ſeroit plutôt laiſſé manger des poux que d'en tuer un: il étoit ſi hum-

(*a*) Ibid.

ble, qu'il appelloit les éléments, les plantes, & les animaux, ſes freres (*a*) : il étoit ſi fervent, qu'il prêchoit aux oiſeaux, aux poiſſons, aux moutons & aux chevaux (*b*) : il étoit ſi reſpectable, que malgré l'air hideux qu'il avoit acquis par ſa maniere de vivre, les oiſeaux le careſſoient, chantoient avec lui, & ſe taiſoient, lorſqu'il le leur ordonnoit (*c*).

Les oiſeaux n'étoient point ſeuls dociles à ſa voix; les autres animaux, le feu même, lui obéiſſoient. Un jour qu'un Chirurgien ſe diſpoſoit à lui cautériſer les tempes, pour une fluxion qu'il avoit ſur les yeux, il dit, en voyant le fer chaud : Mon frere le Feu, fais-moi l'amitié de tempérer ta chaleur, & de ne me brûler que le plus doucement que tu pourras. Ce que ſon frere le Feu fit (*d*). Une

---

(*a*) (*b*) (*c*) Voyez *Barth. de Piſ.* — S. BONAVENTURE, *ubi ſup. & toutes les* Vies *de S. François.*

(*d*) *Ferrum etiam ignitum B. Franciſcus allocutus eſt, dùm à medico in ejus carnem propter dolorem oculorum profundari deberet, dicens : Mi frater ignis, eſto mihi in hoc propitius, eſto in hoc curialis, precor te ut tuum mihi calo em temperes, ut ſuaviter urentem valeam ſuſtinere. Quod & fecit.* BARTH. PIS. ubi ſup. pag. 135.

autre fois qu'il prêchoit dans un endroit, où il y avoit une âne ſi fougueux, qu'il troubloit tout l'auditoire, il dit : Mon frere l'âne, tiens-toi tranquille, & laiſſe-moi prêcher. — Son frere l'âne ſe mit la tête entre les jambes, & ne remua plus (*a*).

Cet âne-là avoit ſon bon ſens ; ainſi il n'eſt point étonnant qu'il obéît ſi facilement. Mais voici l'hiſtoire d'un autre animal, qui étoit dans le cas de ne pas entendre raiſon. Un loup enragé entra un jour dans une ville, mordit un grand nombre de perſonnes, & répandit une épouvante générale. François ayant appris cette aventure, vint trouver l'animal, & lui dit : Mon frere le Loup, ſi tu veux me promettre de ne plus faire le diable à quatre, comme tu as fait juſqu'ici, les Bourgeois de cette Ville te nourriront. — Le frere le Loup fit ſigne de la tête qu'il ne demandoit pas mieux. — Aſſure-moi donc de ta promeſſe, reprit le ſaint Homme ? — Le frere le Loup leva

---

(*a*) *Aſino, quem nemo tenere poterat, dixit: Frater aſine, ſta in quiete, & mitte me prædicare populo. Statim aſinus poſuit caput inter crura ſua, & ſtetit quietus.* Id. pag. 146.

la patte droite, & la mit très-poliment dans la main du frere François. Alors le frere François dit au peuple : Mon frere le Loup, qui est ici présent, promet de vivre en paix avec vous, si vous consentez de le nourrir comme il doit l'être : ce dont je suis caution. — Toute l'assemblée promit de ne rien laisser manquer au loup. Alors le saint Personnage dit : & toi, frere le Loup, promets-tu de garder ta promesse ? Le loup se mettant à genoux, & levant derechef la patte droite, fit entendre par gestes qu'il n'étoit point loup à violer ce qu'il avoit promis. En effet, l'animal vécut encore deux ans, cherchant sa pitance de porte en porte, & dans une profonde paix, non-seulement avec les hommes, mais encore avec tous les chiens de la ville & des environs (*a*).

Quoique mon compatriote aimât beaucoup ses freres les animaux, il ne laissoit point de les punir lorsqu'ils commettoient quelque cas un peu grave. Il maudit une truie pour avoir tué un agneau par bêtise : & la malédiction eut son effet (*b*). Il n'étoit pas plus traitable, lorf-

(*a*) BARTH. PIS. *ubi sup.*

(*b*) *Cuidam Porcæ quæ agniculum occiderat ipsâ*

que quelques mal-intentionnés l'interrompoient dans ses sermons. Un jour une femme s'étant avisée de sonner une clochette tandis qu'il prêchoit, il lui enjoignit de se tenir tranquille ; mais cette femme continuant toujours, il commanda à Satan de l'emporter, & Satan l'emporta (*a**).

---

nocte natum, B. Franciscus maledixit, ne ullus comederet ex illâ, homo & bestia; & statim incœpit infirmari, & per triduum angustiata doloribus, mortua nulli fuit esca famelico. BARTH. PIS. ubi sup. pag. 148.

(*a*) *Francisco prædicante mulier Cymbalum pulsabat. Franciscus jussit illam tacere, & noluit. Tunc dixit Franciscus, tolle, tolle, Diabole, quod tuum est. Statim capta est mulier misera, in aërem levata, amplius non visa est.* ID. pag. 112.

---

* Le MARTYROLOGIUM FRANCISCANUM, composé par le P. Artur du Moustier (Artur a Monasterio) Récolet, fut imprimé pour la premiere fois à Paris en 1638, *in-fol.* & pour la seconde fois en la même Ville en 1653, aussi *in-fol.* avec Privilege du Roi. Il est dédié au Cardinal de Richelieu, & approuvé par Raphaël Gault, Provincial des Récolets de Paris, par N. Mazure, P. D. Coquerel, & M. Grandin, tous trois Docteurs en Théologie de la Faculté de ladite Ville; item, par Vincent Moret, Jacques Dubois, Placide Gallemant, & Gilles de S. Jacques, tous quatre Récolets, Définiteurs & Lecteurs en Théologie.

A propos de Satan ou du Diable, ce qui eſt la même choſe, je veux, ma chere Sœur, vous conter un des tours que S. François lui jouoit de temps en temps.

Vous n'ignorez pas que l'ennemi du genre humain eſt continuellement aux aguets; qu'il étudie le foible des hommes, & qu'il ne manque point de profiter de ce foible pour les faire tomber dans les pieges qu'il leur tend. Or, voici ce qui arriva. Le ſerviteur de Dieu étoit un peu enclin à la paillardiſe: & comme la molleſſe & l'oiſiveté ſont la ſource de ce vilain péché, c'étoit auſſi par-là que l'ennemi commun formoit ſes attaques. Un jour du mois de Janvier, que le S. Homme étoit en priere dans ſa cellule, le Diable vint à lui, & lui dit: Mon pauvre François, pourquoi abreges-tu tes jours par les veilles & la mortification? ne ſais-tu pas que le repos eſt le ſoutien de la vie, & l'arc-boutant de la ſanté? ne t'ai-je point dit cent fois que tu es encore jeune, que tu as du temps de reſte pour faire pénitence? — Vous vous imaginez peut-être, que le Saint perdit ſon temps à quelque repartie vague & inutile? point du tout: il ſe déshabilla nud comme la main, en préſence de ſon ad-

versaire; il ouvrit la porte de son taudis, & puis, zeste, il partit comme un éclair, traversa les hayes comme un sanglier, & courut se fourrer au beau milieu d'un buisson d'épines, qui le déchirerent depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds. Satan aimoit trop sa peau, pour poursuivre sa proie jusques dans cette singuliere espece d'asyle; François y triompha à loisir : & ce qui est bien plus admirable, c'est que le Ciel honora le triomphe de son serviteur, en répandant une lumiere éclatante sur le buisson, en le chargeant subitement d'une grande quantité de roses, aussi fraîches que celles du mois de Juin (*a*). Mais, si le saint Hommè savoit garder son ame des embûches que son ennemi tendoit à son innocence, il ne pouvoit pas mettre son corps tellement à l'abri des griffes du Diable, que celui-ci ne le rossât de temps en temps à un tel point, que tout le monde en avoit pitié (*b*). Enfin, c'est assez parler de ces choses : il est temps de vous rapporter l'histoire de ce prodige inoui, de cette grace ineffable,

(*a*) Voyez sa vie.

(*a*) Ibid.

dont ce grand Saint fut favorisé du Ciel, par préférence à toutes les créatures de l'Univers.

François s'étoit retiré, sur la fin de sa vie, sur une des plus hautes montagnes de l'Apennin, pour y vaquer, plus à loisir, aux méditations sublimes, auxquelles il s'étoit entiérement adonné; mais, cela n'empêchoit pas qu'il ne me vînt voir une fois tous les mois.

Un jour qu'il devoit me rendre sa visite accoutumée, je le vis arriver crotté jusqu'à l'échine, avec son capuchon de travers, se soutenant à peine sur sa béquille, marchant de côté comme les crabes, ayant les pieds & les mains enveloppés de chiffons, & une emplâtre sur l'œil gauche. Je lui demandai qui l'avoit ainsi accommodé? Ma chere Claire! s'écria-t-il d'une voix languissante, le Seigneur s'est manifesté à son serviteur d'une maniere.... ah, ma chere! quel bonheur pour un ver de terre, pour un pécheur, pour un misérable! — Comme il louoit Dieu de toutes choses, je ne pus rien comprendre à ses exclamations. Est-ce que Satan vous a encore houspillé? lui dis-je. — Non, ma chere amie, non: vous allez entendre: le jour de l'Exaltation de la Ste. Croix, au matin, com-

me je ſortois de mon réduit, je vis un Séraphin à ſix aîles (*a*), qui deſcendoit des nues, environné d'une lumiere ſi éclatante, que toute la montagne parut en feu. Lorſque ce Séraphin fut près de moi, il me demanda ſi je n'avois rien à lui donner? je lui répondis que non. Alors Jeſus-Chriſt, car c'étoit lui-même, ſous cette forme ſéraphique, m'imprima les marques de ſa paſſion (*b*), & je reſſentis à chaque impreſſion une douleur ſi violente, que les bois & les rochers des environs retentirent des cris perçants que je jettai. Cette opération étant finie, le Sauveur diſparut, les plaies qu'il m'avoit faites demeurerent ouvertes, le ſang en ruiſſele encore, & je regarde cet événement au-deſſus de toutes les merveilles que Dieu ait jamais opérées.

(*a*) *Tanquam ſpeciem* SERAPH. *cum ſex alis*, &c. V. ſa Vie, & le Martyrolog. Franciſc. p. 453.

(*b*) *De hâc admirandâ & inauditâ omnibus ſæculis Stigmatum impreſſione, per Chriſtum Dominum in corpore ſeraphici patris Divi Franciſci agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS *Lib. II. adverſ. Albigenſ.* — D. BONAVENTURA *in magnâ & parvâ Legendâ Sancti Franciſci.* — B. ANTONINUS, *Part. III. Hiſtor.* — MARTYROLOG. FRANCIS. pag. 453.

Quoique j'euſſe été toute ma vie très-diſpoſée à croire les événements les plus extraordinaires & les plus miraculeux, je vous avoue, ma chere, que le récit de François révolta ma crédulité. Le ſaint Homme s'en apperçut, & me demanda ſi je doutois encore de la vérité de ce prodige ? — Oui, mon pere, lui répondis-je : j'ai cru juſqu'aujourd'hui toutes vos viſions, vos extaſes, vos querelles avec le diable, parce que rien de tout cela ne répugnoit à cette foi ſimple & docile, qu'une bonne Catholique doit avoir pour les choſes de cette eſpece. Mais pour votre Stigmatiſation, je ne la croirai de ma vie : c'eſt une illuſion, un preſtige, une opération du diable, qui s'eſt transformé en Ange de lumiere pour vous ſurprendre ; ou plutôt vous êtes un.... Ah, mon Pere ! notre divin Sauveur qui a daigné deſcendre ici-bas, & mourir pour nous d'une mort cruelle & ignominieuſe, eſt monté au Ciel, après ſa Réſurrection triomphante ; il eſt aſſis à la droite de ſon Pere, d'où il ne doit deſcendre que pour juger tous les hommes : il eſt impie de croire qu'il abandonne ces lieux, qu'il deſcende de nouveau ſur la terre, pour y jouer des rôles indignes de lui, pour y faire des

choſes.... Ah, mon Pere! ſi le Ciel ſe ſert quelquefois de la foudre pour punir les coupables, ce devroit être pour exterminer ces impoſteurs abominables, qui, par un zele indiſcret, pour des vues d'ambition ou d'intérêt, forgent des menſonges énormes, des blaſphêmes horribles, des ſacrileges exécrables, en faiſant intervenir le nom de Dieu, ſon opération immédiate, la préſence de ſon divin Fils, dans leurs inventions diaboliques, dans leurs maneges impies.... Retirez-vous de moi : votre vue m'eſt en horreur : vous n'êtes plus à mes yeux, qu'un monſtre vomi par l'enfer.... J'allois pourſuivre, mais le Saint ne m'en laiſſa pas le loiſir : il ſe jetta par terre en s'arrachant la barbe, en roulant les yeux comme un forcené, & en hurlant ſi épouvantablement, que Frere Illuminé qui l'avoit accompagné, & qui par diſcrétion nous avoit laiſſés ſeuls, accourut tout effrayé me demander ce qui avoit donné lieu au carillon que le ſaint Homme faiſoit ? Je lui contai naïvement ce qui en étoit. Alors le compagnon de François s'écria : Quoi! malheureuſe, vous avez oſé douter un inſtant de la vérité de ce que l'Homme de Dieu a daigné vous confier! ô aveuglement funeſte &

déplorable ! Comment ! ne pas croire un Homme que Dieu a chéri par-dessus toutes les créatures ; un Homme, par lequel il lui a plu manifester sa gloire, sa puissance & son amour, (*a*) d'une maniere extraordinaire : un Homme, qu'il a choisi pour être ici-bas, par ses peines & ses souffrances, par son humilité, sa patience & sa résignation, un second Rédempteur des Hommes (*b*) : un Homme, enfin, dont les écrits, ou plutôt la regle qu'il a composée, est le vrai livre de vie, l'espoir du salut, le gage de la gloire, la moëlle de l'Evangile, le chemin de la croix, l'état de perfection, la clef du Paradis, & le contrat de l'alliance éternelle (*c*) ! Ce n'est pas tout : vous avez osé ajouter que ce divin Sauveur, qui est aujourd'hui assis à la droite de son Pere, ne descend plus sur la terre : n'avez-vous point considéré, que si avant

---

(*a*) BARTH. PISAN. *in Libro Conformit.* BAYLE ; *Dict. Hist. au mot* François.

(*b*) *Ibid.*

(*a*) *Librum vitæ, spem salutis, arrham gloriæ ; medullam Evangelii, viam crucis, statum perfectionis, clavem paradisi, pactum fœderis æterni.* WADINGHUS ad finem Regulæ S. Francisci, in Opusculis ejusd. Sanct. Tom. II.

ſon Incarnation, il a daigné quelquefois ſe manifeſter aux hommes ſous des apparences ſenſibles (*a*), comme à Agar, près de la fontaine du chemin de Sur (*b*), à Abraham, dans la vallée de Mambré (*c*), à Jacob, lorſqu'il lutta avec lui (*d*), à Moïſe, dans le buiſſon ardent & parmi les éclairs du Mont Sinaï (*e*), à Joſué, près de Jéricho (*f*), aux Iſraëlites, à Bokim (*g*), à la femme de Manoah, à Tſorba (*h*), à Zacharie, enfin, à la tête d'une troupe de Cavaliers, montant des chevaux de toutes couleurs (*i*) : ſi, dis-je,

---

(*a*) Par-tout où l'on trouve dans l'Ancien Teſtament, l'Ange de l'Eternel, l'Eternel apparut, il faut entendre par ces mots, le Fils de Dieu, la ſeconde perſonne de la Trinité, l'Envoyé de l'Eternel, le Meſſie. Tel eſt le ſentiment des plus fameux Interpretes.

(*b*) *Geneſ. XVI.* 7. & ſuiv.

(*c*) *ibid. XVIII.* 13-1

(*d*) *ibid. XXII*, 24, 25.

(*e*) *Exod. III.* 2. & ſuiv. — *ibid. XX* — *Pſeaume CIX.* 88.

(*f*) *Joſué, V.* 13-15.

(*g*) *Juges*, *II.* 1.

(*h*) *ibid. XIII.* 3-18.

(*i*) *Zachar. I.* 8-17.

je, le Fils de Dieu s'eſt manifeſté alors de tant de façons ſi différentes, pourquoi oſez-vous affirmer d'une audace extrême, qu'il ne la plus fait depuis ſon Aſcenſion dans le Ciel ? L'époque de notre rédemption ſeroit-elle celle de la fin de ſon amour pour nous, de ſes beſoins paternels, de ſa puiſſance, & de l'opération de ſes merveilles ? Avez-vous bien peſé les ſuites de cette aſſertion impie ? ah, ma ſœur ! ſi ce que vous dites étoit vrai, les écrits de tant de ſaints Perſonnages, les Martyrologes, les Légendes, qui nous rapportent le contraire, les déciſions des ſouverains Pontifes qui les confirment, ne ſeroient plus que des impoſtures affreuſes ; la ſainte & reſpectable tradition que l'Egliſe tient, la foi de tous les fideles, ſur les apparitions réitérées de Jeſus-Chriſt, depuis ſon départ d'entre les hommes, ne ſeroient plus qu'une illuſion odieuſe.... Ne m'en dites pas davantage, m'écriai-je, je crains que la terre ne s'ouvre ſous moi, & ne m'engloutiſſe à l'inſtant. Ah ! mon frere ! ayez pitié d'une malheureuſe ! ayez pitié de ma foibleſſe... En finiſſant ces mots, un tremblement univerſel me ſaiſit, tout mon ſang ſe glaça, une pâleur mortelle ſe répandit ſur mon viſage, mes yeux ſe couvrirent de téne-

bres & de larmes, mes ſens ſe troublerent, mes forces m'abandonnerent, & je tombai à la renverſe. L'on m'emporta ſur mon grabat, & je ne recouvrai la connoiſſance, que pour pleurer amérement ma faute, pour demander mille fois pardon à Dieu & à ſon Serviteur, d'une incrédulité ſans exemple, & dont j'ai fait pénitence toute ma vie.

Je vous avoue, dit Ste. Thérefe, que j'avois lu une partie de toutes les choſes que vous venez de me conter, dans le *livre des conformités de S. François avec Jeſus-Chriſt;* mais comme de mon temps ce livre fut attaqué de toutes parts, & qu'il tomba en diſcrédit, je ceſſai de le lire, & je me mis fort peu en peine d'approfondir la vérité des choſes merveilleuſes qu'il contenoit, & particuliérement l'article de la Stigmatiſation, qui me parut au-deſſus de toute créance. — Quoi! ma ſœur, reprit Ste. Claire, pour les vaines invectives de quelques Hérétiques infâmes (*a*), vous avez négligé la lecture d'un livre rempli de religion & de piété, un livre compoſé par un

(*a*) Erasme Alberus, Conrad Badius, dans *l'Alcoran des Cordéliers*, & autres.

homme, célebre par ſon érudition, ſa ſainteté, & les miracles qu'il a faits (*a*); un livre, qui ne contient rien de plus ſurprenant, que ce que tant d'Auteurs fameux ont écrit de ce ſaint Homme (*b*); un livre, enfin, qui ne rapporte rien, que le grand S. Antonin n'ait rapporté de S. Dominique (*c*). D'ailleurs,

---

(*a*) *Opus eſt catholicum, & pietate plenum : cujus Autor eſt B. Bartholomæus Piſanus, noſtri Inſtituti Alumnus, vir utique ſanctitate & eruditone præclarus.* MARTYROLOG. FRANCISCAN. §. 122.

(*b*) Tels que *S. Bonaventure, Antonin, Jac. de Voragine, Surius, Villegas, Lippomanus, Réné Benoît, Haræus, Lippelo, Ribadeneira, Picquet, Doublet, Gazet, Binet, Antoine de St. Marie, Nicolas de Bruges, Gonon, Simon Martin, Beurrier, Nicolas Oudard, Baronius, La Sauſſaye, Warner, Schedel, Volterranus, Sabellicus, Noucler, Salazar* & tous les Monuments, les Chronologiques, les Annales, les Bréviaires, les Miſſels de l'Ordre de S. François, ainſi que le Martyrologe Romain.

(*c*) *Liber Viri Religioſiſſimi atque doctiſſimi ſanctitate vitæ & gloria miraculorum illuſtris : qui impunè arguitur ex eo quod Inſtitutorum ſui Ordinis,* Sanctum Franciſcum, *miris, ſed veris laudibus extulerit : nil enim dicit quod S. Antoninus non fuerit effatus de* S. Dominico, *ut intuenti parebit.* ID. MARTYROL. 540.

ſi les hiſt oires de S. François ne vous touchoient pas, les bulles que les Papes ont données pour la confirmation des prodiges que le Ciel a opéré pour glorifier ſon ſerviteur, ne devoient-elles point vous convaincre de la réalité de ces merveilles, & ſur-tout de la ſacro-ſaintiſation (*a*), dont tout l'Ordre Séraphique céle-

---

(*a*) *De hac admiranda & inaudita omnibus ſæculis ſacrorum ſtigmatum impreſſione per Chriſtum Dominum in Corpore ſeraphici Patris, Divi Franciſci, agunt* LUCAS, TUDENSIS EPISCOPUS, Lib. II. adverſ. Albigenſ. —— D. BONAVENTURA in magna & parva Legenda Sancti Franciſci. — B. ANTONINUS. 3 part. Hiſtor.

Ad hæc, ſingulare hoc Divi Franciſci privilegium (ſcilicet Stigmatiſationis) commendant & extollunt Pontificum plurima Diplomata. Primum eſt Gregorii IX ad Univerſos Fideles per Teutonicam Conſtitutos, incipit, Confeſſor Domini glorioſus : *Sub Datum Viterbii, nonis april. Pontificat. II. — item ad Fredericum, Epiſcopum Olmucenſem, in Moravia : incipit,* Uſque ad terminos Orbis. *— iterum, ad Priores & Provinciales Ordinis Prædicatorum incipit,* Non minus dolentes.

Secundum eſt Alexandri IV, ad Univerſos Eccleſiæ Prælatos ann. 1255, *incipit,* Benigna operatio : *ſub datum Agnaniæ* 4. *Kalend. Novemb. Pontif. I. — item ad univerſos Archiepiſcopos & Epiſcopos per Caſtellæ & Legionis Regna in Hiſpania conſtitutos ann.* 1259. *incipit,* Quia longum eſſet : *ſub datum ut ſupra An. Pontificatus*

bre annuellement la fête, avec autant de pompe & d'éclat, que celle de la Nativité du Sauveur? Ah, ma chere sœur! si j'eusse eu la millieme partie des preuves que vous pouviez avoir de cet événement admirable, je me serois bien donné

V. —— *Tandem ad cunctos Christi fideles, incipit*, Grande ac Singulare Miraculum.

Tertium Nicolai III, ad Universos Christi Fideles, incipit. Litteras fœlicis recordationis Greg. Pap. IX, prædecessoris nostri. —— *Item in sua explicatione Regul. Franciscan. quæ inserta est Corpori Juris Canonici, inter Extravagantes Communes, in sexto: sub Titul.* De verbor. signification. *incipit*, Exiit qui seminat.

Quartum est Nicolai IV, ann. 1291, *ad Priorem Provincialem Fratrum Ordin. Prædicat. Provin. Tusciæ, incipit*, Cum ad aures nostras : *sub datum Romæ apud Sanctam Mariam majorem* 12 *Kalend. Decemb. Pontificat. III.*

Quintum : Rem sic adeo admirabilem, ac tantopere testatam Benedictus Papa XI, anniversaria solemnitate, duplici Officio ecclesiastico celebrari voluit decimo-septimo 7bris : quem ritum postea universus Ordo in Capitulo generali anno 1343. *Cadurci in Gallia celebrato, gratanter accepit.*

Tandem Paulus V, Pont. Max. licentiam generalem dedit anno 1616, *omnibus Clericis Regularibus & Sæcularibus, ut possent hac Die recitare Officium Divinum de Sacris Stigmatibus Divi Francisci.* Martyrol. Franciscan. pag. 453. & seqq.

de garde de prendre le Saint pour un menteur, lorſqu'il me le conta. Enfin, une marque inconteſtable de ce dernier fait, un argument convainquant qui doit fermer la bouche aux plus incrédules, touchant l'article des Stigmates, eſt, que le corps de François eſt encore aujourd'hui derriere le grand Autel des Franciſcains d'Aſſiſe. Ce corps eſt debout, entier, avec les yeux élevés au ciel, avec les mêmes plaies que le Sauveur y imprima, & dont le ſang ruiſſele encore. Il eſt vrai que depuis un certain temps, le Ciel, pour des raiſons à lui connues, a mis un obſtacle invincible à l'ouverture du caveau, où ce tréſor eſt conſervé; mais il a été vu tel que je viens de vous le décrire par le Pape Nicolas V, accompagné d'un Evêque & de pluſieurs autres perſonnes; par Sixte IV, accompagné de trois Cardinaux, du Duc de Milan & d'un autre perſonnage d'Aſſiſe; il a encore été vu par un Gentilhomme en 1509. Pie V eut auſſi la même curioſité; pour cet effet, il manda au Miniſtre général de l'Ordre, de faire ouvrir ce caveau, mais en vain; le temps étoit venu, où les efforts de tous les maçons de l'Univers, n'étoient plus capables d'enlever le moindre morceau de plâtre de

la muraille, qui ferme l'ouverture de l'endroit qui contient ce dépôt ſacré (*a*).

Voilà, ma chere Sœur, les principales choſes qui regardent la vie de cet Homme admirable, que l'on peut regarder comme un médiateur entre Dieu & les Hommes, comme un autre Sauveur du monde; puiſque S. Dominique & lui

---

(*a*) *Corpus ejus* (St. Franciſci) *exſangue, adhuc erectum in pedes, integrum, illæſum, apertis ſublatiſque in altum oculis, cœlum aſpiciens, vulneribus illis quoque recentem manentibus ſanguinem, conſervatur. Ita viſum eſt à Nicola. V. Pap. ann.* 1449. *cum quodam Epiſcopo Gallo, & nonnullis aliis.* — *Idem viderunt Sixtus IV, Pont. Max. Cardinales, Ægidius Carillius, Albonotius, & Aſtergius, olim Beneventanus Archiepiſcopus, Presbyter tituli Sancti Euſebii, tum Franciſcus Sphortia, Dux Mediolanenſis, & viri quidam Aſſiſiates: tum D. Galeottus à Galeottis de Biſtochio, vir illuſtris ann.* 1509, *die* 18 *Decembris. Præterea, invenio veniſſe Pio V, Pont. Max. in mentem ſacrum hoc videre depoſitum, ſtrictèque mandaſſe Joanni Pico Camerti, Miniſtro generali Patrum Conventualium, ut curaret aperiri Cryptam, in qua continebatur talis Theſaurus, ſed fruſtra, quod quidem Divino numine factum eſſe creditum eſt.* Martyrolog. Franciscan. pag. 455. — Hac de re ſcripſerunt etiam Tossianus — Marc. Ulysspon. — Sedulius Wadinghus. — Salazar — Cousinus, &c.

se sont trouvés dignes d'appaiser le courroux de l'Eternel, lorsqu'il voulut foudroyer la terre pour les péchés du genre humain (*a*).

(*a*) Voici le fait. Lorsque S. Dominique étoit à Rome, il vit un jour, non en songe, ni en extase, ni en aucun autre état que ce puisse être, où l'imagination entre pour plus des trois quarts, mais *vigilanter*, c'est-à-dire, étant éveillé, ce Saint vit, dis-je, le Ciel ouvert, & J. C. se levant de la droite de son Pere pour exerminer tous les pécheurs de la terre. Rien ne pouvoit l'appaiser, c'étoit fait de l'espece humaine; les prieres même de la Ste. Vierge n'étoient point capables de fléchir sa Justice irritée. Mais cette Mere féconde en ressources, lorsqu'il s'agit de faire du bien, dit à son Fils qu'elle avoit deux Serviteurs qui étoient en état de convertir tous les hommes, & de les ramener à la résipiscence. Alors elle lui montra S. Dominique, & J. C. approuva le sujet; elle lui montra aussi S. François, qui fut approuvé de même, & la fin du monde fut reculée. Le lendemain de cette vision admirable, S. Dominique étant allé à une Eglise, reconnut le collegue qu'on lui avoit destiné la veille pour une œuvre si salutaire, il lui sauta au cou, l'embrassa tendrement, & lui dit : *Tu seras dorénavant mon compagnon : nous allons courir la même carriere, dans laquelle aucun ennemi ne prévaudra contre nous.*

Comme les Auteurs respectables qui rapportent ce fait, font tenir à J. C. & à sa Ste. Mere un dialogue assez trivial & indécent, je me suis

Quant à ce qui regarde l'Ordre célebre que le Saint a inſtitué, j'oſe dire que cet Ordre l'a emporté, & l'empor-

---

fait ſcrupule de le rendre en François. Ceux qui entendent le Latin pourront le voir dans le paſſage ſuivant.

Romæ igitur nocte quadam orationi incumbens, vigilanter vidit ad Patris dexteram exurgere Filium in irâ ſuâ, ut interficeret omnes peccatores terræ, & diſperderet omnes operantes iniquitatem : ſtabat autem in æthere aſpectu terribilis ; & contra mundum in maligno poſitum, lanceas tres vibrabat : quibus ſuperborum cervices erectas tranſigeret, primam : alteram, qua cupidorum viſcera effunderet : tertiam, qua concupiſcentiis carnis deditos perforaret : cujus iræ dum NEMO *poſſet reſiſtere, occurrit propitia Virgo Mater, & pedes amplectens ejus, rogavit ut parceret eis quos redemerat, & juſtitiam miſericordia temperaret : ad quam Filius, nonne vidis, inquit, quantæ mihi irrogantur injuriæ? juſtitia mea tanta mala non ſuſtinet impunita : tunc Mater ; tu ſcis, ait, qui omnia noſti, quia eſt hæc via per quam eos ad te reduces : habeo Servum fidelem, quem mittes in mundum ut verba tua annuntiet eis, & convertentur ad te omnium Salvatorem ; alium quoque habeo ſervum, quem ei dabo adjutorem, ut ſimiliter operetur. Filius dixit : ecce placatus ſuſcepi faciem tuam : verum tamen oſtende mihi quos velis ad tantum officium deſtinare. Tunc Domina Mater obtulit B. Dominicum Jeſu Chriſto : & ait Dominus Matri : bene & ſtudioſè faciet quod dixiſti : obtulit quoque & B. Beatum Franciſcum, quem ſimiliter Deus laudavit,*

tera toujours ſur tous les autres, tant par ſa ſainteté, ſon zele, & ſa ſplendeur, que par le nombre, ou la dignité des perſonnes qui l'ont embraſſé. Cet Ordre peut ſe glorifier d'avoir produit plus de trois mille Saints, canoniſés, ou béa-

---

Sanctus ergo Dominicus in viſione conſiderans ſocium diligentur quem prius non noverat, in craſtinum eum in eccleſia, ex iis quæ is nocte viderat, recognovit, & in oſcula ſancta ruens, & ſinceros amplexus, dixit, tu es ſocius meus, tu curres, pariter mecum: ſtemus ſimul, & nullus adverſarius prævalebit. Viſionem etiam narravit illi, ex tunc ergo facti ſunt cor unum & anima una in Domino V. S. Antonin. Florent. Archiepiſc. Hiſt. S. Dominici. Part. III. Cap. III. Tit. XXIII. — Martyrol. Franciſ. in Prolog. pag. 30 & ſeqq.

Si des Ecrivains fameux ſe ſont fait gloire d'employer leur plume à nous tranſmettre une Hiſtoire ſi extraordinaire, de grands Peintres ſe ſont cru auſſi très-honorés de conſacrer leur pinceau à la perpétuer. Entre le grand nombre de tableaux du célebre Rubens, l'on peut voir celui du maître-Autel des Récolets de Gand, où cette Hiſtoire eſt ainſi repréſentée: J. C. armé de la foudre, ayant le regard menaçant & terrible, eſt dans le haut de ce tableau; la Vierge proſternée aux pieds de ſon Fils, le conjure par le ſein dont elle l'a allaité, d'épargner le monde, qui ſe voit au bas: mais J. C. inſenſible aux prieres de ſa Mere, va lancer ſon tonnerre, lors qu'appercevant S. Francois qui couvre le globe de ſon manteau, ſa juſtice ſe trouva appaiſée,

tifiés, ou Martyrs, ou Confeſſeurs illuſtres, par la ſainteté de leur vie & par leurs miracles; d'avoir fourni ſix Papes à l'Egliſe, & plus de huit cents autres Sujets, tant Cardinaux, Patriarches, Archevêques, Evêques & Légats; d'avoir vu dans ſon ſein plus de cent Perſonnages de la plus haute Dignité, tels que des Empereurs, des Impératrices, des Rois, des Reines & des Enfants de Rois: plus de ſept cents autres Perſonnes de la premiere diſtinction, tels que des Princes & des Princeſſes, des Ducs & des Ducheſſes, des Marquis & des Marquiſes, des Comtes & des Comteſſes (*a*).

(*a*) Madame Ste. Claire a raiſon : car voici ce que je trouve dans l'*Arbor Epilogica d'Algezira*, dreſſé après le Chapitre général de l'Ordre de S. François, tenu en 1625 :

Ordo S. FRANCISCI *habet.*

Sanctos canoniſatos —— ——	27.
Beatificatos —— ——	606.
Martyres —— ——	920.
Confeſſores, qui vitæ ſanctitate & miraculis floruerunt —— ——	1630.
Pontifices —— ——	6.
Cardinales —— ——	57.
Patriarchas —— ——	12.
Archiepiſcopos —— ——	128.
Epiſcopos —— ——	590.

Cet Ordre, enfin, conte encore aujourd'hui plus de cinq cents mille Sujets répandus dans toutes les parties du Monde (*a*), où leurs travaux, leurs vertus,

---

Legatos & Oratores à Pontificibus & Regibus deſtinatos	270.
Imperatrices	4.
Reges	20.
Reginas	20.
Filios & Filias Regum	55.
Archiduces	1.
Principes	7.
Duces	20.
Marchiones	34.
Comites	85.
Archiduciſſam	1.
Principiſſas	7.
Duciſſas	46.
Marchioniſſas	26.
Comitiſſas	32.
Filios & Filias hujuſmodi Principum	368.
Inquiſitores	84.

Exceptis iis qui nunc Ordinarii ſunt Spoleti, Fulginii, Reate, Florentiæ, Venetiæ, Raguſiæ, Iſtriæ, Boſniæ & Dalmatiæ.

(*a*) Fratres Conventuales habent.

Provincias	31.
Vicarias	7.
Diviſias in Cuſtodias	108.

leurs exemples ſervent de baſe & d'appui à la Religion Chrétienne, & prouvent aux incrédules du ſiecle, qu'un tel

---

Conventus —— —— 1509.
Fratres —— —— 30000
FRATRES CONVENTUALES REFORMATI habent.
Conventus —— —— 50.
FRATRES OBSERVANTES habent.
Provincias —— —— 93.
Cuſtodias —— —— 5.
Vicarias —— —— 24.
Domos in Indiis in quibus Doctrinum Chriſtianam proponunt —— 127.
Collegia —— —— 6.
Conventus —— —— 2300.
Fratres —— —— 163900
N. B. *Hiſce annumerantur Diſcalceati & Recolecti.*
FRATRES CAPUCINI habent.
Provincias —— —— 42.
Conventus —— —— 1240.
Fratres —— —— 17205
FRATRES TERTII ORDINIS habent.
Provincias —— —— 17.
Conventus —— —— 327.
Fratres —— —— 3850
Monaſteria MONIALIUM Sanctæ Claræ, Conceptionis, ANNUNTIATARUM, CAPUCINARUM.
Excedunt numerum —— 3850.
Religioſæ —— —— 73900
TERTIARUM *verò non eſt numerus.* ——
ALGEZIRA, ubi ſup.

Inſtitut eſt l'ouvrage du Très-Haut ; & que ſi le Patriarche de la Beſace, fut auſſi fou que mon pere l'a cru, ce fut de cette folie ſage & ſalutaire, qui l'emporte ſur ce bon ſens ridicule & mépriſable, ſur cette fiere & damnable raiſon, que les gens du monde prennent pour un rayon de la Divinité, & pour l'unique flambeau qui doit les éclairer dans toute leur conduite.

Vous voyez par tout ce que vous venez d'entendre, ma chere, que l'on peut aller au Ciel par des routes différentes : vous avez mérité ce bonheur par la Myſticité, S. François par ſes extravagances, & moi en me tourmentant : mais je ne ſais par quel moyen ce vilain Monſieur Rabelais, que je hais plus que le Diable, eſt parvenu en ces lieux. O ! maudit brouillon, bouffon, railleur, débauché, ivrogne, apoſtat, baiſeur de femmes (*a*), faut-il que je te voye ici par-

---

(*a*) Sainte Claire n'eſt point la ſeule qui ait honoré Maître Rabelais de pareilles épithetes ; l'Auteur du Martyrologe Franciſcain ne l'a point épargné davantage. Après avoir accoûtré d'importance *Guillaume de S. Amour*, *Eraſme*, *& les Centuriateurs de Magdebourg*, voici comment il habille le Curé de *Meudon* : *Nec moror Franciſ-*

mi tant d'honnêtes gens ! — Taiſez-vous, vieille ſotte, dit Rabelais, il y a une

---

cum Rabelæſium : quippe qui (ut ex aliis loquar) nil aliud ſtuduerit, niſi ut lutulenta ſus, cum quovis, in omni voluptatum genere, maximè commeſſaſionibus & ebrietatibus, ſine ulla intermiſſione volutaretur. Cui ad abſolutam improbitatem nihil deeſſe poteſt : cuique, neque Dei metus ineſt, neque hominum reverentia : qui omnia divina humanaque proculcat & ludibrio habet. Quis Diagoras magis de Deo præſpoſterè ſenſis. Quis Timon de rebus humanis pejus meruit. Qui miſeras etiam chartas nefandis ſcriptionibus polluit, venenum vomit, quod omneis longè latèque Regiones diſpergat : maledicentias & convitia in omnes paſſim Ordines jactat. Religioſos Cœtus cavillari peritiſſimus ; bonos viros, ac pietatis ſtudia, honeſtatis item jura proſcindit ; Homo impius & impurus, impotenterque dicax, & improbitatis invictiſſimæ ; bonorum morum, publicæque honeſtatis labes, turpitudinis nota inuſtus ; Irriſorum princeps & Sænnio præcipuus, Vir omnium horarum, Baccho temulentior ; Lucianus alter & Cynicus ; cui ſomnus & ingluvies, Bacchus ac Venus, jocuſque pars ſibi in æternum. Inter perditos Nebulones primarius, Scurra, Naſutus & Comædus inſignis ; ſine fide abſque religione, Apoſtata, Sacrilegus, Hæreticus, Athæus. PROLOG. MARTYROL. FRANCISCAN. pag. 24.

» Je viens à François Rabelais, qui, ainſi » qu'une Truie infame, n'eut d'autre plaiſir toute » ſa vie que de ſe vautrer dans la fange de tou- » tes ſortes de voluptés, notamment dans celle » de la gourmandiſe & de l'ivrognerie ; qui fut

heure que vous braillez sans savoir ce que vous dites.

» un des plus parfaits coquins que la Terre eût » jamais porté ; sans crainte de Dieu, sans res- » pect pour les hommes, méprisant ou tour- » nant en ridicule toutes les choses divines & » humaines ; un homme plus impie que Diago- » ras, plus ennemi du genre humain que Ti- » mon : qui a inondé l'Europe entiere de sa mo- » rale empoisonnée, de ses livres abominables : » qui a accablé de calomnies odieuses, de mé- » disance ou de raillerie tous les Ordres Reli- » gieux ; le détracteur des honnêtes gens, de » la piété, de l'honnêteté : un impie, un impu- » dique, un moqueur effrené, un coquin déter- » miné ; la ruine des bonnes mœurs & de toute » bienséance ; un infâme, & le pere de tous » les railleurs ; plus ivrogne que Bacchus mê- » me : un second Lucien, un Cynique fieffé, » qui n'avoit d'autre soin que de dormir, man- » ger, boire, baiser & rire ; le plus grand four- » be, le plus hardi bouffon, le plus effronté » charlatan que l'on eût jamais vu ; en un mot, » un homme sans foi, sans loi ; un apostat, un » sacrilege, un hérétique, un athée.

Le Révérend Pere Artur a grand soin d'appuyer toutes les gentillesses que l'on vient de lire des témoignages de *Ronsard* en ses *Epitaphes*, de *Baïf*, *d'Etienne Paschal*, de *Joachim du Bellay*, de *Mr. de Thou*, de *du Verdier*, ainsi que de ceux *d'Hotman*, de *Putherbœus*, de *Pontus de Tiard*, *Evêque de Cavaillon* de *Claude Clement*, de *Jean Renaudot*, de *Mathurin Renier*, de *Jean Riolan*, &c.

CHAPITRE V.

Fin de la relation du voyage de l'Eſpagnol en l'autre Monde, &c.

SAinte Claire ne ſe tut pas, pourſuivit Diego, ainſi que Rabelais le lui avoit dit : mais craignant de s'attirer quelqu'autre apoſtrophe pantagruelline de la part du Curé de Meudon, elle parla plus bas, & dit : Je vous jure, en vérité, ma chere, que voici la derniere fois que je me trouve en compagnie de ce vilain homme-là ; n'avez-vous point entendu comme il m'a traitée ? voilà à quoi une honnête femme s'expoſe en ſe trouvant parmi un tas de profanes, tel que ce maudit Rabelais, un Ambroiſe Paré, un Ponce Pilate, & quantité d'autres qui devroient être damnés comme Caïn. — Ne jugeons point ſi précipitamment des choſes, dit Ste. Théreſe : S. Pierre a eu ſans doute ſes raiſons pour ouvrir la porte du Ciel à ces gens, que vous regardez comme profanes. Pour moi, ſans entrer dans le détail des moyens par leſquels ils ont acquis le Paradis, je ne ſuis point fâ-

chée de me trouver quelquefois avec eux. Ces ſortes de gens ont ordinairement de l'eſprit, & cela m'amuſe. Rabelais, par exemple, indépendamment de ſes impertinences, & du délire réel ou apparent de ſon imagination, a la converſation remplie de traits vifs, de railleries fines, & de ſatyres ingénieuſes : Ambroiſe Paré eſt un excellent Chirurgien, qui raiſonne fort bien de ſon art, & qui m'a guérie de la jauniſſe, ſans être Médecin : Pilate eſt un homme fort galant auprès des Dames, & un politique ruſé, adroit, parmi les hommes; s'il a eu trop de complaiſance pour les criailleries des Juifs, il a pu ſe répentir de ſa faute dans ſon exil en Dauphiné, & s'il s'eſt tué, comme on le raconte, il a fait en gros pour appaiſer Dieu, ce que tant d'autres font en détail pour le même ſujet. En un mot, j'aime les gens d'eſprit. — Et moi je les déteſte, dit Ste. Claire : il ſemble que depuis que le monde eſt monde, le Ciel ait pris plaiſir à confondre leur vaine raiſon, leur ſavoir, & leur vanité. Trouvez-moi, je vous prie, un Philoſophe qui ait réuſſi à former des Sectateurs auſſi enthouſiaſtes, auſſi nombreux, auſſi conſtants que le moindre Chef d'Ordre monaſtique ou de Secte Théologique ait

fait? Ne m'alléguez point les Sectateurs d'Ariſtote des quatre derniers ſiecles; car toute femme que je ſuis, je vous prouverois clair comme le jour, que ſi la Philoſophie de ce Grec ne fût parvenue à faire partie de la Théologie ſcholaſtique, le regne de Monſieur Ariſtote n'eût été à beaucoup près ni ſi long ni ſi glorieux. Il faut donc bien prendre garde d'attribuer le zele louable, l'entêtement, ou plutôt l'opiniâtreté invincible des Sectateurs de ce Philoſophe, au pur ſoutien de ſa Philoſophie, puiſque ce zele, & tout ce qui s'enſuit, n'a dû ſon origine qu'à la défenſe de la Théologie de l'Ecole qui ſe trouvoit en quelque façon entée ſur le Péripatétiſme. Et ſi.... — La Béate a raiſon, interrompit Pere Jean; les Philoſophes de tous les temps, ont fait des diſciples & non des enthouſiaſtes: Deſcartes, Newton, Locke, ont fait des Sectateurs, mais aucun d'eux ne s'eſt fait égorger pour ſoutenir le mécaniſme des tourbillons, ou l'exiſtence du vuide, ou les loix de l'attraction, ou la fauſſeté des idées innées. Un homme auroit beau s'égoſiller en répétant qu'il vient de trouver que la lumiere, telle qu'elle part du ſoleil, n'eſt point homogene, que les différents rayons qui la compoſent, ſont

ſous le même angle d'incidence inégalement réfrangibles, & portent en eux-mêmes, d'une maniere inaltérable, les couleurs dont les objets ſont peints; perſonne ne l'écouteroit. Mais qu'un autre homme s'aviſe de dire qu'il vient d'être battu par le Diable, & que Dieu lui a révélé quelque myſtere inoui; qu'il débite d'un ton d'inſpiré quelques opinions abſurdes, quelques diſcours qui étonne, qui touche, qui épouvante le peuple ou l'éblouiſſe, je réponds du ſuccès de ſa miſſion : il trouvera des partiſans, des diſciples, des ſectateurs : le nombre, le zele, la conſtance de ceux-ci augmenteront en proportion de l'impertinence des parodoxes que le Chef aura débités, & des obſtacles qu'on leur oppoſera. Ceux qui auront ri de ces ſottiſes, ou qui les auront combattues, les embraſſeront par la ſuite, ou par politique, ou par force, ou par foibleſſe; le ſyſtême de l'Inſpiré deviendra un dogme ſacré qu'il faudra reſpecter, & la Secte formera un corps dans l'Etat qu'il ſera dangereux de détruire, & même d'irriter.

C'eſt bien dans ce ſens que l'on pourroit dire que les grands événements proviennent des petites cauſes. Le Patriarche de la beſace eſt devenu fou, il a dé-

bité ſes folies, & il en eſt ſorti un des plus fameux Ordres de la Chrétienté. La cervelle a tourné à Ignace de Loyola, en liſant Amadis des Gaules & la vie des Saints; il a couru les champs, il a fait mille extravagances, & il en eſt ſorti une Société encore plus fameuſe que l'autre. O François des François! ſans vous les trois quarts du peuple feroient ſans inſtruction, les veuves ſans conſolation, les orphelins ſans peres, & les malades mourroient ſans confeſſion! O Ignace des Ignaces! ſans vous Louis XIII n'auroit point ſuccédé ſitôt à ſon pere; les Iroquois ne ſauroient point leur *Credo*, ni les Chinois leur *Pater*; (*a*) le commerce languiroit, & le Paraguay ſeroit encore en friche!

(*a*) Je prie Meſſieurs les Pariſiens, qui ſont bien les meilleurs gens du monde, de ne point prendre à la lettre tout ce que le Vénérable Pere Jean débite lorſqu'il eſt une fois en train. Les Iroquois ſont trop gueux, & leur Pays trop ingrat, pour que les R. P. Jéſuites prennent la peine d'aller jamais leur apprendre leur *Credo*; quant aux Chinois, ceux d'entr'eux qui ſont baptiſés, n'ont vraiſemblablement entendu de leur vie réciter le *Pater*; mais en revanche, on leur en a appris l'équivalent que voici.

Un chacun ſe mit à rire de l'eſpece de naïveté, avec laquelle Pere Jean faiſoit ces exclamations. Mais le Révérend Pere reprenant la parole dit : Oh parbleu! Meſſieurs, ne riez pas tant, car je vous dis que la Béate a raiſon ; & je répete qu'il n'y a perſonne qui faſſe des partiſans plus zélés, plus conſtants, plus enthouſiaſtes, plus propres à ſe multiplier, s'étendre, ſe ſoutenir, ſe perpétuer, qu'un homme qui a trouvé le ſecret de captiver l'eſprit du peuple par quelque abſurdité. Si les Caïnites (*a*),

---

Tsai tien ong-ò tem fû chè ong-ó tem juén ùl mìm chim xim ùl que lìn ke ùl chì chîm hîm yù ty zjû yù tien ten ong-ò sjé jong uwang ùl kyn sjé jû ong-ò ong-ò sjè jong leâng ûl mien ong-ò tsjay zjû ong-ó yé xé foú ong-ò tsjay tsjè yécu pû ong-ò hiù hién jù jeàu caan nây kién ong-ò yù chiù ó kai qué nêm yù fó xi ùl yù vû kiûm xí chi xí à mem.

(*a*) Les Caïnites ſoutenoient qu'il y avoit deux Dieux ou deux Principes ; que ces deux Principes ou Puiſſances, avoient produit Adam & Eve ; qu'enſuite chacun de ces Principes ayant pris un corps avoit eu commerce avec Eve ; que les enfants qui étoient nés de ce commerce avoient chacun le caractere du Principe auquel ils devoient leur exiſtence : d'où la différence du caractere de Caïn & d'Abel,

par exemple, les Carpocratiens (*a*), les Valésiens (*b*), les Christiens

---

Comme Abel avoit choisi le Principe son pere, qui étoit inférieur à l'autre, pour l'objet de son culte, ils regardoient le fratricide de Caïn comme l'ouvrage d'un fils digne du Principe sage & supérieur. C'est pourquoi Caïn étoit, selon eux, le premier des Sages, & Esaü, Coré, les Sodomites, Judas, étoient aussi des Sages, qu'ils honoroient comme des Saints.

Ceux qui desireront en savoir davantage sur cette Secte, pourront consulter S. IRÆN. *Lib I. Cap. XXXV.* alias *XXXVIII.* — THEODORET. *Hæret. Fab. Lib. I. Cap. XV.* — TERTUL. *de Præscript. XXXIX.* — S. AUGUST. *de Hæres. Cap. XVIII* — HIST. ECCLÉS. *Sæc. II.*

(*a*) Les Carpocratiens soutenoient que l'ame de ceux qui résistent à la concupiscence seroit condamnée à passer de corps en corps, jusqu'à ce qu'elle eût accompli toutes les œuvres. Or pour éviter une transmigration si ennuyeuse & si fatigante, ils établirent la communauté des Femmes, & les bésognoient tant qu'ils étoient sûrs de ne point transmigrer.

CLEMENT. ALEXAND. *Strom Lib. III. pag* 312. — PHILAST. *de Hæres.* — S. IRÆN. *Lib. I. Cap. XXIV.* — EUSEB. *Lib. IV. Cap. VII.* — EPIPHAN. *Hæres. XXVII.* — HIST. ECCLÉS. *sæc II.*

(*b*) Les Valésiens croyoient que l'incontinence anéantissoit la Liberté de l'homme. Or, pour conserver cette Liberté, ils se châtroient eux-mêmes, & châtroient sans miséricorde tous ceux

(*a*), les Eonites (*b*), les Flagellants (*a*),

---

qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

S. EPIPHAN. *Hæref. LVI.* —— S. AUGUST. *Hæref. XXXVII.* —— BARONIUS, *ad an.* 249. HIST. ECCLÉS. *Sæc. III.*

(*a*) Les Chriftiens avoient pour chef un homme qui fe nommoit le Chrift. Ce Chrift menoit une femme avec lui qu'il appelloit Marie. Il prophétifoit & faifoit des miracles : il étoit fuivi d'un grand nombre de peuple : il impofoit les mains fur les malades, & recevoit force préfents, qu'il diftribuoit incontinent aux pauvres; & lorfque ces préfents lui manquoient, il détrouffoit les paffants pour y fuppléer. Quand le Chrift eut fait environ 3000 difciples, il fe mit à leur tête, médita des conquêtes, & marcha en ordre de bataille : il alloit attaquer l'Evêque de Velai lorfqu'il fut malheureufement affaffiné.

HIST. ECCLÉS. *ad an.* 591.

(*b*) Un Gentilhomme Breton, nommé Eon de l'Etoile, étant un jour à l'Eglife, entendit chanter ces mots du Symbole, *per* EUM *qui judicaturus es vivos & mortuos*, & crut que ce mot *Eum*, que l'on prononçoit alors comme Eon, le défignoit, & que c'étoit lui qui étoit deftiné pour juger les vivants & les morts. Infatué de cette idée, il fe mit à prêcher qu'il alloit juger le monde; fes fermons épouvanterent le peuple; il fe fit un grand nombre de difciples dont plufieurs aimerent mieux fe laiffer brûler vif que de renoncer au Juge Eon. D'ARGENTRÉ *Collect. Judic.* — NATAL. ALEXAND. *in Sæculo* 12. —

DU-

(*a*), les Guillemetelins (*b*), ainsi que les

DUPIN. Biblioth. Eccléfiaft. douzieme fiecle — HIST. ECCLÉS. *ibid.*

(*a*) L'an 1259, la frayeur du jugement dernier faifit tout-à-coup une grande partie de l'Europe : plufieurs milliers de perfonnes de tout âge & de toute condition fe mirent à faire une pénitence d'un genre fingulier. Ils marchoient la nuit deux à deux, nuds jufqu'à la ceinture, par le plus grand froid de l'hyver, fe faifant ruiffeler le fang à grands coups de fouet, pouffant des gémiffements affreux, des cris fi perçants, des hurlements fi épouvantables, que les montagnes & les plaines en retentiffoient. Les Prêtres, la croix, les bannieres précédoient ces troupes d'infenfés : ils prêchoient & fe confeffoient les uns aux autres, & donnoient l'abfolution aux Damnés. Il y a encore des Confrairies de Flagellants en Allemagne, en Italie, en Efpagne ; les Pénitents des Provinces méridionales de France en font un diminutif : mais tous ceux-ci, au-lieu de tirer les Damnés de l'enfer, y envoyent par charité tous ceux qui ne penfent pas comme eux, & m'y enverront fûrement de même, lorfqu'ils liront mon Livre.

BOILEAU, *Hiftor flagell.* — HIST. ECCLÉS. *ad an.* 1259. — Quant à ce qui concerne les progrès de cette fecte, fon extinction, fa renaiffance, & les différentes formes qu'elle a prifes, l'on pourra confulter D'ARGENTRÉ, *Collect Judicior. Tom I. pag.* 361 —— NATAL. ALEX. *in fæc.* 13 & 14. —— MABILL. *Mufœum Ital.* —— Le Continuateur de M. FLEURI, Tom. XXI, p. 206. BOILEAU, *ubi fup.*

(*b*) Guillemete de Boheme fut le Chef des

Dulciniſtes (*c*), les Bégards (*d*), les Bi-

Guillemetelins. André Saramita, & Mayfreda Pirovana, Religieuſe de l'Ordre des Humiliés, en furent les principaux Sectateurs. Ces deux perſonnages ſoutenoient que Guillemete étoit le S. Eſprit incarné ſous le ſexe féminin; qu'elle n'étoit morte que ſelon la chair; qu'elle reſſuſciteroit avant la Réſurrection générale, & monteroit au Ciel à la vue de ſes Diſciples : qu'en attendant, elle avoit laiſſé ſon Vicaire Mayfreda Pirovana, pour chaſſer le Pape & ſes Cardinaux; que ce Vicaire auroit quatre Docteurs qui feroient de nouveaux Evangiles, & qu'elle diroit la Meſſe ſur le tombeau de Guillemete. Cette ſecte devint fort nombreuſe : mais les gens d'Egliſe, jaloux de ſes progrès, firent déterrer le corps de Guillemete, le firent brûler; ſes cendres furent jettées au vent, & la ſecte des Guillemetelins ſe diſſipa. MABILL. *Muſæum. Ital.*

(*c*) Ce fut un nommé Sagarel, qui fut le premier Chef de cette Secte qui prit le nom d'Apoſtolique. Cet homme fut auſſi inſenſé que S. François. Après avoir donné tout ſon bien aux pauvres, il ſe propoſa d'imiter J. C. A cet effet, il ſe fit circoncire, ſe fit emmailloter, fut mis dans un berceau, voulut être allaité par une femme, & chia dans ſes drapeaux comme un enfant de quinze jours. Au bruit d'une humilité ſi grande, le peuple s'atroupa autour du S. Homme : il fut édifié de cette nouvelle facon de vivre, & pluſieurs ſe firent mettre à nourrice. L'Inquiſition ayant fait brûler Sagarel, Dulcin ſon diſciple ſe mit à la tête de la Secte. C'eſt delà qu'eſt venu le nom de Dulciniſtes. Indé-

ſoques (*e*), les Héſicaſtes (*f*), les Tur-

---

pendamment de leurs Dogmes ſur l'humilité, ils prétendoient que tout devoit être commun entre les Chrétiens : en conſéquence de cette opinion, ils établirent la communauté des femmes, & s'accommodoient ſans façon du bien d'autrui toutes les fois qu'ils en trouvoient l'occaſion

NATAL. ALEX *in ſæc. XIII. & XIV.* —— D'ARGENTRÉ, *Colleƈt. judicior. Tom. I. pag.* 272. — RAINALD, *ad an.* 1308. *n.* 9. —— HIST. ECCLES. *in fine Sæc. XIII. & Sæc. XIV.* — Pour leurs autres opinions en général, les perſécutions qu'ils ont eſſuyées, leur extinƈtion, voyez DUPIN. Nouv. Biblioth. Tom. XI, pag. 126. — BREVIAR. PONTIF. *Tom. III. pag.* 459. — CHRIST. EBERH. WEISMAN, *Introd. in Memorab. Hiſt. Eccleſ. Tom. I. pag.* 995. *& ſeqq.* — STILLINGFLEET, Diſcourſe concerning the Idolatry of the Church of Rome. — MOSHEIM, Verſuch einer unpartheyiſch en und grundlichen Ketzer Geſchichte. — LIMBORCH *Hiſt. Inquiſit.* — MOSHEIM, *Hiſt. Ord. Apoſtol. L. II.* §. *XIX. pag.* 300. *& ſeqq.*

(*d*) Les Bégards enſeignoient que l'on peut acquérir un tel degré de perfeƈtion en cette vie, qu'on ne peut plus avancer ni reculer dans la grace, & que l'on eſt devenu impeccable. Lors donc qu'ils s'imaginoient avoir atteint ce but deſiré, ils ſe livroient ſans réſerve à la paillardiſe, & à tout ce que les autres paſſions pouvoient leur ſuggérer.

HIST: ECCLÉS. *ad an.* 1312. *& ſeqq.* — Quant à leurs autres ſentiments, leurs progrès, leur

lupins (*g*), & autres foux, ne se sont point

---

extinction, voyez DUPIN, quatorzieme siecle, page 366. D'ARGENTRÉ, *Collect. Jud. Tom. I. pag. 276.* — NATAL. ALEX. *In sæc. XIV.* — LUDOV. EMERICI *Directorium Inquisit. Part. II. Quæst. VII. p.* 249. — TRITHEM. *in Chron. Hirsaugiens. Tom. II. p. 231.*

(*e*) Les Bisoques, au nombre de plus de 8000, se mirent à parcourir la Boheme, l'Autriche, la Thuringe & l'Italie, pour annoncer au peuple que Dieu avoit eu tort de chasser le Diable du Paradis; & que pour réparer cette injustice énorme, il le rétabliroit un jour. Plusieurs de ces Bisoques aimerent mieux périr par le feu, que d'admettre la Justice de la condamnation de Satan.

HIST. ECCLÉS. *ad an.* 1315.

(*f*) C'étoient des Moines du Mont Athos qui avoient fixé la véritable perfection au degré le plus sublime de la contemplation. Pour parvenir à ce point, ils s'agitoient comme des forcenés, tournoient la tête, rouloient les yeux, & faisoient des efforts incroyables pour s'élever au-dessus des impressions des sens : à force de pratiquer ces exercices, le sang se portoit à la tête, les vaisseaux sanguins se gonfloient, les fibres de leur cerveau étoient agitées de cette espece de vibrations qui produisent aux yeux des couleurs brillantes comme les éclairs; alors ils s'imaginoient voir une lumiere céleste, qu'ils regardoient comme un rayon de la gloire des Saints. Et comme ils croyoient que cette lumiere sortoit de leur nombril, ils se tenoient dans une certaine posture, propre à fixer les yeux sur

ſoutenus juſqu'à ce jour ; ce n'eſt point que leurs principes manquaſſent d'extravagances & d'abſurdités, mais c'eſt que quelqu'autre ſecte, plus extravagante encore, les a éteints ou abſorbés. — Doucement, mon cher Oncle, dit le Com-

---

cette partie du corps ; ce qui les fit nommer Omphalopſiques. Par la ſuite, ces Moines prétendirent que cette lumiere étoit celle du Thabor. Barlaam attaqua cette opinion, & fit aſſembler un Concile pour la comdamner : mais ce Barlaam y fut condamné lui-même ; & la lumiere du nombril des Moines acquit un tel degré de réputation, que l'on ne voyoit dans Conſtantinople que des perſonnes qui regardoient ſans ceſſe leur nombril pour voir la lumiere du Thabor, & des maris qui quittoient leurs femmes pour s'attacher à ce ſublime exercice.

Hist. Ecclés. *in ſæc. XIV.* — Dupin, quatorzieme ſiecle, pag. 322. Natal. Alex. *in ſæc. XIV.* — Panoplia *adverſùs Schiſma Græc. Centur. XIII. Cap. III. pag. 381.* — Fabricius, *Biblioth. Græc. Tom. X. pag. 454.* — Allatius, *de perpetuâ Conſenſione*, &c. — Adam Rechenberg, *Excercitationes var. argum. pag. 378.* — Petavii *Dogmata Theol. Lib. I. Cap. XII & XIII.*

(*g*) Les Turlupins tenoient que l'on ne doit avoir honte de rien de ce qui eſt naturel, & par conſéquent l'ouvrage de Dieu. Auſſi n'étoient-ils point plus ſcrupuleux que Cratès.

Hist. Ecclés. *ad an.* 1373.

pere, vous ne vous appercevez pas que vous faites injure à la vraie Philoſophie, en confondant les Carpocratiens, les Dulciniſtes, les Bégards & les Turlupins, avec un tas d'écervelés qui n'avoient aucune teinture de la Loi Naturelle. — Réparation ſoit donc faite à ces Meſſieurs, reprit Pere Jean; je les adopte pour freres en ce qui concerne la conformité de leurs ſentiments avec les nôtres : quant au reſte, ils n'étoient pas moins foux que les autres, & ils peuvent aller ſe faire f... avec eux.

CHAPITRE VI.

Changement de matiere.

LOrſque Pere Jean eut fini de parler, nous crûmes que Diego alloit continuer; mais nous fûmes bien étonnés de le voir étendu ſur ſon grabat, & dans le même état qu'il étoit avant ſa prétendue réſurrection : il étoit rentré dans ſa léthargie, ſans que nous nous en fuſſions apperçus; parce qu'ayant les yeux fixés ſur le Révérend, tandis qu'il parloit, nous prêtions trop d'attention à ce qu'il

disoit, pour observer ce qui se passoit sur le grabat de l'Espagnol.

Comme cet état nous allarma moins que la premiere fois qu'il y tomba, & que nous nous imaginâmes qu'il alloit être d'une certaine durée, nous donnâmes carriere à l'envie de rire, que le récit de ce que nous venions d'entendre nous avoit causée. Mais l'Anglois garda son sérieux, & ne parut prendre aucune part à notre divertissement. Pere Jean lui ayant demandé pourquoi il ne rioit point avec nous, il répondit : Mon Révérend, c'est que l'envie que j'en avois, a fait place à une réflexion qui m'est survenue sur la nature du délire de l'Espagnol : mais plus je m'enfonce dans cette réflexion, moins j'y vois clair. Je sais fort bien que le délire vient d'un changement à la disposition du cerveau, occasionné par la trop grande agitation & par l'extrême sensibilité des nerfs ; mais je ne puis comprendre comment ces nerfs ainsi agités, excitent l'imagination à concevoir une suite d'idées claires, distinctes, liées ensemble, en un mot, un raisonnement parfait, sans le secours de la raison, qui est le flambeau qui éclaire notre esprit dans l'état de veille & de santé, c'est-à-dire, lorsque toutes les fa-

cultés de notre individu ſont en équilibre. — Pour moi, je le conçois très-bien, dit le Compere, & voici comment : La formation & la nature des idées dépendent des différents mouvements, ou ébranlements, dont les fibres du cerveau ſe trouvent affectées, par les impreſſions que chacun de nos ſens y tranſmet à ſa maniere ; & la réproduction des idées vient de la réproduction des mêmes mouvements qui les ont occaſionnées ; ſoit que cette derniere ſe faſſe par l'impreſſion réitérée des objets, ou par quelque cauſe extraordinaire, qui remue certain nombre de faiſceaux de fibres appropriés à certain nombre d'idées. — Je ſais tout cela, dit l'Anglois. — Tant mieux, reprit le Compere, vous en concevrez d'autant plus aiſément le méchaniſme des viſions de Diego ; & il ne faudra point que j'aye recours aux définitions, ni aux premiers éléments de la Pſychologie, pour me faire comprendre.

Le nombre, la liaiſon, la ſuite des idées que nous avons d'une *choſe*, dont nous entendons parler, s'impriment dans notre cerveau en raiſon de la fréquence des répétitions, des réminiſcences de cette *choſe*, de même qu'en raiſon de l'intérêt que nous y prenons, & du tem-

pérament des fibres destinées à recevoir les impressions de l'image de la *chose.* Delà la réproduction des idées plus ou moins vives d'une telle *chose.*

D'ailleurs, comme aucun faisceau de fibres de notre cerveau, n'est entiérement isolé; mais que tous sont liés les uns aux autres, par un enchaînement naturel & nécessaire, & que les faisceaux les plus prochains sont les organes destinés à transmettre à l'ame des idées, qui se trouvent avoir le plus de liaison & de rapport, l'ébranlement d'un seul faisceau doit nécessairement se communiquer aux faisceaux avec lesquels il a le plus de connexité. Delà la réproduction d'une suite d'idées.

Comme toutes les fois que hors de l'état de veille les mouvements de la circulation, & autres qui en dérivent, occasionnent quelques impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets, l'ame se représente ces mêmes objets, & cette représentation est d'autant plus distincte, plus suivie, plus durable, que la propagation de l'ébranlement des fibres est moins troublée, moins interrompue.

L'Espagnol a entendu mille fois dans sa vie faire des descriptions plus ou moins

ridicules & bizarres du Paradis, de l'Enfer, & du Purgatoire; la lecture des Légendes, sa crédulité, ses réflexions continuelles, ont rappellé mille autres fois les mêmes contes; les fibres de son cerveau destinées à recevoir les impressions de ce genre, avoient naturellement toute la sensibilité, la souplesse & l'activité nécessaires aux sensations les plus vives; le temps, & le mouvement perpétuel de ces fibres, ont acquis à son ame la faculté de se représenter toutes ces choses comme s'il les avoit sous les yeux. Il ne faut donc plus s'étonner si, pendant son délire, les esprits animaux portés à la tête, auront mis en jeu les organes de son cerveau les plus disposés à être mus; & si, revenu de son état, il aura cru avoir fait véritablement le voyage dont il nous a fait le récit. — *Bravo*, dit Vitulos : mais croyez-vous, Monsieur le Philosophe, que la mention que Diego a faite en passant de la cohésion de la terre, de l'impulsion, de l'attraction, de la méchanique des forces centrales, du systême solaire, &c. dérive de l'ébranlement des faisceaux de fibres contigus aux faisceaux destinés à la réproduction des idées du Paradis, de l'Enfer & du Purgatoire, qu'il a puisées des discours

des dévots ou de la lecture des Légendes? — Pourquoi, non? répondit le Compere : comme l'Espagnol m'a entendu cent fois traiter de ces matieres, il est apparent qu'en son particulier, il aura adapté ce qu'il en aura retenu, aux chimeres dont son imagination se repaît sans cesse. Par exemple, il est persuadé que l'Enfer est situé au centre de la terre : or, en méditant sur la route qui doit y conduire, il se sera représenté les différentes couches de terres, de pierres, & d'autres substances, dont j'aurois dit que la croûte du globe est composée : en méditant sur la vîtesse avec laquelle l'ame d'un Réprouvé tombe en ce lieu, il y aura adapté quelques-uns de mes raisonnements sur la méchanique des forces centrales. Il s'ensuit delà que ces idées si différentes, & puisées dans des sources si éloignées, se seront trouvées réunies, & seront devenues des pieces propres à former dans son esprit un tableau parfait, toutes les fois que les fibres destinées à la réproduction des idées, se trouveront ébranlées dans l'ordre, la proportion, & la durée néceſſaires à la formation d'un tel tableau.

Et la verrue du bout du nez de Lucifer, dit Pere Jean à son neveu, sa simarre

doublée de fer blanc, ſa couronne de buis, les Suiſſes de ſon palais, l'hiſtoire de Charlemagne, de Sixte-Quint, du Prélat Tongarini, &c. tout cela viendroit-il auſſi du fruit des lectures de l'Eſpagnol, ou de tes diſcours ſur ces matieres? — Que cela vienne d'où il pourra, répondit le Compere, ce n'en ſont pas moins des idées reproduites. Il exiſte certainement dans le cerveau de l'Eſpagnol, un certain nombre de fibres qui ont été mues par la vue d'une verrue, d'une ſimarre, d'une feuille de fer blanc, de quelque machine de buis, &c. Or, ſi tandis que ſon eſprit étoit occupé à contempler Lucifer, quelqu'impulſion inteſtine a ébranlé ces fibres, elles auront auſſi-tôt reproduit les idées auxquelles elles ſont appropriées; mais l'ame n'ayant alors aucun pouvoir de refléchir, ces idées ſe ſeront trouvées aſſorties d'une maniere vague & bizarre, ſe ſeront incorporées dans le rêve ſuivi de l'Eſpagnol, & en auront fait un chaînon, quoiqu'informe & défectueux.

Monſieur le Philoſophe, dit l'Allemand, eſt-ce que les ſonges des animaux s'operent par la même méchanique que ceux de l'homme? — Sans doute, répondit le Compere: puiſque les animaux ont

un cerveau composé de fibres sujettes aux impressions des objets, & susceptibles de mouvements, quoique moins variés, moins combinés que les nôtres. — Si les animaux nous ressemblent du côté de la tête, dit l'Allemand, il y a toute apparence qu'ils nous ressemblent aussi par ailleurs. — Ils nous ressemblent en tout, reprit le Compere, à la perfection près. Ils ont une ame douée de perceptions, de sentiment, de volonté, d'activité, de mémoire, d'imagination ; s'ils étoient doués de la parole, ils généraliseroient leurs idées, ils seroient susceptibles de moralité. Mais l'échelle qui exprime le développement de leur ame, renferme moins de degrés que celle qui exprime le développement de la nôtre. Et leur imperfection sur cet article, vient sans doute de ce que leur cerveau manque de fibres représentatrices des signes d'institution, ou de ce que celles qui le composent ne sont point susceptibles de tous les mouvements, & des mêmes suites de mouvements, que les fibres du cerveau humain. Mais cette imperfection des animaux, à parler philosophiquement, ou considérée du côté du *tout* dont ils sont partie, n'est rien moins qu'une imperfection ; il falloit qu'ils fussent *tels*,

pour occuper la place qui leur étoit destinée dans l'échelle des êtres. — C'est-à-dire, dit l'Allemand, que l'ame des animaux est une ame purement sensitive, & que la nôtre est d'une espece amphibie, qui se détermine tantôt par de simples sensations, tantôt par des notions (*a*) : que ces notions font de l'homme un être qu'on appelle moral, & une brute, lorsqu'il ne se détermine que par des sensations. La cause des dé-

---

(*a*) *Sed inter hominem & belluam hoc maximè interest, quod hæc tantum, quantum sensu movetur ad id solum, quod adest, quodque præsens, est se accommodat, paullulum admodum sentiens præteritum, aut futurum. Homo autem, quod rationis est particeps, per quam consequentia cernit, causas rerum videt, earumque progressus, & quasi antecessiones non ignorat, similitudines comparat, & rebus præsentibus adjungit, atque adnectit futuras.* CICER. de Offic. Lib. I. Cap. IV.

» La principale différence qu'il y a entre les » hommes & les bêtes, est que celles-ci n'a» gissent que par les impressions des sens, & » qu'elles ne sont touchées que du présent, sans » avoir que très-peu de sentiment du passé ou » de l'avenir. Au-lieu que l'homme a l'avantage » de la raison, qui le rend capable de voir les » causes, les progrès, & les suites des choses, » de comparer ensemble ce qui a quelque con» formité, & de joindre l'avenir au présent ».

términations de ce dernier genre m'eſt paſſablement connue ; je deſirerois qu'il plût à votre philoſophie de m'inſtruire un peu ſur la cauſe des déterminations du premier. — Cette cauſe conſiſte, répondit le Compere, dans l'entendement, la volonté, la liberté, & les autres facultés de la principale partie de nous-mêmes, qu'on appelle *Ame raiſonnable ;* partie qui eſt déterminée au bien par le principe invariable de ſon eſſence, partie qui... — Je vous entends, interrompit l'Allemand ; lorſque nous agiſſons en conſéquence des ſimples déterminations de cette ame raiſonnable, nous faiſons le bien ; mais lorſque nos actions ſont l'effet des déterminations de la partie ſenſitive, nous faiſons le mal. — Je ne vous dis point cela, reprit le Compere. — Eh, que, diantre, dis-tu donc ? dit Pere Jean : tu nous parles-là d'une ame raiſonnable qui eſt déterminée au bien par ſa nature, &c. comme ſi l'ame ſenſitive ſeroit néceſſairement déterminée au mal par la ſienne : d'où viennent donc les maux qui affligent la partie du genre humain, qui prétend être la plus raiſonnable ? d'où viennent les perſécutions que nous avons eſſuyées ? tout cela tire-t-il ſon origine d'une ſubſtance qui eſt déterminée par

ſa nature à faire le bien? l'orgueil, l'avarice, la haine, la vengeance, les trahiſons, les tyrannies, les cruautés réfléchies, ſeroient-ils les effets des déterminations de la partie ſenſitive? ne doit-on point toutes ces belles choſes aux principales facultés de ton *Ame raiſonnable?* de cet objet ſi digne d'admiration, qui diſtingue les hommes des animaux par l'intelligence, la réflexion, le raiſonnement, les connoiſſances, & ſur-tout par ce mot admirable de *Conſcience*, ou de *Moi*, dont on fait tant de bruit? N'eſt-ce point en s'éloignant de la reſſemblance que l'homme a eue primitivement avec les animaux, qu'il devient *méchant*, *cruel*, & *féroce*, comme tu dis?

Que l'on ne m'objecte pas que j'ai avancé mille fois dans ma vie qu'il n'y a ni bien ni mal moral; que toutes nos actions ſont indifférentes, & que je le répete tous les jours: car j'entends cela dans l'état de nature, c'eſt-à-dire, dans la ſatisfaction indifférente de tous nos beſoins, dans l'appropriation des choſes néceſſaires à notre conſervation, dans la juſte défenſe de nous-mêmes. Je n'ai point entendu diſculper l'homme ſocial.

Si cette ſubſtance, qu'on appelle ame, étoit déterminée au bien par le principe

invariable de ſon eſſence, en tant que raiſonnable, d'où viendroient donc les maux qui réſultent de cette détermination? On me dira que c'eſt de l'influence que la partie ſenſitive a ſur elle : mais cette partie ſenſitive eſt l'ame des animaux, l'inſtrument de leurs déterminations, & il ne réſulte aucun mal de ces déterminations: pourquoi donc de l'influence réciproque de deux ſubſtances parfaites dans leur eſſence, & déterminées par leur principe à agir dans l'ordre, lorſqu'elles agiſſent ſeules, réſulte-t-il tant de maux? Ces maux viendroient-ils d'un troiſieme principe qui trouble l'ordre de cette union, de cette iufluence réciproque? Non : il en réſulteroit un effet mixte, qui ne ſeroit ni phyſique ni moral; & les actions de l'homme doué de connoiſſances, & vivant en ſociété, ſont néceſſairement l'une ou l'autre. Qu'as-tu à répondre à cela? — Rien, dir le Compere. — Parle hardiment, je te le permets. — Rien, vous dis-je. — Parle, je te l'ordonne. — Je n'ai rien à répondre là-deſſus. — Parle, ou je t'aſſomme. — Eh bien, puiſqu'il y va d'être aſſommé, je dirai naïvement que je n'entends goutte au galimathias que mon cher Oncle vient de débiter, & qu'il feroit bien de ne point raiſonner

ſur des matieres dont il n'a aucune connoiſſance. — Viens-çà que je t'embraſſe, dit Pere Jean : je reconnois par cette réponſe ſimple & naturelle, que tu es digne d'être mon Neveu : je préfere la franchiſe & l'ingénuité à tout l'or de l'Univers.

CHAPITRE VII.

Changement de matieres.

OR çà, continua Pere Jean, en attendant que j'aye paſſé encore quelque temps à l'école de mon Neveu, & que je ſois en état de raiſonner plus pertinemment ſur la nature de l'ame, & ſur la méchanique de ſes opérations, parlons d'autres choſes.

Un chacun dans ſa vie ne ſe détermine que par quelque motif : celui qui m'a déterminé à embraſſer la vie que je mene, fut le ſouverain mépris des fadaiſes du ſiecle, & l'amour de la liberté. Pour toi, dit-il en s'adreſſant au Juif, ce ſera ſans doute l'amour de ton profit ; car les gens de ton eſpece n'ont pas l'ame aſſez élevée pour ſecouer le joug de la bienſéance, de la religion & des loix, par

un motif auſſi noble, auſſi déſintéreſſé que le mien. — Il n'y a point de regle ſans exception, dit Abiud (*a*) : il eſt vrai que ma nation a paſſé de tout temps avec raiſon, & paſſera éternellement pour un peuple ſtupide, groſſier, ſuperſtitieux, ignorant, attaché opiniâtrement aux vétilles, aux minucies des uſages & cérémonies qu'il a reçues de ſes peres (*b*), de même qu'à ſon intérêt.

(*a*) C'eſt le nom de ce Juif.

(*b*) *Natura Gentem Hebræorum præter cæteros Orbis incolas, ingenio moroſo, difficili, & ad infamiam uſque pertinaci, finxit..... Moribus aſperis & efferatis..... Gens ſuperſtitioſa, & omni penè litteraturâ deſtituta.*

SPENCER de Legib. Hebræor. p. 62, S. 629.

» De tous les Habitants de la Terre, il n'y » en a point à qui la Nature ait donné un ca- » ractere plus bourru, plus fantaſque, & qui » portât plus loin l'opiniâtreté... C'étoit un Peu- » ple dont le naturel étoit auſſi féroce qu'intrai- » table..... & qui ignorant tout ce qui s'ap- » pelle Science, ſe livroit tout entier à la Su- » perſtition.

Les Juifs (anciens) étoient un Peuple revêche, méchant, opiniâtre, en un mot, tel qu'il ſemble que Dieu ſe l'étoit choiſi pour la même raiſon que Socrate avoit choiſi Xantippe ; c'eſt-à-dire, ſeulement à cauſe de ſes diſpoſitions, qui étoient peut-être les plus mauvaiſes qui ſe pou-

Mais il y a des hommes parmi ce peuple, qui voyent auſſi clair que le révérend Pere Jean de Domfront : il n'eſt même point néceſſaire que Sa Révérence aille bien loin pour en trouver ; elle n'a qu'à ouvrir les yeux, & elle verra ſon très-humble Serviteur, qui ſe fait gloire d'être de ce nombre-là.

Pour vous faire voir comment je ſuis parvenu à voir la lumiere, comme diſent les Francs-Maçons, il eſt à propos que je diſe un mot de mon éducation.

Lorſque je fus en âge, l'on eut grand ſoin de me faire apprendre les ſix cents treize préceptes de la loi écrite (*a*). Quand je fus un peu plus âgé, je trouvai étrange qu'il fût fait mention dans ces préceptes

---

voient trouver dans tout le genre humain ; & cela dans la vue d'exercer, & de faire connoître à tout le monde ſon extrême patience. *V. le Docteur* SOUT, *Serm. Tom. I. pag.* 539. *Voyez encore le Doct.* BURNET, *Arch. Phil. p.* 332.

Ceux qui connoiſſent les Juifs d'aujourd'hui, ſavent qu'ils n'ont point dégénéré de leurs ancêtres.

(*a*) Ces 613 préceptes ſe trouvent répandus dans les Livres de Moïſe. Maïmonides les raſſembla dans le 12e. ſiecle ; & Leuſden les inſéra en Hébreu & en Latin dans la premiere édition de ſon *Philologus Hebræus*, faite en 1656.

de tant de cérémonies, de ſouillures, de purifications, d'oblations ridicules, & ſur-tout de ſacrifices pour le flux des femmes (*a*) & pour la gonorrhée (*b*) : Qu'il fût ordonné aux Juifs de racheter les premiers nés des hommes (*c*) & des ânes, ſous peine à ces derniers d'avoir la tête caſſée (*d*).

D'exterminer juſqu'au dernier rejetton de la race des ſept peuples (*e*).

D'être les plus intolérants, les plus vindicatifs, & les plus cruels de tous les hommes (*f*).

Qu'il fût défendu de manger de pluſieurs animaux mangeables (*g*).

De manger du raiſin ſec (*h*).

De labourer la terre avec des animaux de diverſes eſpeces (*i*); & de pluſieurs

---

(*a*) Lev. 15. 21.

(*b*) ibid. 15. 13.

(*c*) Nomb. 18. 15.

(*d*) Exod. 13. 13.

(*e*) Deuteron. 7. 2. —— 13. 16. — 20. 17. 25. 19, &c.

(*f*) Exod. 23. 33.

(*g*) Levit. 11. 4.

(*h*) Nomb. 9. 3.

(*i*) Levit. 19. 19.

autres choses, où il n'y a point de sens commun.

Quand je fus un homme fait, j'examinai les opinions, coutumes & usages de ma chere Nation, & je trouvai absurde de croire que Dieu eût doué les coqs de raison.

Qu'il faille chausser le pied droit avant le gauche.

Que c'est une profanation énorme, de marcher sur les rognures de ses ongles.

Que celui qui tue une oye dans le mois de Janvier, doit mourir.

Que la veille des expiations l'on doive tuer un coq, ou un singe.

Que si les femmes n'allument point leurs lampes avant l'ouverture du Sabath, elles meurent en couche.

Que l'on soit obligé d'ouvrir les œufs par le bout pointu.

Que l'on doive jetter de la terre par-dessus sa tête, en revenant d'un enterrement.

Que le germe de la résurrection se tient dans l'épine du dos, &c. (*a*).

(*a*) Ceux qui voudront en savoir davantage sur cette matiere, pourront consulter BUXTORF, *Sinagog.* &c. LEUSDEN, *Philologus Hebræo-mixt.*

L'examen de toutes ces choses me révolta, & peut s'en fallut que je ne devinsse Philosophe dès ce moment-là. Mais je n'osai franchir le pas ; le préjugé sur la nécessité d'être Juif, ou d'être damné, me retint.

Je fus conter mon embarras à un Rabbin, qui demeuroit dans notre voisinage, & qui avoit la réputation de vivre comme un Saint. Je priai cet homme d'éclairer mes doutes, de lever mes scrupules, & de me donner des instructions raisonnables. Ce Rabbin loua mon zele, se prêta avec plaisir à ma réquisition, & commença par m'inculquer une forte aversion pour nos freres les Caraïtes (*a*), & autres qui n'ajoutent aucune foi au Talmud (*b*) : puis il m'apprit qu'il y avoit autant de différence entre le Talmud & l'Ecriture-Sainte, qu'entre le vin & l'eau. Que Dieu étudioit trois heures par

---

& les autres principaux Auteurs qui ont traité des Rits, Cérémonies, Usages, & Opinions des Juifs, & sur-tout le Talmud.

(*a*) Les Caraïtes sont une espece de Juifs, qui se piquent de ne suivre que la Loi écrite.

(*b*) Le Talmud est le Recueil des Traditions sur les Loix Orales de Moïse, & des Commentaires des Rabbins sur ces Traditions.

jour dans la Loi, & neuf dans le Talmud (*a*).

Que Dieu ayant diminué la Lune, qui avoit été vingt-un ans égale au Soleil, crut avoir péché, & ordonna que l'on offrît un ſacrifice propitiatoire pour lui (*b*).

Que Dieu danſa aux noces d'Eve (*c*).

Que l'Ange Gabriel avoit jetté les fondements de la Ville de Rome.

Qu'une bouchée de pain priſe le matin avec un verre de vin, guériſſoit le fiel de ſoixante-trois maladies

Qu'un homme qui avoit bien déjeûné, pouvoit courir d'une telle vîteſſe, que ſoixante Coureurs étoient incapables de le ſuivre.

Que le Prophete Elie ſe trouve dans tous les feſtins.

Qu'il ne faut jetter ni os ni arrête par terre, ni poſer ſon couteau ſur le dos, de crainte que les Anges ne ſe bleſſent.

Que celui qui ſecoue la moëlle des os ſur ſon aſſiette, fait venir le Diable.

Ce Rabbin m'enſeigna en outre que Dieu

(*a*) *Tract. de Sabath. in Talmude.*

(*b*) *Vide Talmud.*

(*c*) *Ibid.*

Dieu avoit châtré le Leviathan ; qu'il en avoit tué la femelle, & qu'il l'avoit salée pour la venue du Messie, qu'il en avoit agi de même à l'égard du Taureau, qui mangeoit journellement l'herbe de mille montagnes (*a*).

Que l'Oiseau בר יוכנה Bar Juchne ayant un jour laissé tomber un œuf de son nid, cet œuf écrasa trois cents cedres par sa chûte ; qu'étant cassé, il inonda soixante Villages, & que cet oiseau étoit réservé pour être tué à la venue du Messie (*b*).

Il n'oublia point non plus de m'instruire qu'il y avoit jadis une Grenouille aussi grosse qu'un bourg ; que cette Grenouille avoit avalé un Serpent d'une grandeur immense ; mais qu'il vint un Gorbeau, qui dévora la Grenouille aussi facilement qu'un Renard croque une Poule (*c*).

Qu'un Lion étant à plus de deux cents lieues de la Ville de Rome, se mit à rugir d'une si terrible force, que les femmes Romaines qui étoient enceintes avorte-

(*a*) Talmud. *in Baba Batra. Cap. V. fol.* 74.
(*b*) Ibid. *in Bechoroth. p.* 57.
(*c*) Talmud, *in Baba Batra. Cap. V. p.* 73.

rent toutes ; & que ce Lion étant approché environ de cinquante lieues de cette Ville, & ayant rugi de même, toutes les dents tomberent aux hommes, & l'Empereur faillit de se tuer en culbutant de son siege (*a*) : ce qui faisoit que ce Lion, ainsi que le Corbeau susdit, étoit réservé pour être fricassé à la venue du Messie, &c.

Mon vénérable Directeur sacrifioit une heure tous les matins à me régaler de pareilles bourdes, qu'il assuroit être autant d'articles de Foi nécessaires au salut. Un jour il m'en débita une si fraîche, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire : le Saint Homme se fâcha, & me dit que j'étois un impie ; pour moi, je lui répondis qu'il étoit un vieux fou, & je sortis de chez lui.

Le lendemain de cette aventure, il se tint un conseil de Rabbins, pour me juger sur le blasphême que j'avois proféré en appellant leur confrere, vieux fou : pour comble de disgrace, deux femmes allerent se plaindre aux mêmes Rabbins, que j'avois tué une poule qui couvoit. En conséquence de ces deux crimes énor-

---

(*a*) Ibid. in *Cholim. Cap.* III. *p.* 59.

mes, il fut décidé que pour le second cas (*a*) l'on prendroit un fouet composé de deux courroies de peau de bœuf, & d'une courroie de peau d'âne, (*b*) & que l'on m'en appliqueroit trente-neuf coups sur les épaules (*c*), tandis qu'on réciteroit par trois fois le Verf. 38 du Pf. 78 (*d*). Ce qui fut exécuté le même jour. Mais comme je vins à foirer pendant

---

(*a*) Ce cas eft contre le cent quarante-huitieme Précepte de la Loi affirmative, lequel fe trouve au *Chap. XXII. 7 du Deuter.* Celui qui le commet, encourt la peine du fouet. Voyez la *Mifna, in Maccoth. Cap. III.*

(*b*) La raifon pour laquelle les Juifs compofent leurs fouets de courroies de peaux de bœuf & de peau d'âne, eft fondée fur ce paffage de l'Ecriture : *Le Bœuf connoît fon Maître, & l'Ane l'étable de fon Maître ; mais* Ifraël *ne le connoît point.* Isaïe. Chap. I. 3.

(*c*) Le nombre des coups de fouet qu'un patient doit recevoir, eft fixé dans le Deuter. *Chap. XXV.* 2, 3. Il eft parlé de 40. coups dans ce paffage ; mais les Juifs n'en donnent que 39, pour faire voir leur indulgence envers le coupable. Voyez la *Mifna, in Maccoth. Cap. III.* §. 10.

(*d*) A chaque mot, l'on frappe un coup ; & comme ce Verfet contient 13 mots en Hébreu, le nombre des coups fe trouve complet au bout de fa troifieme récitation.

l'exécution, je ne reçus que vingt-deux coups, & je fus absous du reste, ainsi qu'il est ordonné au Chap. II, § 11 & 14 du Maccoth (*a*).

Quant au premier cas, il fut décidé que j'avois encouru l'excommunication majeure : c'est pourquoi je fus mené le lendemain à la Synagogue, où, après mille cérémonies qui m'auroient encore fait rire si l'envie ne m'en eût passé la veille, un vénérable Rabbin à barbe blanche se mit à rouler les yeux, & à faire des contorsions épouvantables ; après quoi il prononça d'une gravité digne du Doge de Gênes, les paroles suivantes.

De par le Seigneur des Seigneurs,

» Que l'impie Abiud, ici présent, soit
» l'anathême de Ploni, l'anathême des
» Cieux & des Enfers, l'anathême des

(*a*) Il est dit dans ce Chapitre, qu'un homme qui foire, où une femme qui pisse, pendant qu'on les fouette, doit être absous du reste de la punition. *Sons, si conspurcet se fimo, aut obscœno liquore, liber est à cæteris plagis ; scil. si Mas fimo & fœmella lotio se conspurcent.* Leusd. Philolog. Heb. Mixt. Diss. XLIX. p. 337.

» Séraphins & des Ophannins, l'ana-
» thême des grands & des petits dans
» tout Iſraël. Que ſon étoile ſe couvre
» de ténebres : qu'il ſoit accablé de plaies,
» de maladies horribles, & qu'il de-
» vienne auſſi lépreux que Giezi ; que
» ſon or, ſon argent, ſa femme, ſoient
» donnés à d'autres ; que ſes enfants
» ſoient expoſés aux portes de ſes enne-
» mis, & que ceux-ci ſe réjouiſſent de
» ſon déſaſtre ; que ſa maiſon devienne
» la retraite des Dragons ; que la co-
» lere du Seigneur le tue ; qu'il ſe pende
» comme Architophel ; que ſon ame ſai-
» ſie d'horreur abandonne ſon corps ;
» que ſon cadavre ſerve de pâture aux
» ſerpents & aux bêtes féroces ; que la
» terre l'engloutiſſe comme Coré & ſes
» compagnons ; que ſon nom ſoit en
» exécration à toute la poſtérité ; & que
» tout ce qui peut reſter de lui, ſoit
» anéanti à jamais (*a*).

(*a*) La Formule d'Excommunication qu'Abiud vient de rapporter, eſt bien la même, quant au fond, que celle du ſecond genre qui ſe trouve dans le Talmud. Mais l'ordre des imprécations y eſt tout-à-fait différent. Ceux qui n'entendent point l'Hébreu, peuvent la voir dans le *Lex. Talmud. Buxt. p.* 828. comme il s'enſuit.

Après ce compliment, le peuple se mit à crier : *Hou ! Anathama maranatha, phioï, macabatulé cethron, hou ! hou ! hou !* Ce cri me causa une telle frayeur, que m'étant échappé de la Synagogue, je me mis à courir à toutes jambes ; tous les chiens de la Ville se mirent à mes trousses, & je ne m'arrêtai qu'à plus de quinze milles de Damas, où cette aventure arriva.

Comme le soir approchoit, & que

Ex sententiâ Domini Dominorum, sit in anathemate Ploni, in utrâque domo judicii, Superorum scil. & inferorum, in anathemate item Sanctorum excelsorum, in anathemate Seraphim & Ophannim, in anathemate denique totius Ecclesiæ maximorum & minimorum. Sint super ipsum plagæ magnæ & fideles, morbi magni & horribiles. Domus ejus sit habitaculum Draconum; caliginosum fiat Sydus ejus in nubibus : sit in indignationem, iram & excandescentiam : cadaver ejus objiciatur feris & serpentibus : lætentur super ipso hostes & adversarii : argentum & aurum ipsius dentur aliis : & omnes filii ejus ad ostium inimicorum ipsius sint expositi . . . . . Absorbeatur sicut Korab & cœtus ejus : cum terrore & tremore egrediatur anima ejus : increpatio Domini occidat eum : stranguletur ut Architophel : sicut lepra Gechasi sit lepra ipsius : neque ulla sit resurrectio ruinæ ejus : in sepulturâ Israelis non sit sepultura ejus : Alienis detur uxor ejus. In hoc anathemate sit N.N., & hæc est hæreditas ipsius, &c.

j'étois extraordinairement fatigué, je fus demander le gîte à un vieux Musulman, qui me reçut le plus affectueusement du monde, & auquel je contai ce qui venoit de m'arriver. L'article de la fustigation le toucha ; mais celui de l'excommunication faillit de le faire mourir de peur : il crut que j'avois amené plus de quinze légions de diables dans sa maison. Bref, il alloit me chasser, lorsqu'un Dervis arriva, qui rassura le vieillard en lui disant qu'il le déferoit de ces Diables. Pour cet effet, il me fit mettre les deux pieds dans une terrine pleine d'eau ; il marmota quelques mots entre ses dents, puis il se mit à hurler & à faire des grimaces cent fois plus épouvantables que celles que le Rabbin avoit faites le matin : ce qui dura environ une heure. La furie du Dervis étant appaisée, il me donna une petite piece de cuivre chargée de caracteres, qui avoient la vertu de tenir les diables éloignés à plus de trente milles ; il jetta de la bouze de vache & du poil de chameau dans le feu ; il dit au vieillard qu'il pouvoit se tranquilliser ; & finit par me demander un sequin pour ses peines.

Le Dervis ayant reçu son sequin, il partit. Le vieillard satisfait me donna bien

à souper ; je me couchai ; & le lendemain je pris la route de Smyrne.

Etant arrivé à Smyrne, je trouvai un Juif qui dogmatisoit en cachette, & qui tâchoit de renouveller le Sadducéenisme.

Tout le monde sait que les Sadducéens rejettoient les Prophetes (*a*) & les traditions ; qu'ils ne s'attachoient purement qu'à la lettre des livres de Moïse ; & que ne trouvant rien dans aucun de

---

(*a*) Plusieurs prétendent que les Sadducéens rejettoient les Prophetes, parce que venant à J. C. pour le sonder sur ce qu'il pensoit touchant la résurrection des morts, le Sauveur choisit préférablement un passage du Pentateuque pour leur prouver cette résurrection. *V. Math. II.* 23. — SAINT JERÔME dit dans un endroit de ses Ouvrages, *Sadducæi quinque tantum libros* Moïsis *recipiebant, Prophetarum vaticinia respuentes.* — GORIONIDES, *Cap.* 29, confirme la même chose : *Sadducæi*, dit-il, *dicunt ne credamus neque audiamus ullam traditionem, aut ullam expositionem, nisi solam legem Mosis.* — Mais DRUSIUS, Lib. III, Cap. IX, ainsi que plusieurs autres Savants, soutient qu'il n'y avoit que les Sadducéens qui demeuroient parmi les Samaritains, qui réjettassent les Prophetes, & que ceux qui demeuroient en Judée, regardoient les Livres prophetiques pour avoir été inspirés de même que ceux de Moïse.

ces Livres qui leur apprît que l'ame fût immortelle, ils regardoient cette ſubſtance, ainſi que les Epicuriens, comme une propriété de l'organiſation du corps.

Quoique ce dernier ſentiment me plût infiniment, je ne voulois point l'adopter ſans connoiſſance de cauſe; c'eſt pourquoi je fus trouver ce Juif, & lui dis qu'il étoit bien vrai que le Pentateuque ne faiſoit aucune mention de l'immortalité de l'âme ; mais que ce Livre ne parloit auſſi nulle part de ſa mortalité : que par conſéquent l'on ne pouvoit ſe ſervir de ſon autorité pour affirmer le pour ou le contre de cette queſtion. J'ajoutai qu'il feroit de moi un proſélite, s'il pouvoit me donner des raiſons qui prouvaſſent ſuffiſamment ſon opinion. Ce Juif me répondit qu'il étoit fort occupé ce jour-là, & qu'il me ſatisferoit une autre fois.

En attendant, je fus trouver un autre Juif qui écrivoit contre le Sadducéen, & lui demandai s'il avoit de bonnes raiſons à oppoſer à ſon adverſaire? — J'en ai de très-bonnes, me répondit-il; je veux prouver à toute la terre qu'il eſt un coquin & un ſcélérat. — Mais, mon ami, ce que vous alléguez-là ne ſont que des ſottiſes, & non des raiſons : un hom-

me peut fort bien être un coquin, un ſcélérat, & avancer une propoſition fondée & véritable. — Serois-tu auſſi Sadducéen, toi, qui fais le raiſonneur ?... Bon : voici de nouvelles matieres à mettre dans mon Livre. Je prouverai qu'il a envoyé des eſpions chez moi pour.... Ah, mon cher frere ! ſi vous avez le malheur d'être l'un de ſes diſciples, ouvrez les yeux, rentrez dans le chemin de la foi, ou vous allez vous perdre comme Caïn. — Je ne ſuis le diſciple de perſonne; je ſerai celui de la vérité, auſſitôt que je trouverai quelqu'un aſſez habile pour me la montrer. Mais il me faut des raiſons, & juſqu'à préſent vous ne m'en avez donné aucune. — Tu ne ſais donc pas que Caïn eſt l'auteur de l'opinion damnable des Sadducéens ſur la nature de l'ame ? — Non. — Tu n'as donc jamais lu le *Targum* de Jéruſalem ? — Non. — Hé bien, lis-y : tu y trouveras que Caïn tuant Abel, proféra ces paroles exécrables : *Il n'y a ni Juge ni jugement après cette vie. Il n'y a aucune récompenſe pour les bons, ni aucune punition pour les méchans* (a). — Ce conte-là, dis-

(a) אהוי וליה דין וליה עלם אוחרן ולא

je à mon idiot de Juif, ne prouve encore rien ; parce que ſi Caïn a eu tort de tuer ſon frere, il ne s'enſuit pas qu'il ait débité un menſonge en le tuant. D'ailleurs, comme ce conte eſt rapporté dans le *Targum* & non dans le *Pentateuque*, & que, ſelon votre adverſaire, il n'y a que ce dernier Livre qui ſoit digne de foi, il dira que c'eſt une invention humaine, ſur laquelle il n'y a aucun fondement à faire. La queſtion ſe réduit donc à ſavoir ſi l'immortalité de l'ame eſt affirmée ou niée dans les Livres de Moïſe : or, elle n'eſt ni l'un ni l'autre ; car le paſſage de l'Exode (*a*), qu'on allegue ordinairement, n'y a aucun rapport direct : donc il faut des raiſons puiſées dans la ſaine philoſophie, pour combattre l'opinion des Sadducéens ; mais vous n'êtes pas Philoſophe. Adieu.

Le lendemain je fus retrouver le Sad-

ולא לאהפרע מן רשיפיאעגי קין ואמר להבל למהן אגר טכ לעריקיא. *Sic reſpondit Cain, dixit Habeli fratri ſuo : non eſt Judicium, neque Judex, neque ſæculum aliud, neque merces bona juſtis, vel ultio impiis.* TARG. Geneſ. IV. 8.

(*a*) Je ſuis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Iſaac, & le Dieu de Jacob. *Exod. III.* 6.

ducéen. Je lui rapportai la conversation que j'avois eue avec celui qui se disposoit à le combattre ; & lui dis que s'il n'avoit point de meilleures raisons pour nier une chose, que son antagoniste n'en avoit pour la prouver, qu'ils feroient bien l'un & l'autre de se taire. Il m'avoua franchement que non, & que c'étoit justement parce qu'il n'avoit aucune preuve certaine de la mortalité de l'ame, ni son adversaire de son immortalité, qu'il s'étoit mis à dogmatiser sur ce point. — C'est donc, lui dis-je, par envie de vous singulariser, que vous dogmatisez ? — Sans doute, me répondit-il : cela m'amuse & me divertit ; si je me fais des ennemis, je m'acquiers des admirateurs ; l'une des choses efface l'autre, & la satisfaction de faire parler de moi, est de reste. — Voici, répliquai-je, la premiere fois de ma vie que je trouve la sincérité jointe à l'ignorance. Vous n'êtes cependant point l'homme que je cherche, car je veux de la sincérité & du savoir.

En sortant de chez le Sadducéen, je rencontrai un de mes compatriotes qui avoit le nom d'être un peu incrédule. Cet homme s'appercevant que j'étois inquiet, rêveur & mélancolique, me de-

manda ce qui me tourmentoit ? Je lui dis que c'étoit la vérité, que je ne pouvois trouver. — Tu trouverois plutôt la pierre philoſophale, reprit-il : penſes-tu que ſi tant de milliers d'hommes ont couru en vain, & courent encore de même après elle, il te ſoit réſervé de la découvrir ? crois-moi, vis tranquille, & ne t'inquiete pas ſi la vérité exiſte ou ſi elle eſt *trouvable* : ſa découverte ne te rendroit ni plus parfait ni plus heureux. As-tu beſoin de connoître ſi une choſe, purement indifférente à ton égard, eſt ou n'eſt pas, pour jouir des plaiſirs de la vie ? La nature te tend les bras ; tu es jeune ; tu es environné d'un océan de plaiſirs de toute eſpece : noyes-y tes ſoins, ton inquiétude, & ta vaine curioſité.

Au reſte, je ſuppoſe que tu la trouves, cette vérité que tu cherches tant : ceux qui ont intérêt qu'on ne la découvre jamais, te tourmenteront ; ceux qui ſe ſoucient fort peu qu'on la trouve ou qu'on ne la trouve pas, mais qui ont des raiſons pour qu'on ne la divulgue pas, te perſécuteront ; ceux qui ont embraſſé un vain fantôme pour elle, & qui croyent la tenir, te lapideront. Je le répete donc, la recherche du vrai eſt inu-

tile, ſa découverte eſt nuiſible, peut-être impoſſible; la vie eſt faite pour jouir, jouiſſons-en, & ſoucions-nous du reſte. — Mais Moïſe & les Prophetes n'ont-ils point été.... — Moïſe étoit Moïſe, & les Prophetes étoient des Prophetes (*a*).

(*a*) Mais non des Prophetes affamés, tels que ces Viſionnaires de la Légende, dont les jeûnes, les veilles, les méditations continuelles leur échauffoient tellement la tête, qu'ils liſoient dans le paſſé, le préſent & l'avenir, & qui, par-deſſus le marché, voyoient encore de temps en temps Dieu, les Anges, les Saints, les Démons, & tous les eſprits qui exiſtent dans l'Univers. Ecoutons raiſonner un Savant Anglois ſur la maniere dont les anciens Prophetes acquéroient le don de Prophétie.

In Judæorum ſacrificiis incipiebant hymni & choreæ in laudem numinis, propterea, ut videtur, quòd poſt hilaritatem illam quam è vini hauſtu conceperant, aptiores viderentur ſacro illi enthouſiaſmo percipiendo quo ſacra illa eſſent peragenda. Multis hæc probari poterant, ni vidiſſem orationem pôtius eſſe contrahendam. Et verò corporeis id genus auxiliis Judæos uſos eſſe conſtat ad concipiendum ſpiritum propheticum : ſic muſicam adhibuit Eliſæus, cibum filii Eſavi, & vinum ſenior Iſaacus. DODWELL, de jure Laic. p. 359.

L'on voit par ce paſſage, que deux cauſes différentes peuvent produire le même effet. Les Prophetes de la nouvelle Loi ne prophétiſent qu'à jeun, qu'à l'aide des veilles, des méditations, d'une

Si tu aimes à lire, ouvre l'hiſtoire de tous les peuples de la terre, & tu verras de quoi l'ambition & la ruſe, l'imagination & l'enthouſiaſme ſont capables. Sais-tu le François? — Oui. — Ecoute les vers que je vais réciter, & fais-en ton profit.

Quand je cherche & que j'enviſage
Les preuves d'une Déité,
J'en connois l'excellence & la ſolidité;
J'adore en frémiſſant cette Divinité,
Dont mon eſprit ſe forme une ſi belle image;
Mais quand j'en cherche davantage,
Je ne trouve qu'obſcurité;
La vérité cachée en un épais nuage,
A mon eſprit confus n'offre plus de clarté;
Rien ne fixe mon doute & ma perplexité.
En vain de tout côté je cherche quelque uſage,
Qui du bon ſens ne ſoit point écarté.
De mille préjugés chaque Peuple entêté
Me tient un différent langage,
Où la raiſon prudente & ſage

---

contention d'eſprit qui leur échauffe le ſang: Ceux de l'ancienne n'acquéroient l'eſprit prophétique que par les chants, la danſe, le vin, la bonne chere, & qu'au ſon des inſtruments.

Ne voit qu'incertitude & qu'ambiguité.
Le Vulgaire, en aveugle, à l'erreur s'abandonne;
Et la plus froide fiction,
Marquée au coin sacré de la Religion,
Des sots admirateurs dont la terre foisonne;
Frappe l'imagination.
Chrétiens ou Siamois, tout le monde raisonne;
L'un veut blanc, l'autre noir, & ne s'accordant point,
Chacun des deux me dit: *ma créance est la bonne.*
Qui croirai-je, du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne?
Aucun. Mais je demande un juge sur ce point,
Qui soit droit & sincere, & n'épouse personne.
Ce sera le bon sens, qui leur dit en deux mots:
» *Vous êtes tous les deux bien fourbes, ou bien sots.*
» *L'esprit humain veut des preuves plus claires*
» *Que les Lieux communs d'un Curé.*
» *Ce fatras obscur de mysteres,*
» *Qu'on débite au peuple effaré;*
» *Avecque le bon sens n'est pas bien mesuré;*
» *La raison n'y peut rien connoître:*
» *Et quand on les croit, il faut être*
» *Bien aveugle, ou bien éclairé.*

Ma foi, ceci est bien vrai! m'écriai-je. — Ecoutes-donc, me dit le Saddu-

céen, le plus beau eſt encore à venir.

Les hommes vains & fanatiques
Reçoivent ſans difficulté
Les fables les plus chimériques :
Un petit mot d'*éternité*
Les rend bénins & pacifiques ;
Et l'on réduit ainſi le peuple hébété
A baiſer les liens dont il eſt garrotté.
Ces viſions mélancoliques
Des Peuples arrogants ſoumettent la fierté,
Et produiſent en eux cette docilité
Qui dans les ſages Républiques
Entretient la tranquillité.

Zoroaſtre jadis par ſemblables pratiques
Sut fixer des Perſans l'eſprit inquiété,
Et ſurprit leur crédulité
En rangeant ſes Loix politiques
Sous l'étendard de la Divinité.
Il feignit d'avoir eu dans un antre écarté
Des viſions béatifiques :
Il fit entendre à ces hommes ruſtiques,
Que Dieu dans ſon éclat & dans ſa majeſté,
A ſes yeux éblouis s'étoit manifeſté ;
Il leur montra des écrits authentiques
Qui contenoient ſa volonté :
Il appuya par des tons pathétiques,

Un conte si bien inventé.
Tout le Monde fut enchanté
De ces fadaises magnifiques :
Ce mensonge subtil, passant pour vérité,
De ce Législateur fonda l'autorité,
Et donna cours aux créances publiques
Dont le Peuple fut infecté.

Et qui a fait ces vers ? dis-je à mon homme. — C'est un Auteur François. — Cet Auteur a terriblement de l'esprit : si je croyois le trouver, je partirois tout-à-l'heure pour la France, je me mettrois sous sa conduite, & je n'en sortirois pas que je n'en susse autant que lui. — Tu es bien téméraire ? n'importe : si tu es curieux d'apprendre, tu peux partir : si tu ne trouves pas l'Auteur de ces vers, tu en trouveras mille autres qui le valent bien, & qui se feront un plaisir de t'instruire. — Si cela est, mon départ est résolu. Adieu.

Dès le moment j'écrivis à un ami que j'avois à Damas ; je le priai de vendre tous mes effets, & de m'en faire tenir le montant. Lorsque j'eus reçu mon argent, je m'embarquai pour la France ; j'y fis mon cours de philosophie, & je ne gardai de Juif que la barbe : & si je n'ai

point découvert la vérité, j'en ai du moins approché de bien près. Enfin, au bout de quatre ans, mes affaires me rappellerent à Smyrne, où j'eus l'honneur de connoître le révérendiſſime Pere Jean; quelques années après, j'eus la ſatisfaction de le rencontrer à Pétersbourg; & les circonſtances que vous ſavez tous, me procurerent le bonheur de vivre aujourd'hui avec lui.

Oh! oh! dit Pere Jean au Juif, je ne te croyois pas ſi reſpectable. Ma foi, je t'en fais mon compliment. La Philoſoſophie pratique t'avoit mérité mon amitié, la théorique t'acquiert aujourd'hui mon eſtime. Touche-là: & conte que ſi la ſincérité étoit bannie de la terre, elle ſe trouveroit réfugiée dans le cœur de Pere Jean.

Comme il étoit fort tard lorſque le Juif eut fini de parler, ceux qui avoient appétit ſouperent, & les autres ſe coucherent.



CHAPITRE VIII.

Diego revient de sa léthargie, & ne se ressouvient aucunement de son voyage en l'autre monde. Le beau temps étant arrivé, nous partons de l'endroit où l'hyver nous avoit contraints de séjourner.

LE lendemain matin, l'Espagnol revint de sa léthargie, mais il ne se ressouvenoit point d'un seul mot de tout ce qu'il nous avoit conté la veille (*a*) : ce qui donna lieu au Compere de disserter amplement sur les causes physiques de l'oubli des choses, qui se passent dans notre imagination pendant les rêves & les délires.

Lorsque la dissertation du Compere fut finie, l'Anglois eut la complaisance de nous régaler à son tour de son histoire. Le jour suivant, l'Allemand & le Suédois firent la même chose : & ces histoires fi-

(*a*) Ce qui est singulier, c'est que malgré quelques propos que nous lui tînmes par la suite sur cet article, quelques questions que nous lui fîmes, il ne s'en ressouvint point davantage.

rent naître cent petites obſervations, qui donnerent lieu à quelques queſtions curieuſes & intéreſſantes, dont la diſcuſſion occupa la ſociété philoſophique pendant les trois mois que nous reſtâmes encore dans cet endroit. Mais comme ces hiſtoires, ces obſervations, ces queſtions, ſont trop longues à rapporter ici, je les réſerve pour un autre ouvrage. En attendant, je paſſe à notre départ.

Le Lecteur ſe ſouviendra que la tentative que nous avions faite avant l'hyver pour gagner Samarcande par la Tartarie Orientale, avoit été infructueuſe (*a*). C'eſt pourquoi, lorſque le beau temps fut venu, le Compere réſolut de diriger notre route au Sud-Eſt.

Après avoir marché environ quarante-cinq jours à travers des montagnes & des forêts immenſes, abondantes en toutes ſortes d'animaux, le pays devint moins fertile. Le Compere nous ayant avertis que nous allions entrer dans le déſert de Samoio, nous ſongeâmes à l'avenir : nous fîmes une chaſſe qui nous procura environ ſix cents livres de viande que nous fîmes ſécher à la fumée : après quoi nous

---

(*a*) *Voyez p.* 11 *de ce Volume.*

entrâmes dans le déſert, eſpérant d'y trouver quelques ſecours, qui, joints à notre viande, nous mettroient en état de le traverſer ſans craindre la faim.

Au bout de quelques jours de marche, nous ne rencontrâmes plus d'arbres ni de montagnes : la terre n'étoit plus qu'un ſable rougeâtre, couvert de mouſſe ſeche, & de quelques plantes de jonc-marin, différent de celui qui croît en Europe : l'on n'y voyoit ni rivieres, ni ruiſſeaux ; toute l'eau qu'on pouvoit trouver, étoit une eau croupiſſante & verdâtre, contenue dans des étangs ſans poiſſons : quant aux animaux, ce déſert n'étoit peuplé que d'une eſpece de belettes que nous rencontrions aſſez rarement ; encore, falloit-il être bien ſubtil pour en approcher d'aſſez près pour les tirer.

A meſure que nous avancions, le déſert devenoit plus ſablonneux, plus ſec, plus ſtérile, & les belettes plus rares. Quelques jours après, le ſoleil ne parut plus ; nous nous trouvâmes déſorientés : ce qui nous fit réſoudre de ſéjourner, en attendant qu'il reparût de nouveau ; mais au bout de dix jours d'attente, il n'y avoit pas plus d'apparence qu'il ſe montrât que le premier inſtant de ſa diſparition. Comme nos proviſions diminuoient, &

que les belettes étoient devenues d'une rareté extrême, le Compere se détermina à nous conduire au hasard, espérant que nous rencontrerions quelque contrée plus fertile.

Ayant marché pendant trois semaines, le soleil ne paroissoit point encore; & nos vivres tiroient à leur fin. Nous nous vîmes réduits à deux livres de viande par jour entre nous huit; puis à une livre; si bien qu'à la fin nous nous trouvâmes exténués de faim & de fatigue. Le Compere avoit beau prêcher, ventre affamé n'a point d'oreilles; Pere Jean avoit beau nous encourager par sa constance & par sa fermeté, rien n'y faisoit, le courage & la philosophie étoient à bout; Diego avoit beau promettre d'aller à S. Jacques, & de porter un cierge à *nostra Signora del Pillar*, le Saint & la *Signora* étoient sourds.

Enfin, nous n'avions plus de vivres, nous ne savions de quel côté tourner, la mort s'offroit de toutes parts, lorsque tout-à-coup nous apperçumes un horison bordé d'arbres. Cette découverte nous rendit la vie : nous nous remîmes en marche, nous doublâmes le pas, nous arrivâmes, nous entrâmes dans une forêt de sapins assez éloignés les uns des autres :

mais rien ne nous indiqua que cet endroit fût plus abondant en vivres que celui que nous venions de quitter.

Pour le coup, l'eſpoir & les forces nous abandonnerent tout-à-fait, nous ne pûmes aller plus loin. Le ſeul Pere Jean tenoit bon : ſes forces n'étoient point encore affoiblies, ſon courage naturel étoit au-deſſus de la fortune la plus cruelle, du ſort le plus affreux ; ſi quelque choſe pouvoit le toucher en ce moment, c'étoit l'état déplorable où il nous voyoit réduits.

Quoiqu'il n'y eût point d'apparence de nous tirer de cet état, le révérend Pere prit un fuſil, de la poudre & des balles ; il nous dit qu'il alloit faire un dernier effort pour nous conſerver la vie, & nous laiſſa. Le ſoir étant venu, & voyant qu'il n'arrivoit point, nous nous trouvâmes plus déſeſpérés, plus accablés que jamais. Le Compere, à l'imitation de Séneque, vouloit mourir en moraliſant, mais perſonne ne l'écoutoit plus ; Diego même ne prioit plus : notre extrême foibleſſe nous avoit mis dans un état d'inſenſibilité, où la mort alloit terminer nos jours & nos malheurs, ſans nous en appercevoir. Bref, le plus robuſte d'entre nous n'avoit peut-être plus ſix

heures

heures à vivre, lorſque Pere Jean arriva.

Le bruit qu'il fit à ſon arrivée, me fit ouvrir les yeux; je l'apperçus avec un ours monſtrueux ſur ſes épaules, & jurant comme un damné.

Lorſque le Révérend eut jetté ſa charge, il alluma du feu, & fit cuire une partie de ſa chaſſe. Après quoi il nous fit prendre à chacun un peu de bouillon, mais il ne nous laiſſa point manger: il ſe contenta de manger pour nous: deux heures après, il nous donna encore du bouillon; ainſi du reſte; tellement qu'au bout de vingt-quatre heures, nos forces augmenterent; le Compere ſe remit à prêcher, Diego à prier, les autres à ſe lamenter, & moi à pleurer: la crainte de retomber dans le même état, après que nous aurions mangé l'ours, nous faiſant regretter en quelque ſorte de n'être point morts avant l'arrivée de Pere Jean.

Deux jours après cette chaſſe, le Révérend repartit derechef, & fut trois jours ſans reparoître. Nous crûmes qu'il s'étoit égaré, ou que quelque bête féroce l'avoit dévoré: enfin, il revint; mais il n'avoit rien. Ce qui nous obligea de ménager le reſte de notre ours,

& de partir le plutôt qu'il nous fut poſſible.

Nous nous enfonçâmes donc dans la forêt, mais nous ne trouvâmes rien : ſi nous découvrions les traces de quelque animal, ces découvertes étoient ſi rares, ces traces étoient ſi anciennes, que nous regardions cet endroit comme abſolument inhabité de tout ce qui avoit vie.

Pour ſurcroît de malheur, le ſoleil qui s'étoit montré pendant quelques jours, étoit encore diſparu : nous voyagions derechef ſans ſavoir vers quelle partie du monde nous dirigions nos pas. Bref, notre petite proviſion touchoit à ſa fin, lorſque nous arrivâmes dans un endroit où la mouſſe dont la terre étoit couverte, fit place à une eſpece d'herbe particuliere, mêlée de trefle.

Cette découverte nous fit reprendre courage. Nous avançâmes encore quel ques milles : nous rencontrâmes quelques brouſſailles, parmi leſquelles il y avoit une garenne de lapins. Pere Jean fit auſſi-tôt un piege, & prit quelques-uns de ces animaux : mais il ne nous parut point que cette garenne fût aſſez peuplée pour nous nourrir long-temps : c'eſt pourquoi nous nous mîmes en de-

voir de chercher s'il n'y en avoit point quelqu'autre dans les environs.

CHAPITRE IX.

Aventure ſinguliere.

NOus rôdâmes quelque temps çà & là; mais nous ne pûmes découvrir qu'il y eût d'autres garennes que celle que nous avions trouvée : nous ne déſeſpérâmes pourtant point d'en rencontrer plus loin; il nous paroiſſoit impoſſible que ce fût-là l'unique endroit de la forêt habité par ces animaux : ce qui, comme je viens de dire, nous avoit fait reprendre courage à tous, excepté à l'Anglois, qui paroiſſoit abſorbé dans une telle mélancolie, qu'il ne parloit plus; il ne ſavoit même s'il devoit prendre quelque nourriture.

Comme nous conclûmes de ſéjourner trois ou quatre jours près de cette garenne, tant pour nous repoſer, que pour en tirer tout le parti qu'il nous ſeroit poſſible, le ſecond jour de ce ſéjour, l'eſprit de l'Anglois parut plus troublé que jamais. Tantôt il avoit le viſage enflam-

mé, les yeux étincelants, & marchoit d'une grande vîteſſe; tantôt il pâliſſoit, ſa vue s'égaroit, il s'arrêtoit, s'aſſeyoit, en faiſant des geſtes qui ne dénotoient que trop l'état affreux où ſon ame étoit plongée.

Le ſoir étant arrivé, il ſe coucha près de nous ſur le gazon; mais il ne put repoſer; il s'agitoit, ſe tournoit, s'aſſeyoit, & ſe recouchoit ſans ceſſe; il ſoupiroit, il gémiſſoit, & crioit quelquefois comme s'il fût devenu fou.

Vers le matin il fut plus tranquille, il parut même prendre quelque repos. Mais bientôt après il ſe leva d'une vîteſſe extrême; il marcha quelques pas avec précipitation; il s'arrêta tout court; il revint à nous; puis, étendant les bras, ſerrant les points, & jettant vers le Ciel un regard terrible, il s'écria : Non!... c'en eſt fait! la fortune inexorable m'a perſécuté toute ma vie; elle me brave en ce moment; je vais me mettre pour jamais à l'abri de ſes coups. — En même-temps il ſaiſit une corde, il ſe la paſſe au cou, & court pour ſe pendre au premier arbre. Mais le Compere le pourſuivit, l'arrêta, le ramena, & lui adreſſa les paroles ſuivantes :

Mon ami, j'ai ſouvent entendu dire

que la manie de ſe pendre prenoit quelquefois aux Anglois, mais on me diſoit en même-temps qu'ils exécutoient cela avec tout le ſang froid imaginable : & vous vous êtes préparé à cette action par des agitations & des grimaces de démoniaque. Ce n'eſt pourtant point que je préfere la maniere de vos compatriotes à la vôtre ; car ſi l'envie de me pendre me prenoit à mon tour, je crois que je ne la mettrois en exécution ni d'une façon ni de l'autre : je raiſonnerois auparavant, & je ne me livrerois point ſi facilement à ce déſeſpoir funeſte, qui ſe manifeſte aux uns ſous l'ombre d'une mélancolie ſombre & farouche, & aux autres par les ſymptômes d'une frénéſie enragée.

Il eſt vrai que par ce que vous nous avez appris des aventures de votre vie, vous n'avez point lieu de vous louer des faveurs de la fortune : il eſt encore vrai que tout ce que vous avez ſouffert depuis quelques jours, eſt un rengrégement de maux capable d'ébranler la conſtance de l'homme le plus intrépide : enfin, il eſt vrai que nous ne ſommes point ſûrs de ſortir jamais de ce déſert affreux. Mais ce qui eſt paſſé, eſt paſſé ; il n'y faut plus ſonger. Quant à l'avenir, nous avons

des apparences plus consolantes que ces jours derniers : nous sommes arrivés dans un endroit où la terre commence à se couvrir d'herbes, où nous avons trouvé quelques lapins qui nous servent de nourriture, & où nous pouvons en découvrir d'autres ; ainsi du reste, jusqu'à ce que le destin, las de nous poursuivre, nous conduise dans une contrée plus fertile.

Vous vous êtes vu il y a quatre jours au bord d'un précipice affreux, & sa vue n'a fait sur vous que l'effet ordinaire qu'il fait sur les autres hommes : aujourd'hui, que vous commencez à vous en éloigner, il vous effraye d'une maniere horrible, & vous courez vous y précipiter. Quelle inconséquence !

Notre mort est prochaine, ou elle est éloignée : si elle est prochaine, ce n'est point la peine de l'avancer ; si elle est éloignée, nous avons encore le temps de voir la fin de nos maux. La vie est le plus beau présent que la nature nous ait fait ; c'est être ingrat que d'y renoncer si légérement. Si le Sage ne doit point se laisser éblouir par les honneurs & la prospérité, il ne doit point non plus se laisser abattre par les malheurs

(*a*) : la douleur & l'infortune sont les aliments de la vertu, ainsi que le contraire est la pierre de touche de la philosophie. » Il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient, » qu'à la rompre, dit Montaigne (*b*), & » plus d'épreuve de fermeté en Régulus » qu'en Caton. C'est l'indiscrétion & » l'impatience qui nous hâtent le pas... » C'est le rôle de la couardise, non de » la vertu, de s'aller tapir dans un creux, » sous une tombe massive, pour éviter » les coups de la fortune (*c*).... Tous » les inconvénients ne valent pas qu'on » veuille mourir pour les éviter. Et puis » y a tant de soudains changements aux » choses humaines, qu'il est mal-aisé à » juger à quel point nous sommes juste- » ment au bout de notre espérance. Tou- » tes choses, disoit un mot ancien, sont

---

(*a*) *Sapiens non metu frangitur, non potestate mutatur, non extollitur prosperis, non tristibus mergitur.* AUGUSTIN. ad Simpliciam.

(*b*) Essais, Liv. II. Cap. III.

(*c*) *Rebus in adversis facile est contemnere vitam:*
Fortius ille facit qui miser esse potest.
MART. Lib. II. Epigram.

» eſpérables à un homme, pendant qu'il » vit (*a*).

Je ne nie cependant point qu'il y ait des circonſtances malheureuſes où la mort eſt préférable à la vie. Je ſais au contraire qu'il y a certaines occaſions, certains moments, où il eſt glorieux de ſe donner la mort : mais la difficulté eſt de connoître ces occaſions, ces moments, & de les ſavoir ſaiſir à point nommé, ſans les anticiper ni les outre-paſſer. Pour moi, je ne connois d'occaſion de ce gen-

---

(*a*) Mad. DES HOULLIERES a fort bien rendu le commencement de ce paſſage de Montaigne. Voici comme elle parle dans ſes Réflex. diverſes, Stance X.

En grandeur de courage on ne ſe connoît guere
Quand on éleve au rang des hommes généreux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms ſi fameux.
Qu'ont-ils fait de ſi grand? ils ſortoient de la vie,
Lorſque de diſgraces ſuivie
Elle n'avoit plus rien d'agréable pour eux :
Par une ſeule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle eſt douce à des cœurs laſſés de ſoupirer !
Il eſt plus grand, plus difficile,
De ſouffrir le malheur, que de s'en délivrer.

re, que celle où un galant homme eſt ſur le point de ſervir de triomphe à un ennemi lâche & mépriſable; ni d'autre moment, que celui où des tourments cruels, une mort ignominieuſe, vont aſſouvir par leur ſpectacle la férocité de quelque tyran odieux. Mais l'état où nous ſommes, eſt bien éloigné de telles circonſtances.

Lorſque le Compere eut fini de parler, Pere Jean lui dit : Je voudrois bien ſavoir pourquoi mon cher Neveu s'arroge le privilege d'empêcher les gens de ſe pendre lorſqu'ils en ont envie. Crois-tu que ce fatras de lieux communs que tu viens de débiter, lui rendront la jambe mieux faite ? Tu as prêché mille fois contre la tyrannie & la violence; mais je ne trouve rien de plus tyrannique, de plus violent, que d'empêcher un homme de faire à ſa fantaiſie, ſur-tout lorſque ſes actions ne portent aucun préjudice à perſonne.

Or çà, notre ami, continua Pere Jean, en s'adreſſant à l'Anglois, n'écoute point mon Neveu. C'eſt un bavard, qui les trois quarts du temps ne ſait ce qu'il dit : il fait le Philoſophe, & il auroit ſouvent beſoin des leçons de ſes propres diſciples. Crois-moi, pends-toi. Il y auroit de la

lâcheté à reculer après avoir été si loin. Si le Compere t'a dit *que la vie étant le plus beau présent que nous ait fait la Nature, il y avoit de l'ingratitude à y renoncer si légérement*, je te dis, moi, qu'il y auroit premiérement de la cruauté en la Nature, si elle nous avoit doués d'une chose dont nous ne puissions nous défaire sans lui être ingrats, lorsque cette chose nous devient à charge. Je n'ai lu nulle part que la reconnoissance fût le prix de l'injustice. D'ailleurs, si la vertu du Sage consiste en partie à savoir supporter la douleur & l'infortune, sa prudence lui dicte avant tout de se mettre à l'abri de leurs atteintes : & le meilleur abri qu'on puisse trouver en ce cas, est la mort. *Mors omnium dolorum est solutio & finis*, dit Séneque à ceux qui entendent le latin, *ultrà quam mala nostra non exeunt, quæ in illam tranquillitatem, in quâ antequàm nasceremus jacuimus, reponit* (*a*).

» (*a*) La mort est la fin de tous maux, au » delà de laquelle nous n'avons plus rien à souf- » frir : elle nous remet dans cet état de repos » où nous étions avant que de naître. *Consol.* » *ad Marc. C. XIX.*

Ici Pere Jean nous défendit à tous, ſous peine d'encourir ſon indignation,

---

Seneque n'a point tiré cela de ſon crû; pluſieurs Anciens avoient dit la même choſe avant lui; entre autres Lucrece, Livre III.

Nil igitur mors eſt, ad nos neque pertinet hilum,
Quandoquidem natura animi mortalis habetur:
Et velut anteacto nil tempore ſenſibus ægri,
Ad confligendum venientibus undique pœnis;
Sic ubi non erimus, cum corporis, atque animaï
Diſcidium fuerit, quibus è ſumus uniter apti,
Scilicet haud nobis quicquam, qui non erimus tum,
Accidere omnino poterit, ſenſumque movere:
Non ſi terra mari miſcebitur, & mare cœlo.

» Puiſque l'ame eſt mortelle, la mort n'eſt » donc rien; & ce rien ne doit point nous tou- » cher: comme nous n'avons été en but à au- » cuns maux avant que de naître, de même; » lorſque la ſéparation de l'ame & du corps » ſera faite, lorſque nous ne ſerons plus, rien » ne pourra nous arriver, rien ne pourra plus » nous toucher, quand même le ciel, la terre » & la mer ſe confondroient.

Le Philoſophe de Sans-Souci, qui ſans doute avoit lu Lucrece & Séneque, dit à peu près la même choſe en ces Vers, qu'il adreſſe au Maréchal de Keith.

d'empêcher l'Anglois de se pendre, si l'envie lui en continuoit. Mais par un effet singulier de cet esprit d'inconséquence & de contradiction que l'homme porte en soi, l'Anglois qui s'étoit montré plus déterminé que jamais pendant le discours du Compere, perdit courage à celui du Révérend : les trois quarts de son transport s'évaporerent ; un embarras extrême, causé par le remords d'avoir été si loin, & par la honte de reculer, lui succéda : en un mot, je ne sais si dans ce moment le pauvre Anglois

---

Ainsi de l'avenir jugeons par le passé :
Comme avant que je fus je n'avois point pensé,
De même après ma mort, quand toutes mes parties
Par la corruption seront anéanties,
Par un même destin je ne penserai plus :
Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus;
Dès que nous finissons, notre ame est éclipsée,
Elle est en tout semblable à la flamme élancée (*),
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle baisse & périt.

(*) . . . . . *seu sumus in altas aëris aulas.*
LUCRET. Lib. III. v. 546.

étoit plus digne de compaſſion que de riſée.

Le Révérend s'étant apperçu de cet embarras, reprit ſon diſcours, & lui dit: Mais il me paroît que tu trembles? n'es-tu plus cet Anglois intrépide? ſerois-tu devenu une femmelette craintive? Las d'être pourſuivi par la fortune ennemie, tu courois te réfugier dans les bras de la mort; mais l'aſpect de cette mort te fait frémir : tu rebrouſſes chemin lorſque tu touches au port; & au-lieu d'un ennemi tu t'en attires deux. A quoi ſert la Philoſophie dont tu fais profeſſion, ſi tu ne peux ſupporter les malheurs dont tu te plains, ni t'en défaire? Crois-moi; reprends ton premier deſſein; fais face à la mort, & ſon maſque tombera; elle ne paroît affreuſe qu'à ceux qui la craignent; elle eſt belle, elle eſt aimable aux yeux de ceux qui la cherchent. Un homme qui ſe croit accablé de malheurs, & qui ne voit aucune fin à cet accablement, ne doit point marchander, il doit mourir : ſi la cauſe de ſon déſeſpoir eſt fondée, qu'il ſe pende; ſi elle ne l'eſt pas, qu'il ſe pende de même pour ſe punir de ſa lâcheté. La mort a la propriété de ſervir à ces deux fins.

Ces derniers mots ranimerent le cou-

rage de l'Anglois : il reprit tranquillement le chemin de l'arbre, vers lequel il avoit couru un moment auparavant comme un déſeſpéré, il grimpa deſſus & s'y accrocha avec autant de gravité, que ſi c'eût été la plus belle action de ſa vie.

A peine l'Anglois fut-il mort, que Pere Jean ſe mit en devoir de le décrocher : & comme le Compere lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ce cadavre, le Révérend lui répondit qu'il vouloit le manger. Cette réponſe nous fit horreur à tous. Mais le révérend Pere perſiſta dans ſon entrepriſe : il vuida, il écorcha l'Anglois le plus proprement du monde, il le coupa en quartiers, puis il nous tint le propos ſuivant :

Mes enfants, voici de la proviſion au moins pour huit jours. L'horreur ridicule que l'on a de manger de la chair humaine, le reſpect imbécille que l'on a pour le cadavre d'un homme, ne tirent leur origine que de notre ignorance, ne ſont fondés que dans notre imagination. Cette chair n'eſt point autre que celle des animaux que nous mangeons. Le germe d'un homme n'a point d'autre origine que celui d'un bœuf ou de tel autre animal que ce ſoit ; c'eſt une même ſubſtance un peu différemment modifiée ;

il eſt fécondé de même, le même méchaniſme le développe ; l'homme n'acquiert ſon accroiſſement, il ne vit, il ne s'entretient qu'à la maniere des autres animaux, c'eſt-à-dire, par l'appropriation, par l'aſſimilation de quelques particules de matiere, qui avoient appartenu auparavant à quelques autres individus; & la mort n'eſt en général, tant chez l'homme que chez la brute, qu'une obſtruction totale, qu'une ceſſation de toutes les facultés animales, & des fonctions du corps.

La chair humaine n'a donc rien en ſoi qui puiſſe empêcher d'en faire uſage. Ce n'eſt donc que par un effet de notre ignorance ou de notre orgueil, que nous ne la mangeons point : de notre ignorance, parce que nous n'en connoiſſons point véritablement la nature ; je viens de la démontrer : de notre orgueil, parce que nous nous imaginons ſottement que cette chair eſt d'une nature infiniment ſupérieure, infiniment plus reſpectable que celle des autres animaux mangeables. Quel aveuglement ! Si le corps humain eſt, comme on l'enſeigne au peuple, d'une nature au-deſſus de celle des brutes, parce qu'il eſt la coque ou l'enveloppe qui renferme une ame immor-

telle, laquelle abandonne le corps à la mort, ce corps abandonné n'a donc plus rien en ſoi qui nous porte à le reſpecter davantage que celui d'un bœuf, d'un mouton, d'un cochon, dont nous mangeons tous les jours : au contraire, ſi l'homme eſt en tout ſemblable aux brutes, pourquoi avoir d'autres ſentiments, d'autres égards pour ſon cadavre, que pour celui de ces dernieres ? Nous ſommes bien orgueilleux de nous élever ſi haut, ou bien injuſtes de les abaiſſer ſi bas.

Le reſpect que l'on a pour un corps mort, & qui empêche de le manger, eſt donc ridicule & mal fondé. D'ailleurs, qu'importe à qui n'eſt plus, que ſon cadavre ſoit enterré, brûlé ou dévoré ? Tôt ou tard les parties qui compoſent ce cadavre doivent ſe diſſoudre, il doit être anéanti ; le chemin qui mene à cet anéantiſſement, ne peut donc qu'être très-indifférent à celui qui eſt mort; que ce chemin ſoit long ou court, droit ou tortueux, large ou étroit, égal ou raboteux, c'eſt pour lui la même choſe; la terre, le feu, l'eau, l'eſtomac des hommes, des vers, ou de quelque bête féroce, ſont pour lui une ſépulture égale. Enfin, s'il y avoit quelque choix à faire pour la ſé-

pulture de l'homme, l'eſtomac humain devroit l'emporter ſur tout : nous ne pourrions mieux témoigner notre eſtime, notre reſpect pour nos ſemblables, qu'en devenant nous-mêmes leur tombeau, qu'en les mangeant, qu'en les convertiſſant en notre propre ſubſtance (*a*).

Cpendant, je n'entends point qu'il ſoit bon de manger un homme mort de maladie, ſur-tout de maladie épidémique : mais il y a des cas où l'homme eſt mangeable, & très-mangeable même : tantôt un charretier ſe trouve écraſé par ſa charrette ; un charpentier tombe du haut d'un bâtiment, & ſe tue ; un couvreur en fait autant ; tantôt un galant ſe bat en duel & perce ſon rival, un voleur aſſaſſine un richard ; la juſtice pend le voleur .... & la guerre! ventrebleu, la guerre! que d'occaſions n'apporte-t-elle pas de faire ripaille aux dépens de notre eſpece! mais non : l'on enterre le charretier, le charpentier, le couvreur & le galant ; l'on mene le voleur à la voirie, & l'on enrage de faim ſur un champ de bataille couvert de morts.

(*a*) Comme faiſoient les Meſſagetes à leurs peres & meres.

Révérendissime Pere Jean, dit Vitulos, il me semble qu'il y a quelque chose de révoltant, de cruel, à manger ainsi le corps de son semblable? Eh quelle différence y a-t-il entre de la chair & de la chair? repartit le Révérend; n'ai-je point déja fait voir que la chair d'un homme mort n'est point autre que celle d'un bœuf ou de tel autre animal?

Je veux, dit le Compere, que notre chair n'ait rien en soi qui la distingue de celle des autres animaux; mais les hommes sont si sensuels, si cruels lorsqu'il s'agit de satisfaire leurs desirs effrénés, & sur-tout leur gourmandise insatiable, que si la mode de manger de la chair humaine venoit à s'introduire, ils s'égorgeroient à la fin les uns les autres pour se dévorer ensuite. L'on auroit beau leur représenter que les tigres & les léopards, malgré leur extrême voracité, respectent leur espece; qu'il n'y a peut-être point d'exemple où l'un de ces animaux ait dévoré l'autre de propos délibéré; ils s'entrechasseroient comme ils chassent les lievres & les sangliers, & ils en viendroient à un point, où l'on verroit les petits enfants au marché, comme l'on y voit des cochons de lait. Que l'on ne traite pas mes conjectures de paradoxes; car je sou-

tiens qu'il fallut que l'homme fît un tout autre effort contre le cri de la nature, pour parvenir à ce point de cruauté qu'il exerce journellement envers les animaux, pour assouvir son odieuse voracité, qu'il n'en devroit faire pour venir à celui d'aller à la chasse humaine, & de faire une boucherie de sa propre espece.

Ce n'est pas toutefois que je trouve cruel ou révoltant de se nourrir d'un cadavre dans la plus grande nécessité : car malgré les objections que Mr. Vitulos a faites à mon cher oncle, j'avoue que dans les circonstances où nous sommes, je serois peut-être le premier à manger de l'Anglois, si nous n'avions dans ce moment la ressource de la garenne. Je ne trouve point non plus qu'il soit déraisonnable que vingt hommes, abandonnés dans un désert ou à la merci des flots, & prêts à périr de faim, tirent au sort pour voir qui d'entr'eux sacrifiera sa vie pour la conservation des autres; mais je répete que si l'usage de la chair d'un homme mort de l'une ou de l'autre maniere dont mon oncle a fait mention tout-à-l'heure, venoit à s'introduire dans les cuisines, les hommes en vie courroient grand risque : leur voracité naturelle l'emporteroit d'autant plutôt, d'autant plus faci-

lement ſur l'humanité, que de l'état où ils ſont aujourd'hui à l'égard des brutes, ils n'ont, comme j'ai dit, qu'un pas à faire pour parvenir au même point à l'égard des uns des autres (*a*).

Je vais prouver ma theſe; & ſi je m'y prends d'un peu loin, je n'en viendrai pas moins au but que je me propoſe.

Si vous entrez dans les étables d'un laboureur, vous y verrez un troupeau de pauvres bêtes, chérir, careſſer, ſe fier à un homme qui les éleve, qui les nourrit, qui les accable de ſoins intéreſſés, qui les flatte d'une main traîtreſſe, pour les livrer enſuite à leur bourreau, c'eſt-à-dire, au boucher.

Si vous vous tranſportez delà dans les étables de ce dernier, vous ſentendrez le bœuf beuglant, la brebis bêlante, appeller ſans ceſſe leur premier maître; lui annoncer que l'heure de ſes ſoins ordinaires eſt venue; que ſon retardement les afflige; que ſa préſence les conſoleroit; tandis que le traître qui vient de les

---

(*a*) Le Lecteur eſt averti une fois pour toutes, que lorſque le Compere invective contre les hommes, c'eſt toujours contre les hommes civiliſés.

vendre & de les livrer, s'en retourne gaiement chez lui, chargé du prix de leur tête. Cependant si un bruit soudain se fait entendre à la porte de cette étable, la brebis qui ignore l'horreur de sa destinée, bondit de joie, & croit que son maître chéri la cherche pour la conduire aux champs; le bœuf s'agite & mugit de satisfaction, il croit que son maître chargé de la nourriture qu'il attend, va remplir la crêche à laquelle il est attaché : mais au-lieu de ce maître si attendu, c'est le boucher impitoyable, qui vient les arracher de ce lieu, pour les mener dans l'endroit où il exerce ses cruautés ordinaires, pour les assommer, les égorger, les déchirer sans pitié, sans miséricorde, pour les transporter ensuite dans une boucherie, dont le spectacle horrible semble réjouir la vue de ces vils esclaves (*a*), payés pour procurer à leurs maîtres l'abominable satisfaction d'assouvir leur gourmandise enragée de la chair & du sang de presque tout ce qui a vie sur la terre.

(*a*) Tels que les Maîtres-d'hôtel, les Dépensiers, les Pourvoyeurs, ou autres, chargés de la dépense & des provisions de bouche.

Cet échantillon ſuffiroit pour prouver ce que j'ai avancé : mais pourſuivons.

Les boucheries ne ſont point les ſeuls théâtres de la cruauté des hommes envers les animaux. Si vous entrez dans la cuiſine de quelque Grand, vous y verrez la timide volaille auſſi cruellement maltraitée : ici c'eſt un Cuiſinier qui égorge de tendres pigeons, qu'à peine la nature a couverts d'un peu de duvet : là ce ſont des faiſans, des poulets, des canards ou autres animaux de cette eſpece, qui palpitent & qui nagent dans leur ſang. Si delà vous portez vos pas vers la plaine ou les forêts, vous n'entendrez que des coups de fuſils redoublés, que les cris perçants du gibier bleſſé ou expirant : la légéreté de ſa courſe, la rapidité de ſon vol, ſes ruſes, ſon adreſſe, ne peuvent le mettre à l'abri de l'avidité, de l'acharnement, de la barbarie du chaſſeur. Les rivieres les plus rapides, les lacs les plus profonds, les mers les plus orageuſes n'ont même pu mettre les poiſſons à couvert de la dent meurtriere de l'homme : il ſemble que la terre dénuée d'herbes, de racines, de plantes & de fruits, n'offre à la voracité effroyable qui le tourmente, qu'un globe de ſable, chargé d'un petit

nombre d'animaux propres à lui conserver la vie, & qui vont lui échapper. Comment donc ne dévoreroit-il point son semblable, s'il connoissoit une fois le goût qu'a la chair humaine?

L'ami, dit Pere Jean, il me paroît que ton imagination se ressent un peu de la diete que tu as faite. — Qu'elle s'en ressente ou non, reprit le Compere, ce que je viens de dire n'en est pas moins vrai, & d'autant plus vrai, que depuis l'éléphant jusqu'au ciron, rien n'échappe à la cruauté de l'homme. S'il assomme, s'il égorge, s'il mange les animaux mangeables; ceux qui ne le sont pas, n'en sont pas plus à l'abri de ses coups: tantôt il en tue un pour quelqu'usage particulier; tantôt il en disseque un autre pour s'instruire; tantôt il en éventre un troisieme pour s'amuser.

S'il construit, s'il équipe, s'il arme un vaisseau, il vous dira que *c'est pour courir à travers les mers glaciales à la poursuite de quelques baleines, dont l'huile est nécessaire pour peindre sa maison, corroyer son cuir, & graisser ses bottes.* S'il habitoit une simple cabane de roseaux ou de feuillages, comme les premiers hommes ont fait, sa maison n'auroit pas besoin de peinture: s'il alloit nuds pieds

comme eux, il n'auroit beſoin ni de ſouliers ni de bottes; s'il leur reſſembloit, enfin, l'huile de baleine ne lui ſeroit pas plus néceſſaire que la graiſſe humaine n'eſt néceſſaire à la baleine.

S'il ouvre un animal vivant, & qu'à l'aide d'une lunette, il y découvre ce qu'il n'a jamais vu, il criera *au prodige!* il fera part de ſa découverte à tout l'Univers; il dira *que Dieu eſt admirable dans ſes opérations :* comme ſi cette découverte étoit plus admirable que ce qu'il voit tous les jours; comme ſi l'on ne pouvoit s'appercevoir des opérations merveilleuſes du Créateur, qu'en martyriſant, qu'en diſſéquant les créatures; comme ſi la puiſſance de Dieu ne pouvoit ſe conſidérer qu'au microſcope.

Mais, dira-t-on, *ſi l'on caſſe la patte à un animal, ſi on lui arrache un œil, ſi on lui ouvre le ventre, &c. c'eſt pour faire quelques obſervations utiles à la médecine & à la chirurgie, ou pour prendre la nature ſur le fait dans ſes opérations; ce qui inſtruit & amuſe tout à la fois.* Fort bien : c'eſt pour cela que les Médecins & les Chirurgiens ſont aujourd'hui ſi habiles, & qu'ils tuent ſi peu de monde. Mais les animaux, à la conſervation deſquels la Nature s'intéreſſe autant qu'à la nôtre,

ont

ont alors le même droit ſur nous. Que diroit-on cependant, ſi un chien, devenu chirurgien, caſſoit la jambe à un homme pour apprendre à guérir celle d'un autre chien? que diroit-on, ſi un chat arrachoit l'œil à un enfant, pour voir comment les fibres médullaires du nerf optique ſont étendues ſur la rétine? que diroit-on enfin, ſi une biche, armée du ſcapel, ouvroit le ventre à une nouvelle mariée, pour y découvrir le myſtere de la génération, ou ſeulement pour ſatisfaire ſa curioſité? ne crieroit-on pas au meurtre, à la cruauté! ne tueroit-on pas le chien, le chat, la biche, ou tout autre animal qui auroit oſé commettre un attentat ſi horrible? On feroit plus: les hommes irrités ſe ligueroient pour exterminer entiérement l'eſpece qui auroit produit de ſi exécrables individus. Eh! pourquoi donc les animaux ne ſe liguent-ils pas contre les hommes qui les traitent ſi inhumainement? C'eſt que les animaux ſont doux, peu colériques, jamais vindicatifs, jamais méchants ni cruels par réflexion... O hommes civiliſés! je le répete donc, ſi vous goûtiez une fois de votre chair, il ne vous faudroit point ajouter beaucoup à votre cruauté naturelle, pour vous égorger, & vous manger les uns les autres.

Eh ! ventrebleu, dit Pere Jean, laiſſe-les s'entr'égorger & ſe dévorer : s'ils ſont tels que tu le dis, il n'y a point plus de mal qu'ils purgent la terre de leur eſpece, qu'il n'y en a que tu te taiſes : car pour le peu que tu continues, tu battras tout-à-fait la campagne, & tu la feras battre de même à ceux qui ſont aſſez ſimples pour t'écouter. Lorſque tu commences à brailler, tu fais comme ces déclamateurs éternels, qui raiſonnent à tort & à travers, & qui croyent faire monts & merveilles, lorſque le vulgaire ébloui de leur enthouſiaſme frénétique, de leurs grands mots vuides de ſens, leur prodigue ſes louanges inſenſées. Quant à moi, je ne t'écoute plus.

Or çà, mes amis, continua le Révérend, je vais mettre une des feſſes de défunt notre confrere ſur la braiſe : ſi l'envie prend à quelqu'un d'en tâter, qu'il le diſe d'avance, pour que j'augmente la portion.



CHAPITRE X.

Départ de cet endroit. Sermon du Compere. Déſeſpoir de Diego.

LE Compere, fatigué de parler, ou piqué du compliment de ſon Oncle, mit fin à ſon diſcours. Alors la ſociété fit ſon dîné de quelques lapins rôtis; mais l'envie ne prit à perſonne de tâter du ragoût du Révérend.

Le dîné étant fini, l'on tint conſeil ſur ce que l'on auroit à faire le lendemain. Il fut conclu que l'on iroit à la découverte de quelques garennes; que ſi l'on n'en trouvoit point, l'on reviendroit tirer de celle-ci autant de lapins qu'il ſeroit poſſible, & que l'on partiroit le quatrieme jour comme il avoit été réſolu dès le commencement.

Le lendemain matin, ſix d'entre nous furent à la découverte, mais ils ne trouverent rien. C'eſt pourquoi nous partîmes au jour fixé, en dirigeant toujours notre route à l'aventure, parce que le ſoleil ne s'étoit point encore remontré.

Au bout de cinq jours de marche à

travers un terrein aride, nos vivres nous manquerent de nouveau : le ſixieme jour nous jeûnâmes ; le ſeptieme nous fûmes bien-aiſe de manger chacun une tranche de l'Anglois, dont Pere Jean, qui avoit pris un goût extrême pour la chair humaine, conſervoit encore une cuiſſe & la moitié d'une épaule.

Le huitieme jour, nous trouvâmes derechef quelques pelouſes de gazon, quelques ſapins épars à une aſſez grande diſtance les uns des autres, & peu de temps après encore une garenne ; mais elle étoit quatre fois moins peuplée que la premiere.

C'eſt pourquoi nous conclûmes d'en tirer tout ce qui nous ſeroit poſſible, de le partager & de nous ſéparer ; pour que chacun de nous ſe trouvant plus en état de pourvoir à ſa ſubſiſtance, tachât de gagner par le chemin qu'il jugeroit à propos, quelque contrée habitée, ſoit par les Chinois, par les Tartares, ou par quelque autre peuple. Mais avant d'en venir à cette ſéparation, le Compere trouva bon de nous donner encore quelques conſeils philoſophiques. Pour cet effet, il monta ſur une éminence, nous fit approcher tous, & nous parla en ces termes :

Mes chers amis, l'intolérance & la perſécution nous ont amenés en ces lieux. L'habitude & la délicateſſe de notre conſtitution nous empêchent d'y vivre de l'écorce de ces arbres, de cette herbe inſipide, dont les premiers hommes ont peut-être fait leurs délices. Nous ne devons donc nos malheurs qu'à la barbarie de nos ſemblables, qu'à la maniere dont nous avons été élevés, c'eſt-à-dire, à l'état de ſociété dans lequel nous ſommes nés. Or, puiſque cet état eſt la ſource de tous les maux, ſa diſſolution ne peut être que celle de tous les biens; renonçons-y pour jamais; fixons notre ſéjour dans ce déſert; acquérons inſenſiblement la force de ſoutenir l'intempérie des ſaiſons, & la nourriture groſſiere que la nature nous offre; vivons d'herbes & de racines; faiſons-nous des tanieres comme ces lapins que nous avons trouvés, & nous ſerons heureux comme ils l'étoient: ſéparons-nous ſur-tout, non-ſeulement pour que chacun de nous pourvoye plus aiſément à ſa ſubſiſtance; mais encore de crainte que la préſence de l'un ou de l'autre ne réveille en nous le deſir de retourner parmi les hommes.

Regardons-nous donc comme des pélerins, qui, après un long voyage, ſont

prêts à rentrer dans leur patrie : efforçons-nous de perdre toutes les connoiſſances que nous avons acquiſes dans le cours de notre vie : en un mot, redevenons ſemblables à nos premiers parents, qui vivoient errants, ſans induſtrie, ſans parole, ſans guerre, ſans liaiſon, ſans nul beſoin de leurs ſemblables, ſe ſuffiſant à eux-mêmes, contents de peu, vivant des ſeuls aliments que la nature leur offroit, heureux, enfin, & mille fois plus heureux que tous les Rois de la terre.

Si après notre ſéparation, le haſard conduit quelqu'un d'entre nous dans une contrée plus fertile que celle-ci, qu'il y fixe ſon ſéjour : la facilité qu'il aura à ſe procurer ſes beſoins, lui fera d'autant mieux oublier comme il a vécu, & lui fera préférer mille fois ſon état à celui de ces tyrans odieux, ou de ces lâches eſclaves, qui vivent au milieu des villes en but à toutes les paſſions, à tous les vices, & à tous les maux qu'on puiſſe imaginer.

Si le même haſard lui fait rencontrer une femelle ſauvage de ſon eſpece, ou une femelle policée, mais abandonnée dans ce déſert, qu'il approche de la premiere ſi la nature l'exige ; qu'il approche

également de la ſeconde ; mais que ce ſoit ſous condition, ſous promeſſe qu'elle n'apprendra aux enfants qui naîtront de leur commerce, aucuns mots, aucuns ſignes qui puiſſent augmenter leurs idées, leurs connoiſſances, leurs deſirs, leurs beſoins, & faire leur malheur ; que pour cet effet elle les abandonnera lorſqu'ils ſeront en état de brouter l'herbe, & de diſtinguer les racines propres à leur ſubſiſtance d'avec celles qui ne le ſont pas.

Tel d'entre nous qui ſe ſera trouvé dans le cas que je viens de dire, & qui en aura agi de la maniere que je le preſcris, pourra s'applaudir d'être le pere d'une nation nouvelle, d'une nation ſauvage, robuſte, heureuſe, indépendante, du moins juſqu'à ce que quelque animal policé vienne lui apprendre qu'il y a des loix, des arts, des ſciences, &c. ou que par un concours de circonſtances malheureuſes, cette nation devienne l'artiſan de ſes propres malheurs, en inventant elle-même toutes ces choſes.

Mes enfants, dit Pere Jean, pour le coup, la diete a entiérement fait tourner la tête à mon neveu. Il ne s'agit point ici de diſcuter ſi l'état de nature eſt préférable à l'état de ſociété, ni de ſavoir ce qu'un homme, qui veut devenir

ſauvage, doit faire, lorſqu'il rencontre une femelle de ſon eſpece dans les bois. Nous ſommes ici huit perſonnes; nous ſommes dans un déſert immenſe, d'où nous ne ſommes pas ſûrs de ſortir de notre vie; nous ſommes dans un canton où les vivres ſont ſi rares, qu'il eſt impoſſible que nous ſubſiſtions quinze jours de la chaſſe d'un mois; que chacun de nous prenne donc ſon parti, qu'il cherche à ſe prolonger la vie, en attendant que le haſard lui procure l'occaſion de rencontrer mieux: choiſiſſez tous votre route, pour moi je vais prendre la mienne.

A ces mots, le Juif, l'Allemand & le Suédois demanderent un de nos fuſils, quelques munitions, quelques proviſions, nous dirent adieu, & diſparurent. Nous ne reſtions plus que cinq: le Compere, Pere Jean, Vitulos, Diego & moi; mais la bande étoit trop forte pour ſubſiſter: il fut réſolu de nous ſéparer dans l'inſtant, & de prendre le chemin que nous jugerions à propos.

Nous conſentîmes d'autant plus facilement à cette triſte réſolution, que les circonſtances où nous nous trouvions, nous ôtoient tout autre moyen de nous conſerver la vie. Le Compere s'applaudiſſoit déjà de toucher au moment où il

alloit entrer dans l'état de nature; il nous débita encore mille visions philosophiques sur cet état, & avança des paradoxes si extravagants, que j'aurois cru qu'il avoit perdu l'esprit, si je n'eusse su que son cerveau étoit dérangé par les jeûnes que nous avions faits.

Il n'y avoit que l'Espagnol qui étoit inconsolable. Lorsque nous fûmes prêts de nous séparer, il se mit à pousser des hurlements épouvantables. Ah ! mon très-cher & très-honoré Maître ! s'écria-t-il, Philosophe incomparable ! dont le soleil n'a point vu de semblable depuis Pékin jusqu'à Salamanque ! Ah ! très-redoutable, très-vertueux & très-secourable Pere Jean ! consolateur des affligés ! pourvoyeur des affamés ! dont l'ame stoïque est aussi inébranlable que les murailles du Capitole !... & vous, mon ami Jérôme !... que va devenir sans vous le pauvre Gentilhomme *Diego-Arias-Fernando, de la Plata, y Rioles, y Bajalos* ? que va devenir sans vous le pauvre Diego ? Cet état de nature, que mon doux maître dit être le plus heureux état de la vie, est pour moi une perspective effroyable, est pour moi un état.... Ah ! je ne puis vivre dans cet état de nature !.... Je veux toutefois que ce soit un bon état, puisque mon

cher maître le dit ; mais je n'y puis penser sans frémir d'horreur !... La seule idée que je m'en forme, me fait dresser les cheveux aussi roides que la pique de Dom Garcias de Palestro.... Ah ! malheureux, que vas-tu devenir ! quoi ! vivre seul, sans ami, sans secours, sans consolation !... Hélas ! pauvre Diego ! pauvre Diego ! comment supporteras-tu les horreurs de la solitude sans être né ours ou chat-huant ? comment souffriras-tu l'ardeur d'une inflammation, si personne ne te saigne ; les douleurs d'un abcès si personne ne te le perce ; & la dislocation d'un membre, si personne ne te le remet ? Comment guériras-tu de la fievre, si on ne te donne le quinquina ; de la vérole, si l'on ne t'administre le mercure, & de la diarrhée sans l'ipéchacuana ? Qui te nourrira lorsque tu ne pourras plus marcher ; qui te défendra de la gueule du loup, lorsque tu seras le plus foible ; qui t'appliquera un emplâtre au talon, si tu es piqué d'un scorpion ? Ah ! si les maux qui peuvent nous arriver dans cet état de nature que mon cher maître vante tant, finissoient tout d'un coup, je ne me plaindrois pas ; mais je peux me casser une jambe, & vivre encore six mois dans des douleurs insupportables ; un chancre

incurable peut me ronger une fesſe, & je puis vivre des années dans des tourments affreux ; une fiſtule maudite peut me ſurvenir à *l'anus*, me ronger l'inteſtin *rectum* & tout ce qui en dépend, ſans avoir le moindre pauvre petit Chirurgien pour me faire l'opération. O état de nature ! état de nature ! tu n'es pas mon état !

Lorſque Diego eut fini ſa Jérémiade, il fut conclu que nous ne nous ſéparerions que le lendemain. Nous nous remîmes en marche, & nous fîmes encore environ quinze milles.

Le lendemain à la pointe du jour, Pere Jean apperçut un daim : & comme cet animal étoit à la portée du fuſil, le Révérend le jetta par terre. Cette trouvaille nous remit le cœur au ventre. Pere Jean, Vitulos, Diego & moi, réſolûmes de ne point encore nous ſéparer ce jour-là ; mais le Compere vouloit abſolument cette ſéparation, il lui tardoit de devenir ſauvage ; cependant on ne l'écouta pas.

Ayant fait cuire une partie de ce daim, nous continuâmes notre chemin. Vers le ſoir, nous apperçûmes que le terrein formoit une pente ſur notre gauche ; nous prîmes cette route, & en moins d'une

heure, nous nous trouvâmes au bord d'un ruiſſeau rempli d'écreviſſes. Pour le coup, il ne fut plus queſtion de ſéparation : le Compere jura qu'il vouloit vivre & mourir avec nous, & qu'il n'abandonneroit point le ruiſſeau ſans être ſûr de trouver mieux. Ayant planté nos tabernacles dans cet endroit, nous nous remîmes d'autant plus aiſément des fatigues de notre voyage, qu'il ne ſe paſſoit point de jour, ſans que nous ne viſſions quelques animaux ſauvages venir boire à ce ruiſſeau ; ce qui donnoit occaſion à Pere Jean, d'en jetter de temps-en-temps quelqu'un ſur le carreau. Il ne nous manquoit plus que de revoir nos pauvres camarades ; mais ſoit qu'ils prirent une route tout-à-fait contraire à la nôtre, ou qu'ils fuſſent péris, nous n'en apprîmes aucune nouvelle.



CHAPITRE XI.

Continuation de notre voyage. Découverte d'un peuple inconnu.

APrès avoir séjourné environ huit jours, le Compere proposa de remonter le ruisseau, dont la source paroissoit être à l'Est. Nous consentîmes d'autant plus volontiers à cette proposition, que nous n'avions rien à craindre de la disette, aussi long-temps que nous n'abandonnerions point ce ruisseau.

Nous marchâmes à petites journées. Au bout de quinze jours, nous arrivâmes dans un endroit où ce ruisseau sortoit d'entre des rochers escarpés : ce qui ne nous empêcha pas de continuer notre route.

En deux jours & demi, nous eûmes traversé ces rochers, & nous nous trouvâmes dans une plaine immense qui nous parut habitée.

Etant avancés environ deux milles dans cette plaine, nous rencontrâmes trois ou quatre cabanes de figure ronde, composées de branchages entrelassés, & couvertes de roseaux. Etant entrés dans

l'une de ces cabanes, nous n'y trouvâmes ni meubles, ni ustenciles, sinon quelques nattes de jonc étendues près d'un foyer, où l'on avoit fait du feu dans la journée même. Nous visitâmes les autres cabanes, & nous trouvâmes par-tout la même chose, à la réserve d'un peu de fromage, & d'une dixaine de livres de viande enfumée, que nous prîmes pour passer outre.

Deux ou trois milles plus loin, nous rencontrâmes deux enfants d'environ dix ans, couverts de peaux, & gardant un troupeau de chevres : aussi-tôt que ces enfants nous eurent apperçus, ils se mirent à courir à toutes jambes en poussant des cris affreux, & entrerent dans un petit bois où nous les perdîmes de vue. Ayant dirigé notre route sur la leur, nous traversâmes le bois, & nous arrivâmes dans une habitation composée d'une cinquantaine de cabanes, toutes habitées par une nation à demi-sauvage, vêtue de peaux, & parlant à-peu-près comme les grenouilles croassent.

Dans un instant nous fûmes environnés de toute la bourgade. Les hommes étoient armés d'arcs, de fleches & de longs bâtons, dont la pointe étoit durcie au feu ; quelques-uns même avoient des

haches ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient relation avec quelque nation, à qui le fer étoit connu ; car, pour eux, il ne nous parut point qu'ils exerçassent aucun art, aucun métier, en un mot, qu'ils connussent d'autres occupations que la chasse. Quoique ces hommes fussent tous armés, ils ne témoignerent en aucune maniere de vouloir nous faire du mal : au contraire, ils nous présenterent du lait dans une espece de jatte de bois, qui paroissoit avoir été creusée avec la pointe d'un couteau ; après quoi ils nous offrirent de la viande seche, quelques fruits inconnus en Europe ; mais de très-mauvais goût.

Nonobstant ce bon accueil, nous nous tînmes sur nos gardes, & nous refusâmes d'entrer dans leurs cabanes. S'étant apperçus de notre défiance, ils nous menerent dans une hutte vuide, qui se trouvoit à la portée de pistolet des autres, & nous firent entendre par signe, que nous pouvions nous en accommoder. Ensuite le plus âgé d'entre eux ramassa une cinquantaine de petites pierres blanches, parmi lesquelles il en mit quelques noires : puis ayant mis ces pierres dans son bonnet, les chefs de famille s'approcherent & en tirerent chacun une. Ceux auxquels

les pierres noires tomberent, pousserent un cri de joie, disparurent à l'instant, & revinrent un moment après avec cinq chevres & une jatte de bois, qu'ils nous présenterent, en nous faisant signe que nous pouvions nous servir de ces animaux pour en tirer le lait. Après quoi ils furent chercher chacun leur femme, & nous proposerent de les tirer au sort : ce que nous fîmes pour leur complaire. Lorsque nous fûmes ainsi partagés, toute la bourgade environna notre cabane, & se mit à hurler si épouvantablement, que Diego faillit de mourir de frayeur. Ces hurlements n'étoient cependant qu'une espece de cantique, par lequel ils nous souhaitoient toutes sortes de plaisir & de prospérité.

Lorsque le cantique fut fini, nos hôtes s'éloignerent environ deux cents pas de notre cabane ; ils s'assirent sur leur cul, à la maniere des tailleurs, & nous laisserent avec ces femmes. Pendant ce temps-là, celles-ci nous firent entendre par leurs gestes, par leurs caresses, la raison pourquoi elles étoient envoyées ; mais nous étions trop épuisés par les fatigues que nous avions essuyées, pour les aider à remplir l'objet de leur mission. D'ailleurs, elles étoient si laides, si mal-propres, qu'elles étoient plus capables de nous

faire paſſer toute envie que de nous en donner. Voyant que nous ne nous remuïons pas, elles ſe mirent à ſe lamenter, & puis à hurler comme ſi on les eût écorchées. Alors Pere Jean nous dit : Vertu de froc ! ſi nous ne ſatisfaiſons ces femelles-là, leurs maris & toute la ſacrée bourgade vont nous tomber ſur la carcaſſe. — J'aimerois mieux être empalé ; répondit le Compere, que d'en toucher une. — Et moi auſſi, dit Vitulos ; — & moi de même, ajoutai-je ;— & moi, non, dit Diego ; il faut apprendre à ſe vaincre dans ce monde, c'eſt un péché que d'être ſi délicat : mais, hélas ! la nature me refuſe ſon ſecours dans ce moment-ci, il ne me reſte que le deſir de bien faire. O mon bon Ange ! vous ſavez que dans tout cas d'impoſſibilité, le deſir eſt réputé pour fait.

Lorſque Diego eut fini de parler, le Révérend dit qu'il avoit bien prévu que cette beſogne alloit retomber ſur lui : il ſe mit donc en devoir de s'en acquitter, & s'en acquitta ſi bien, que ces femmes furent enſuite de la meilleure humeur du monde.

Au bout de deux heures, nos hôtes ſe rapprocherent de notre baraque, ſe mirent à beugler comme auparavant, les

maris reprirent leurs femmes, & l'on nous laiſſa tranquilles.

Lorſqu'ils furent partis, le Compere nous dit : Je ne ſais à quoi ceci tournera, mais il me ſemble que nous ſommes chez une nation qui eſt plus diſpoſée à nous faire du bien, qu'à nous faire du mal. Ces hommes nous ont offert peu de choſe, mais ils nous ont offert tout ce qu'ils poſſedent. O nations policées! recevez-vous ainſi l'étranger? non : vous lui demandez des paſſeports, vous le mettez en priſon lorſqu'il n'en a pas; s'il en a, & qu'il ſéjourne parmi vous, vous ne lui donnez rien ſans intérêt, ou ſans vue d'intérêt; vous lui faites payer le plus cher que vous pouvez, ce qu'aucun animal ne paye ſur la terre, c'eſt-à-dire, ſa ſubſiſtance; vous lui tendez des embûches, vous le tourmentez, vous le pendez, enfin, ſi, en ſuivant la loi naturelle, il a le malheur de violer les loix barbares que vous avez forgées!

Environ une demi-heure après, deux députés de la bourgade nous apporterent environ trente livres de viande fraîche, & firent mille cérémonies, mille contorſions, en nous la préſentant; puis ils ſe boucherent les oreilles avec les doigts, & ſe mirent à hurler comme

leurs compagnons avoient fait auparavant. Le Compere leur témoigna par ses gestes, que nous leur étions très-obligés de leurs égards & de leur générosité ; mais ils ne parurent pas faire grand cas de cette espece de témoignage. Pere Jean s'imaginant qu'il leur falloit des expressions de reconnoissance plus sensibles, se mit à faire des grimaces épouvantables, & à beugler d'une si terrible maniere, que je craignis que la baraque ne croulât, & nous ensevelît tous. Les deux députés sensibles aux politesses du Révérend, lui cracherent au visage, & l'essuyerent avec leur barbe.

Une faveur si singuliere anima Pere Jean : il redoubla ses grimaces & ses beuglements ; nous nous mîmes à faire comme lui ; les deux Envoyés en firent autant, toute la bourgade accourut au bruit & fit *chorus* ; ce tintamare infernal dura jusqu'à ce qu'épuisés & couverts de sueur, nous tombâmes tous à la renverse.

Cette scene acheva de nous concilier la bienveillance de nos hôtes : pour marque de leur estime, ils allumerent un grand feu vis-à-vis de notre cabane, & laisserent deux hommes qui passerent le reste de la journée & toute la nuit à en avoir soin.

Le lendemain, Pere Jean voulut rendre visite à nos hôtes. Ayant chargés nos deux fusils de frais, il en donna un à Vitulos, & garda l'autre pour lui; le Compere & moi prîmes chacun un arc; Diego se chargea de la marmite, & nous nous mîmes en marche. Le Révérend marchoit le premier; Diego le suivoit, en frappant sur la marmite en guise de tambour; le Compere & moi faisions le corps de la troupe, & Vitulos l'arriere-garde.

Lorsque nous fûmes arrivés à la cabane de l'Ancien, Pere Jean déchargea son fusil pour lui faire honneur. L'Ancien, qui n'avoit jamais reçu d'honneur pareil, prit l'épouvante, & se mit à courir en criant comme un énergumene. Cette aventure mit toute la bourgade en allarmes. Mais Pere Jean ayant témoigné que nous ne leur voulions point de mal, tout le monde se rassura; l'Ancien complimenta le Révérend, & finit par nous faire donner deux chevres, & cinq jeunes filles, qui parurent fort satisfaites de leur destinée.

La visite étant finie, nous retournâmes dans le même ordre à notre baraque; tandis que quatre hommes, marchant en cadence, conduisoient nos nouvelles provisions.

Le reſte de la journée ſe paſſa fort tranquillement de part & d'autre. Le ſoir étant venu, Pere Jean, en qualité du plus fort, s'appropria la plus belle de nos filles ; le Compere, comme Philoſophe, s'empara de celle qui ſuivoit ; quant à Vitulos, Diego & moi, nous tirâmes les trois autres au ſort.

Au bout de deux jours, l'on nous retira nos femmes, & l'on nous en donna d'autres. Nous ne perdîmes point au change, ſoit que ces dernieres fuſſent plus belles, ou que le changement reveillât notre appétit. Cela continua ainſi pendant trois ſemaines. Au bout de temps-là, le Compere ne put plus contenir l'excès de ſa joie : il couroit quelquefois autour de notre cabane, en faiſant des ſauts & des cabrioles tels que Diego n'avoit faits de ſa vie. O divine Philoſophie! s'écrioit-il dans l'enthouſiaſme qui l'agitoit, je n'ai jamais douté que ta lumiere ne conduiſît l'homme à la connoiſſance du vrai ; mais je ne me ſerois point imaginé qu'il y eût des hommes qui vécuſſent heureux, ſans être auſſi ſauvages que les Ourangs-outangs, ou les Rhinocéros : voici cependant un peuple à demi-ſauvage, à demi-ſociable, qui jouit de tout le bonheur que l'on puiſſe deſirer

en ce monde ; il jouit de tous les avantages de la ſanté la plus robuſte ; il vit dans un pays qui n'eſt ni aſſez riche pour donner de l'envie à perſonne, ni aſſez ſtérile pour y manquer du néceſſaire, lorſque l'on ſait ſe contenter de la nourriture la plus ſimple. Ce peuple eſt doux, humain, généreux, exempt de crainte & d'ambition, de jalouſie même ; il n'a ni loix, ni religion, ni préjugés qui le tourmentent. Un vieillard vénérable eſt le pere commun de ce peuple fortuné, ſans en être le maître : il n'a rien à demander à ſes enfants, rien à leur ordonner, il n'a que des conſeils paternels à leur procurer. O peuple mille fois heureux ! je veux finir mes jours avec toi. Je déteſte mon ingrate patrie ; je vais brûler les haillons que je porte, & qui me rappellent encore la mémoire des Etats policés ; je renonce à ma langue maternelle ; je ne veux plus que croaſſer ou hurler comme tu fais ; en un mot, je veux vivre, mourir, & être enterré au milieu de toi.

En finiſſant ces mots, le Compere ſe dépouilla nud comme la main, & jetta ſes habillements dans le feu : puis s'étant couvert le dos d'une peau que nous avions trouvée dans la barraque, il ſe mit à

croaſſer comme les grenouilles ; & quelques inſtances que nous lui fîmes, nous ne pûmes plus lui arracher une parole intelligible.

CHAPITRE XII.

Raiſonnement de l'Eſpagnol ſur l'état du Compere.

DIego avoit cru d'abord que le Compere badinoit ; mais lorſqu'il vit que c'étoit tout de bon, il ſe leva en s'écriant : Je crois, en vérité, que mon doux maître eſt devenu fou ! Seroit-il poſſible que le plus grand Philoſophe de la terre eût perdu l'eſprit tout d'un coup ? juſte Ciel ! qu'eſt-ce que de nous ! Hélas ! le révérend Pere Yvo de Ribeira avoit bien raiſon de dire que les choſes d'ici-bas ſont fragiles & périſſables. » Tout ce » qui exiſte dans le monde, diſoit-il, » n'eſt porté à ſa perfection qu'avec len» teur & par degré ; mais un inſtant l'ab» ſorbe ou l'anéantit. Le bled ſemé dans » les champs, doit être un certain temps » dans la terre avant que ſes parties ſé» minales commencent à végéter, ſe dé» velopper, & s'étendre, avant qu'elles

„ brisent l'enveloppe qui les renferme ; „ alors il lui faut un temps beaucoup plus „ considérable pour passer par les diffé- „ rentes formes, par les différents degrés „ d'accroissement nécessaires, par lesquels „ il parvient à son état de perfection & „ de maturité. Mais en est-il-là ? un vent „ impétueux annonce tout-à-coup un „ orage terrible ; une grêle foudroyante „ arrive, qui l'écrase & le hache en „ pieces.

„ Un pêcheur bâtit une cabane sur le „ bord de la mer ; un second pêcheur „ en bâtit une autre près de celle-là, & „ d'autres pêcheurs font de même ; in- „ sensiblement la nouvelle habitation „ s'accroît, les habitants s'y multiplient, „ l'industrie y devient nécessaire, le com- „ merce s'y introduit & les arts de mê- „ me ; un Prince bienfaisant accorde à „ ce lieu, des privileges dictés par sa „ sagesse & par sa prudence ; l'habitation „ devient une ville grande & opulente ; „ la renommée porte aux quatre coins „ de la terre, que cette Ville égale Tyr „ & Carthage. Alors un valet ivre ou- „ blie une chandelle dans un magasin ; „ le feu prend à des matieres conbusti- „ bles, la maison brûle, l'embrasement „ se communique à toute la rue, à toute

„ la

„ la ville ; & en moins de vingt-quatre „ heures, il ne reste d'un endroit si flo- „ rissant, qu'un monceau de décombres „ fumants. "

Ah, Pere Yvo de Ribeira ! Pere Yvo de Ribeira ! si vous étiez présent à ce spectacle funeste & déplorable qui est devant nos yeux, que ne diriez-vous pas de l'esprit humain ? hélas ! vous en diriez la même chose que ce que vous venez de dire, de l'accroissement lent & graduel du bled qui couvre les campagnes, de celui d'une ville riche & florissante, & de leur destruction subite.

En effet, si l'on considere l'esprit de l'homme immédiatement après sa conception, l'on verra que les nerfs étant encore foiblement animés, cet esprit n'éprouve que des sensations extrêmement foibles & confuses, ne réagit sur les fibres nerveuses que d'une force proportionnelle à la quantité de leur mouvement (*a*). Cependant, à mesure que le

---

(*a*) Ce que Diego débite ici, est encore un lambeau de la Philosophie du Compere, qu'il a retenu. S'il ne s'exprime point dans les termes propres, s'il prend ses brayes pour ses chausses, il faut l'excuser. C'est mon Camarade Diego qui parle.

germe ſe développe, les ſenſations acquierent plus de vivacité, & l'eſprit plus d'aptitude à faire uſage de ſes facultés naiſſantes : il vient inſenſiblement au point d'acquérir quelques perceptions, quelques idées, de lier ces idées, de diſtinguer, de ſe rappeller celles dont il a déja été affecté. Enſuite la ſphere de ces idées s'élargit : aux ſignes naturels dont elles étoient revêtues, ſe joignent des ſons, des mots, des termes & autres ſignes de la penſée : la nature des choſes, leurs qualités, leurs rapports, leur action, leurs changements, leur ſucceſſion, leurs uſages, leur durée, exprimés par des paroles, ou autrement, offrent à l'eſprit un fonds d'idées, ſur lequel il s'exerce ſans jamais s'épuiſer. A meſure que les opérations qu'il faiſoit ſur les choſes ou ſur leurs images, s'étendent ſur les termes qui repréſentent ces mêmes choſes, ſes idées deviennent plus générales ou plus univerſelles ; ſes connoiſſances s'accumulent, ſe perfectionnent & ſe multiplient : enfin, il parvient avec le temps à un tel degré de perfection, que ce n'eſt point ſans raiſon que quelques-uns l'ont pris pour un rayon de la Divinité.

Mais ſi au bout de ce temps qu'il fallut à l'eſprit pour en venir-là, la machine

organiſée à laquelle il eſt uni, ſe détraque tout-à-coup, ſi le cerveau éprouve quelque changement ſubit & funeſte, adieu l'intelligence, les réflexions, le raiſonnement, les connoiſſances; adieu toutes les facultés de l'eſprit; adieu l'eſprit même: il diſparoît avec autant de célérité, qu'il avoit mis de temps à devenir ce qu'il étoit (*a*).

(*a*) *Præterea, gigni pariter cum corpore, & unâ*
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis:
Inde, ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus:
Claudicat ingenium, delirat linguaque menſque;
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu ſumus in altas aëris auras:
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere; & (ut docui) ſimul ævo feſſa fatiſcit.

LUCRETIUS. de Rerum Naturâ. Lib. III, v. 445. & ſeq.

O mon très-honoré Maître ! tel eſt pourtant le cas où vous vous trouvez. Dès votre plus tendre jeuneſſe, votre eſprit fut comme une étoile nouvelle & reſplendiſſante qui paroît ſur l'horiſon, & qui efface toutes les autres par ſa clarté. Inſenſiblement cet aſtre eſt monté vers ſon apogée, ſon éclat diſſipoit les ombres de la nuit ; mais un nuage ténébreux s'eſt élevé tout-à-coup, & l'a offuſqué ; cet eſprit qui faiſoit l'admiration des Sages, la frayeur des foibles, & la honte des ſots, s'eſt éclipſé dans un inſtant, peut-être pour ne reparoître jamais !... O très-redoutable Pere Jean de Domfront ! il ne me reſte plus que vous dans le monde ; ſi l'eſprit vient à vous tourner auſſi, je n'y pourrai tenir, le mien me tournera à mon tour.

Mais la tête auroit-elle effectivement tourné à mon doux maître ? L'état où je le vois, ne feroit-il point plutôt l'effet d'une renonciation volontaire & préméditée à toutes les connoiſſances qu'il avoit acquiſes, ainſi qu'il l'a dit lui-même ?.... C'eſt cela, & non autre choſe. Mon maître a abandonné ſon ſavoir, comme un outil inutile, qu'on rejette après s'en être ſervi. Le vaſte ſavoir de mon cher maître, lui a fait connoître

que l'homme en ſociété eſt tyran ou eſclave, & toujours méchant; que toutes les connoiſſances, que toutes les ſciences que l'homme cultive en cet état, détériorent de plus en plus ſon eſpece: la force du génie de mon maître chéri, lui a fait connoître le *maximum* & le *minimum* de tout cela; il en a conclu ce qu'il y avoit à en conclure, & il eſt devenu tel que le voilà.

Que l'on ne diſe pas que la renonciation au plus bel avantage que la nature ait donné à l'homme, c'eſt à-dire, aux connoiſſances qui nous élevent ſi fort au-deſſus des animaux, à l'uſage de cette faculté ineſtimable par laquelle nous acquérons ces connoiſſances, eſt une inſtigation du diable, eſt l'effet d'une ingratitude déteſtable envers l'Auteur de la Nature; car je prouverois par l'exemple des plus ſaints Perſonnages de l'antiquité, qu'on ne peut atteindre à la vraie perfection, qu'en ſe dépouillant de la condition humaine, qu'en devenant en quelque ſorte ſemblable aux brutes.

Parmi ces hommes admirables dont je viens de parler, les uns ont abandonné les honneurs, les richeſſes, l'aiſance & la volupté, pour ſe retirer dans les déſerts, où ils ne ſe nourriſſoient que

d'herbes & de racines, comme ſont la plupart des animaux. D'autres ſe ſont dépouillés de leurs habillements, des parures du ſiecle, & ont marché nuds ou preſque nuds, en dépit de la rigueur des ſaiſons. D'autres ont renoncé à l'uſage de la parole, ils ne ſe ſont plus expliqués que par ſignes, ou ne ſe ſont plus expliqués du tout (*a*). Tous enfin, ont cru qu'on ne pouvoit être vraiment parfait qu'en ſuivant les traces que les bêtes nous frayent.

O très-humbles & très-pieux Solitaires! ô mon Maître! ſi les hommes ordinaires n'euſſent jamais porté leurs regards au-delà de leur ſphere; ſi les autres, ſatisfaits d'avoir vu, ſe fuſſent retirés dans les bois, euſſent fermé les yeux, & ſe fuſſent tus pour jamais, le genre humain s'en feroit trouvé mieux; notre S. Pere le Pape feroit bien plus grand Seigneur qu'il n'eſt; & les trois quarts du mal qui exiſte ſur la terre; feroient encore à naître. Je veux donc ſuivre votre exemple, ô hommes incomparables! duſſé-je être ré-

(*a*) Cette maniere de vivre ſinguliere eſt décrite plus au long aux pages 73 & 74 de ce Volume.

duit à l'état que je craignois tant lorſqu'il s'agit de nous ſéparer dans le déſert : je renonce au peu de connoiſſances que j'ai acquiſes ; je renonce à la parole, & je n'en réſerve l'uſage que pour réciter le *Pater* & le *Miſerere.*

CHAPITRE XIII.

Autres réflexions ſur le même ſujet.

PEre Jean & Vitulos faillirent d'étouffer de rire, en voyant le Compere & Diego croaſſer l'un à côté de l'autre : quant à moi, il s'en fallut beaucoup qu'une telle envie me prît. Ce n'étoit pourtant pas que l'état de l'Eſpagnol me touchât en aucune maniere ; car il y avoit long-temps que je ſavois qu'il étoit fou : mais celui du Compere me pénétra de douleur, & me porta à faire les réflexions les plus affligeantes ſur la condition du genre humain.

Eſt-il poſſible ! m'écriai-je, que cet eſprit qui nous éleve ſi fort au-deſſus des animaux, qui doit ſervir de flambeau dans toute notre conduite, qui doit être la ſource de notre bonheur & de notre tranquil-

lité, ſoit un ſujet perpétuel d'humiliation; ſoit la cauſe de nos égarements, & l'inſtrument de nos malheurs?

Quelle eſt donc la cauſe d'un effet ſi funeſte? notre inquiétude naturelle, notre ignorance, notre orgueil, en un mot, toutes nos paſſions: notre inquiétude, qui nous porte ſans ceſſe à vouloir connoître ce qui ne nous touche pas; notre ignorance, qui ſe laiſſe éblouir par le vain éclat des objets fantaſtiques qui nous environnent; notre orgueil, qui nous fait croire que rien n'eſt inacceſſible à nos recherches, à notre pénétration; nos paſſions, enfin, qui nous aveuglent au point que nous croyons que la vraie félicité ne conſiſte qu'en tout ce qui les flatte.

Le Compere, né d'un tempérament vif & inquiet, a prétendu accumuler connoiſſances ſur connoiſſances, & il n'a point vu que ce qu'il prenoit pour de l'or, n'étoit qu'un faux clinquant. Il avoit remarqué que la ſociété eſt remplie de maux; il a cherché la ſource de ces maux, il a cru l'avoir trouvée dans la religion & les loix qui conſtituent cet état, dans les ſciences qu'on y cultive, dans les opinions qui y ſont répandues: animé par cette découverte, ſa voix s'eſt élevée, il a tonné contre cette ſource, & s'eſt attiré malheurs

ſur malheurs : alors, au-lieu de rentrer en lui-même, & de voir ſi en prêchant contre des abus il ne s'abuſoit point lui-même, il a renoncé fiérement à tout ce qui caractériſe l'homme civiliſé ; il a bravé la ſociété irritée, & il n'a point ſenti qu'il n'étoit dans ce moment que le jouet de ſon aveuglement, de ſon orgueil, & qu'il alloit devenir la victime de ſon propre reſſentiment : enfin, il vouloit inſtruire l'Univers, & il a fini par extravaguer : il croyoit faire l'admiration des Sages de la poſtérité, il eſt devenu l'objet de leur pitié.

La vraie Philoſophie ne conſiſte donc point à avoir vu que l'illuſion, le vice & la méchanceté, ſont l'appanage des hommes civiliſés ; ni à publier en dépit de tout ce qui peut arriver, que la religion, les loix, les opinions différentes, &c. en ſont la cauſe ; ni à devenir ſauvage après ce bel exploit : mais elle conſiſte, & je le vois aujourd'hui, à ſavoir vivre tranquille & heureux (*a*) au milieu de la ſociété, quelque dépravée qu'elle ſoit : un chacun en poſſede les moyens ; le

(*a*) Je parle ici du bonheur intérieur, qui ne dépend d'aucune cauſe externe.

ſimple uſage de ſa raiſon & de ſa prudence, ſuffit pour cela (*a*). Et lorſque je réfléchis ſur ce que j'ai vu tant de fois dans les différents lieux où nous avons ſéjourné, mille exemples s'offrent à ma mémoire, & confirment ce que j'avance. Ah, Whiſton! Whiſton! je ne vous ai jamais oublié, ni ne vous oublierai jamais. Si votre condiſciple eût ſuivi les conſeils que vous lui avez donnés lorſqu'il vous rencontra à Paris (*b*), il ſe ſeroit bien épargné des peines, ainſi qu'à ceux qui l'ont ſuivi : il y auroit long-temps que le fantôme qui me faſcinoit les yeux, ſe ſeroit évanoui....

(*a*) *O cæcis mortalia plena tenebris*
Pectora, & ô mentes calegini circumſeptas
Stultitiæ! incedunt deſerta per avia: vix, heu!
Vix paucis noviſſe datum, quo tendere tutum,
Quà ſit iter, per quod vera & bona ſumma petantur:
Non docet hoc gemini nodoſa ſcientia Juris,
Non quæ Pæonio ſanat medicamine morbos,
Non Rhetor, non Grammaticus. Sapientia ſola
Hoc aperit, fida hæc hominum dux atque magiſtra eſt.

PALING. in Taur. pag. 12.

(*b*) *Voyez* la page 83 du premier Volume.

J'allois continuer ſur le même ton, lorſque Vitulos m'interrompit pour me demander d'un petit air moqueur, pourquoi tous les hommes ayant des moyens auſſi faciles que je le diſois pour ſe rendre heureux, il y en avoit ſi peu qui le fuſſent ; pourquoi ils s'abandonnoient preſque tous aux impulſions de leur inquiétude, aux ténebres de leur ignorance, aux tranſports de leurs paſſions ?

Je ne ſavois d'abord ſi je devois lui répondre ; mais après quelques moments de réflexions, je lui dis : Monſieur Vitulos, ſi les hommes ne ſont point heureux, ayant tous les moyens de l'être, c'eſt parce qu'ils font comme le Compere, comme le Révérend que voilà, comme Vitulos, tant d'autres & moi avons fait ; c'eſt parce qu'en s'abandonnant lâchement au tourbillon qui les entraîne, ils ne ſe donnent point la peine de réfléchir ſur la vraie maniere par laquelle ils peuvent atteindre au bonheur dont ils ſont ſuſceptibles ; en un mot, c'eſt que par une fatalité inconcevable, l'homme, malgré le pouvoir qu'il a du contraire, ſe plaît à chercher hors de lui ce qui n'y exiſte pas, ce qu'il a ſenti mille fois exiſter au-dedans de lui-même.

Et ce peuple qui croaſſe, dit Pere

Jean, & qui t'a ſi bien régalé, te ſemble-t-il auſſi qu'il ne ſoit point heureux?

Sans doute, répondis-je : il faudroit pour cela qu'il n'y eût chez lui ni erreurs, ni vices; mais il eſt trop ignorant pour qu'il n'y ait ni l'un ni l'autre. J'ai grand'peur qu'il n'erre par l'extrêmité oppoſée à celle de ceux qui s'aveuglent par leur trop de lumieres, & qu'il ne ſoit méchant d'une toute autre maniere qu'on ne l'eſt dans nos contrées. Quoi qu'il en ſoit, ſes erreurs n'en ſeroient pas moins des erreurs, ni ſes vices, des vices, & par conſéquent ſon état véritablement malheureux. Le Compere croaſſe ici à ſa maniere : mais ſi nos hôtes ſi doux, ſi bienfaiſants, ſi tranquilles en apparence, vouloient lui permettre d'aller croaſſer quelques jours parmi eux, il découvriroit bientôt qu'ils ne ſont point tels qu'il ſe l'eſt imaginé. Sa Révérence ſe ſouvient qu'il en vint ici un, il y a quatre jours, qui nous fit entendre que ſa Nation eſt fort nombreuſe; qu'il y a plus avant quantité d'autres Bourgades ſemblables à celle-ci : je ne m'étonnerois pas ſi ces Bourgades ſe réuniſſoient quelquefois pour aller en courſe ſur quelque peuple voiſin; car les haches, & autres

effets que nous avons vus, ne viennent certainement point de leur crû : je me trompe donc de beaucoup, ſi nos hôtes ſi hoſpitaliers, ſi charitables, ne ſont que des brigands fieffés. Enfin, ſi nous demeurons ici, le temps nous apprendra à quoi nous devrons nous en tenir ſur leur compte. — Ma foi, dit Pere Jean, tu pourrois bien avoir raiſon. Si tu avois toujours raiſonné de même, je ne t'aurois point pris ſi ſouvent pour un ſot.

CHAPITRE XIV.

Changement de Scene.

LE Révérend avoit à peine fini de parler, qu'un bruit confus ſe fit entendre. Nous ſortîmes de la cabane pour voir ce que c'étoit, & nous apperçûmes toute la Bourgade en mouvement.

Quoique Pere Jean eût la meilleure opinion de nos hôtes, il ne laiſſa point de s'armer d'un de nos fuſils, de faire prendre l'autre à Vitulos, à moi la hache, & de dire au Compere & à Diego de prendre nos arcs, & de ſe tenir ſur leur garde en cas d'événement. Mais le Compere

ne fit point semblant d'écouter son oncle; & Diego croyant qu'on alloit combattre, se cacha sous la litiere, dont le sol de la cabane étoit couvert.

Un instant après nous vîmes paroître le vieillard paré extraordinairement, & marchant à la tête des hommes de la Bourgade, dont les uns étoient armés d'arcs, les autres de massues ou de haches. Quatre femmes venoient ensuite, menant chacune, par la main, un enfant d'environ trois ans, couronné de feuillages, & ayant le corps peint de diverses couleurs. Le reste des femmes & des enfants suivoient.

Cette troupe marchoit d'un pas grave, & dans un profond silence. En passant devant notre cabane, elle poussa un cri de joie, & s'arrêta. Le vieillard s'étant avancé avec quatre des siens, nous fit entendre qu'ils alloient à quelque distance de-là, d'où ils ne tarderoient pas à revenir; & comme le Compere témoignoit vouloir les accompagner, il lui fit signe de demeurer.

Lorsque ce compliment fut fini, le vieillard se remit à la tête de la troupe; celle-ci poussa un second cri, & se remit en route.

Au bout d'environ un demi-quart

d'heure, elle entra dans un bois, & disparut. Alors Pere Jean nous dit qu'il vouloit voir ce qu'elle alloit faire; Vitulos dit la même chose: ils prirent leurs fusils & se mirent en chemin; enfin, je me joignis à eux avec la hache sur l'épaule; le Compere suivit en croassant, & Diego en tremblant.

Lorsque nous fûmes à l'entrée du bois, nos hôtes, qui s'y étoient enfoncés à environ une portée de carabine, firent retentir l'air de cornets-à-bouquin, & de hurlements effroyables. Aussi-tôt Pere Jean avança plus avant, & voulut, malgré les instances que nous lui fîmes, percer jusqu'à l'endroit où ils étoient.

A peine avions-nous fait quelques pas, que nous entendîmes des cris perçants, qui nous semblerent être ceux de quelques enfants. Ces cris nous firent redoubler le pas, nous arrivâmes à portée de la troupe, & nous apperçumes, à travers les broussailles, tout le monde prosterné devant un gros vilain bouc, aux pieds duquel le vieillard venoit d'ouvrir le ventre & d'arracher les entrailles à deux des quatre petits innocents dont j'ai parlé plus haut. Ce spectacle horrible nous fit dresser les cheveux, & mit Pere Jean dans une telle fureur, que, sans considérer ce

qui pouvoit arriver, il jetta d'un coup de fusil, le vieillard sur le carreau; en même-temps il m'arracha la hache, il fondit sur ces barbares, il en avoit déjà jetté une dixaine par terre; la troupe épouvantée prenoit la fuite à toutes jambes, avant que Vitulos eût songé à le seconder.

Après cet exploit, le Révérend écumant de rage, vint prendre le Compere par le collet, le traîna près de ces victimes encore palpitantes, & lui dit: Regarde, malheureux, considere les fruits de la férocité aveugle & enragée des peuples qui approchent le plus de cet état de nature que tu prétends être l'état le plus parfait que l'on puisse imaginer. Mais vois, & juge par ce spectacle sanglant, de quoi seroient capables des hommes, dont l'ignorance fût poussée à quelques degrés de plus.

Ce que nous venions de voir, ce que Pere Jean venoit de dire, avoit pétrifié le pauvre Compere. Mais lorsqu'il eut un peu repris ses sens, il s'écria: O l'abominable espece, que l'espece humaine! qui l'auroit jamais cru!... J'avois renoncé à la parole & à la raison, je renonce pour le coup à l'humanité!... je renonce à la vie!... Ah, mon cher Oncle! prêtez-moi

votre main ſecourable ; défaites-moi d'un fardeau que je ne puis plus ſupporter qu'avec horreur ; donnez-moi la mort !... Mais le Révérend, au-lieu d'écouter ſon neveu, nous dit qu'il falloit retourner à notre cabane, pour y prendre notre marmite & des proviſions, & partir de cet endroit ſans délai. Vitulos trouva cette propoſition un peu hardie : il lui dit que ſi les barbares, revenus de leur premiere frayeur, nous appercevoient dans la plaine, nous courrions grand riſque d'en être maſſacrés. Mais le Révérendiſſime lui répondit, que les gens cruels étoient ordinairement des lâches, & qu'il ne les craignoit pas.

Là-deſſus nous nous remîmes en route vers notre cabane, & nous n'apperçûmes perſonne. La troupe diſſipée s'étoit enfoncée dans le bois.



CHAPITRE XV.

Continuation de notre route.

LOrſque nous eûmes tiré de notre cabane tout ce qui nous convenoit, nous reprîmes le chemin par lequel nous étions entrés dans le pays. Enſuite nous tirâmes à travers une plaine ſablonneuſe droit à une chaîne de montagnes, qui paroiſſoient à deux ou trois lieues de nous.

Lorſque nous fûmes au pied de ces montagnes, nous jugeâmes qu'elles étoient inhabitées. C'eſt pourquoi nous entreprîmes de les paſſer, & en moins de deux heures nous fûmes de l'autre côté. Alors nous nous arrêtâmes près d'une fontaine qui ſortoit d'un rocher, & nous fîmes nos diſpoſitions pour paſſer la nuit dans cet endroit.

Cette nuit fut moins employée à dormir, qu'à réfléchir & raiſonner ſur ce que nous venions de voir. Le Compere, honteux d'avoir été la dupe de ſes fauſſes conjectures, perſiſtoit toujours à vouloir être aſſommé : le Révérend alloit enfin

le ſatisfaire; mais Vitulos vint à bout de leur faire entendre raiſon.

Lorſque le jour fut venu, nous tînmes conſeil ſur le chemin que nous aurions à prendre. Il fut réſolu que nous tirerions droit au Midi, pour tâcher d'aborder dans quelque contrée du Mogol, & paſſer de-là à Surate, & de Surate en Europe.

Nous marchâmes pendant huit jours à travers des pâturages immenſes, parſemés de quelques bocages, & entrecoupés de ruiſſeaux. Au bout de ce temps-là, nous rencontrâmes une horde de trois à quatre cents Tartares, qui nous régalerent d'abord de quelques pintes de lait, & qui finirent par nous voler nos armes, & tout ce que nous avions, malgré la réſiſtance de Pere Jean, les reproches du Compere, les repréſentations de Vitulos, les cris de Diego & mes pleurs.

Lorſque nous eûmes quitté ces Tartares, nous pourſuivîmes notre route; mais nous n'avions plus de quoi tirer du gibier pour nous nourrir : notre ſeule reſſource ne conſiſtoit plus que dans les herbes & les racines : heureuſement que nous découvrîmes parmi ces derniers une eſpece de raifort, qui étoit d'aſſez bon goût, & très-nourriſſant.

De temps en temps nous rencontrions encore quelques Tartares, qui nous régaloient comme les autres, & qui nous auroient volé de même, si nous eussions eu encore quelque chose à voler. Enfin, au bout de trois mois de fatigues & de périls de toutes especes, nous arrivâmes dans le Mogol.

Il s'agissoit de traverser ce vaste Empire, & de vivre un peu plus à notre aise que nous n'avions fait jusqu'alors; mais nous n'avions pas le sou. Pere Jean qui avoit été notre protecteur, notre appui, notre réconfort en mille occasions, le fut encore dans celle-ci. Il connoissoit parfaitement les simples, & se mit à en chercher de propres contre différentes maladies, & s'annonça pour Médecin dans la premiere Ville que nous rencontrâmes. Mais le délabrement de son habit, fut la cause que l'on ne se fia point d'abord à ce qu'il s'efforçoit de faire entendre. A la fin, ayant guéri une femme d'une fievre maligne, & un homme d'un mal de jambe jugé incurable, les pratiques lui vinrent en foule, & les présents lui tomberent de toutes parts.

Au bout de quelque séjour dans cet endroit, nous continuâmes notre route de ville en ville, & nous arrivâmes à

Lahor, où la renommée avoit déjà devancé notre nouvel Eſculape.

A peine fûmes-nous dans cette Ville, que les principaux de l'endroit voulurent voir ſa Revérence : c'étoit à qui le fêteroit, à qui l'employeroit dans les circonſtances où ſon miniſtere étoit néceſſaire. Enfin, au bout de trois mois, nous avions pour plus de deux mille écus de bien, tant en argent, qu'en bijoux & étoffes, &c.

Nous étions réſolus de ſéjourner au moins un an dans cette Ville, lorſqu'un ſoir, le Révérendiſſime ayant goûté d'un pot de confitures qu'on lui avoit envoyé, ſe trouva attaqué tout-à-coup d'une colique affreuſe. Il ne douta point que les Médecins de Lahor, jaloux de ſes ſuccès, ne l'euſſent fait empoiſonner : il eut recours à tous les remedes imaginables en cette occaſion ; & grace à l'effet de ces remedes, & à la force de ſon tempérament, il en fut quitte pour le mal.

Cette aventure nous fit partir le lendemain. Pere Jean avoit non-ſeulement le même régal à craindre pour l'avenir, mais auſſi les aſſaſſins, que Meſſieurs de la Médecine n'auroient point manqué de lui ſuſciter, au défaut de tout autre moyen de ſe défaire de lui.

A la ſortie de Lahor, nous paſſâmes par Nicodar, par Syrina, & nous arrivâmes à Delhy, ou la ſcience du Révérend Pere doubla notre capital. De Delhy nous fûmes à Agra, ou il gagna encore quelque choſe. Enfin, d'Agra nous vînmes en droite ligne à Surate, où nous trouvâmes un Vaiſſeau qui nous tranſporta à Goa; & dans cette derniere Ville, un autre Vaiſſeau, qui partoit dans la quinzaine pour Lisbonne.

CHAPITRE XVI.

Naufrage, & ce qui s'enſuivit.

IL ne nous étoit rien arrivé de remarquable dans notre traverſée de Goa en Europe. Mais lorſque nous fûmes à environ trente lieues de Lisbonne, un orage furieux s'éleva au milieu de la nuit, & nous pouſſa juſques vers la pointe du Cap de S. Vincent, où notre vaiſſeau fut briſé en mille pieces. Je ne décrirai point les particularités de ce naufrage : la crainte où j'étois plongé pendant qu'il dura, m'avoit ôté l'uſage entier de mes ſens : je ne le recouvrai, lorſque je me

trouvai dans l'eau, que pour me cramponner à un morceau du grand mât que je rencontrai ſous ma main.

Lorſque le jour fut venu, je regardai de toutes parts, je ne découvris que le ciel & la mer qui s'étoit calmée. Toutes les horreurs d'une mort prochaine ſe préſenterent à mon eſprit ; je pleurois, je me lamentois, j'appellois tous les Saints du Paradis à mon ſecours : enfin, le déſeſpoir le plus affreux alloit me ſaiſir, quand j'apperçus un vaiſſeau Anglois qui voguoit à toutes voiles vers moi.

Lorſque ce vaiſſeau fut à portée, l'équipage m'apperçut, & le Capitaine envoya la chaloupe pour me retirer d'entre les bras de la mort. Je ne fus point ſitôt dans cette chaloupe, que je demandai aux matelots s'ils n'avoient point ramaſſé quelques autres malheureux qui avoient fait naufrage avec moi ? Ils me répondirent que non : à ce mot, je ne doutai plus que le Compere, le Révérend, Vitulos & Diego ne fuſſent péris. Ce qui faillit de me faire évanouir de douleur & de triſteſſe.

Le Capitaine de ce vaiſſeau prit tous les ſoins poſſibles de moi : il me donna deux de ſes chemiſes, un chapeau & quelques autres nippes dont j'avois be-

ſoin. Comme ſon vaiſſeau étoit deſtiné pour Gibraltar, il fit faire une quête à ſon arrivée en cette Ville; au bout de deux jours, je me trouvai au moins vingt-cinq à trente guinées dans la poche. Cette ſomme ſuffiſoit pour me reconduire en France; mais comme ma ſanté étoit fort délabrée, tant par les peines que j'avois ſouffertes, que par le ſouvenir de mes pauvres camarades que je regrettois ſans ceſſe, je réſolus de faire quelque ſéjour en cette Ville.

Pendant ce ſéjour, je fis connoiſſance avec un vieillard Hollandois, logé dans la même maiſon que moi, & qui s'étoit ſauvé d'Eſpagne à cauſe de l'Inquiſition. Comme je paſſois preſque toutes les après-dînées chez cet honnête homme, je lui demandai un jour quel démélé il avoit eu avec les Inquiſiteurs? & il me répondit en ces termes :

Lorſque j'étois encore en Hollande, des perſonnes de la premiere conſidération d'Eſpagne me ſolliciterent plus de cent fois de paſſer en leur pays, pour y établir quelques manufactures qui y manquoient ; mais ma religion, qui eſt celle des Unitaires, m'empêcha, pendant plus de ſix ans, de me rendre à ces ſollicitations. Enfin, les avantages que je voyois

voyois à cet établiſſement, & les promeſſes qu'on me fit d'une tolérance entiere, me déterminerent à quitter ma patrie avec ma famille & mes biens, & d'aller m'établir dans l'endroit où l'on me deſiroit.

En moins de deux ans, pourſuivit le vieillard, le Ciel avoit tellement béni mon entrepriſe, que, ſans compter les ouvriers que j'avois amenés de Hollande, j'occupois plus de deux cents familles, que j'avois trouvées dans la derniere miſere, faute d'emploi. Ma douceur naturelle, quelques vertus, mes bienfaits, m'avoient attiré l'eſtime de tous les honnêtes gens de l'endroit où j'étois établi. Ma maiſon, ma table leur étoient ouvertes, & nos converſations ne rouloient que ſur les moyens d'attirer l'abondance dans la contrée.

Un projet de ſociété pour faire fleurir l'agriculture, rendit nos entrevues plus fréquentes. Alors les dévots me ſoupçonnerent de dogmatiſer; un orage terrible alloit éclater ſur ma tête & ſur celle de tous mes amis, lorſqu'un ſoir, un honnête homme accourut nous avertir de nous ſauver tous dans l'inſtant, ſi nous ne voulions point tomber entre les mains de l'Inquiſition. Nous n'eûmes

le temps de mettre aucun ordre à nos affaires : nous partîmes tous dans la minute, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Quant à moi, j'arrivai ici avec ma femme & mes deux fils : une fille que j'avois, & qui étoit alors dangereusement malade, ne put être transportée ; elle fut abandonnée à la garde de Dieu ; & depuis ce temps-là, je n'ai pu en avoir aucune nouvelle.

Ici les larmes empêcherent le vénérable vieillard de continuer. Lorsqu'elles furent un peu appaisées, je lui demandai s'il n'y avoit point de moyen de rentrer dans ses biens ? Tout est perdu ! s'écria-t-il : la manufacture est anéantie : les pauvres gens que je nourrissois, sont réduits à une misere affreuse ; mes amis dispersés sont aussi malheureux que moi ; & s'il m'en restoit encore, ils n'oseroient ouvrir la bouche pour implorer la justice, & réclamer les droits de l'humanité.

J'avoue que si quelque chose m'a touché dans la vie, ce fut la situation de ce vieillard. Lorsqu'il eut fini de parler, je le consolai le mieux qu'il me fut possible, & je lui dis tout ce que je crus capable de lui faire naître l'espoir de revoir sa fille un jour, & de rentrer dans ses biens.

CHAPITRE XVII.

Continuation de ma route.

LA vue continuelle d'un homme malheureux que je chériſſois ; celle de la mer qui mouille les murailles de Gibraltar, & qui me rappelloit ſans ceſſe la perte que j'avois faite de mes amis, me déterminerent d'abréger mon ſéjour, & de partir de cette Ville.

Après avoir pris congé du vieillard & du Capitaine Anglois, je partis pour Madrid. Comme c'étoit au milieu de l'été, j'eus l'imprudence de marcher un jour par la grande chaleur ; je reçus un coup de ſoleil au moment que j'allois entrer dans Grénade ; & comme cet accident m'avoit fait perdre connoiſſance, l'on me tranſporta dans la Ville, où l'on me mit entre les mains d'un Médecin François, qui prit tous les ſoins poſſibles de ma perſonne, juſqu'à mon entiere guériſon.

Lorſque je fus rétabli, je payai le Médecin, je le remerciai de ſes ſoins, & me diſpoſai à continuer ma route.

La veille de mon départ, je me trou-

vai en compagnie avec deux Religieux de l'Ordre de S. Dominique. Ces Révérends Peres ayant appris que je partois le lendemain, me demanderent pourquoi je ne demeurois point encore quelques jours, pour voir un des plus beaux Autoda-Fé que l'on eût faits depuis longtemps? Je leur répondis que je n'aimois point à repaître mes yeux de ces fortes de fpectacles, où l'humanité avoit tant à fouffrir.

Il ne s'agit point ici d'humanité, reprit un de ces Peres, il ne s'agit que de brûler des hérétiques. Les hérétiques, répartis-je, font des hommes comme nous: un hérétique fouffrant, eft notre femblable qui fouffre.... Monfieur eft peut-être hérétique auffi? interompit le Religieux. — Je ne fuis point ici pour faire ma confeffion de foi, repliquai-je: je dirai feulement que je ne fais par quel droit votre Ordre s'arroge le pouvoir en ce Royaume, de martyrifer les gens pour leurs opinions. — Oh! oh! dit le Dominicain, vous ne favez point par quel droit notre Ordre s'arroge ce pouvoir? Eh bien, vous faurez que c'eft par un droit qui fait honneur à la raifon, à la nature & à la Religion. Comme vous me paroiffez peu inftruit fur cet article, &

qu'un petit détail ſur la nature de ce droit pourra vous deſſiller les yeux, & peut-être faire de vous un bon Catholique, écoutez ce que je vais vous dire.

C'eſt un axiôme parmi nous, qu'il n'y a qu'une ſeule Religion dans laquelle on puiſſe ſe ſauver. Hors d'icelle, quelque juſte que l'homme puiſſe être, il eſt en abomination aux yeux de ſon Créateur; il ne lui plaît qu'autant que ſes œuvres ſe trouvent juſtifiées par la Foi, & que cette foi eſt ſoutenue par le culte qu'il exige. L'un & l'autre eſt l'objet de la révélation, la révélation eſt la baſe de la vraie Religion, celle-ci eſt la Religion Chrétienne.

Comme Dieu connoît la foibleſſe de la raiſon de l'homme, ſon inconſtance naturelle, la corruption de ſon cœur, & que d'ailleurs il eſt infiniment jaloux de la pureté de cette foi & du culte qu'il a établi, qu'il en veut l'étendue, la défenſe & la perpétuité, il a établi ſur la terre un ORACLE infaillible de ſes décrets éternels, qu'il faut croire ſur ſa parole ſous peine de réprobation; un INTERPRETE irréfragable de ſa volonté ſuprême, qu'on ne peut contredire, ſans s'oppoſer à la Divinité même; un FANAL certain, auquel on doit avoir recours

dans les ténebres du doute & de l'ignorance; un CHEF UNIQUE de la hiérarchie Eccléſiaſtique, pour *arracher* (*a*), *perdre*, *diſſiper*, & *planter en ſon nom*, *par ſa doctrine*, en un mot, pour faire ici-bas tout ce qu'il juge à propos pour la gloire de Dieu & le bien de la Religion. Or, cet Oracle, cet Interprete, ce Fanal, ce Chef, eſt *Nòtre Saint Peré le Pape de Rome*, *légitime Succeſſeur de S. Pierre* : d'où il s'enſuit que la vraie Religion eſt la Religion du Pape, & que comme les Payens, les Juifs, les Hérétiques, les prétendus gens d'eſprit, ne croyent point au Pape, ils ſont hors de la vraie Religion, & abominables devant Dieu.

Cependant, quoique Dieu ait en abomination les neuf dixiemes de ſes enfants qui ſont ſur la terre, parce qu'ils ſont hors de la vraie Religion, il ne laiſſe point de recevoir en grace ceux d'entre eux qui ſe rangent dant le giron de l'Egliſe, & qui ſe ſoumettent aveuglement à ſa doctrine & à ſes déciſions. C'eſt pourquoi nous n'épargnons ni ſermons, ni promeſſes, ni diſputes, ni controverſes, ſoit pour convertir les Infideles &

(*a*) *Bulle de* CLEMENT VIII. Oſculta, Filii, &c.

les Incrédules, ſoit pour ramener les Hérétiques dans le ſentier de la vérité. Mais, lorſque la voie de la douceur eſt inutile, que l'opiniâtreté des ennemis de la foi eſt inflexible, ou que quelqu'autre cauſe phyſique ou morale s'oppoſe au progrès de l'Evangile; en vertu de l'autorité que Dieu a donnée à ſon Vicaire, & dont celui-ci nous a fait part, nous n'héſitons point d'avoir recours à la rigueur, à la perſécution, à la violence, à la cruauté même, perſuadés que tout eſt permis contre les hommes que Dieu a rejettés de devant ſa face; que c'eſt un œuvre qui lui eſt agréable, de pourſuivre juſqu'au moindre de ſes ennemis, d'éteindre par la mort leur génération future, & d'arrêter ainſi la propagation de l'erreur.

Mais, mon Pere, interrompis-je, eſt-ce que la Religion Chrétienne s'eſt établie par ce mêlange ſingulier de douceur & de cruauté?

Point du tout, mon enfant, reprit le Dominicain; la Religion Chrétienne s'eſt établie par la piété, la douceur, la prédication, par la vie pure & exemplaire des Apôtres & des premiers Chrétiens. L'Egliſe étoit alors trop foible pour joindre la rigueur à la voie de perſuaſion. Ses

Chefs manquoient de politique, de crédit, & sur-tout de cette sainte audace, par laquelle leurs successeurs se distinguerent si noblement dans la suite. Mais lorsque les Chrétiens se virent assez forts par leur nombre, par le courage des Evêques, par l'appui de quelques Grands, ils ne tarderent pas à faire voir que ce zele, qui leur faisoit envisager les supplices avec intrépidité, ne leur manquoit point, lorsqu'il s'agissoit ou de venger le sang de leurs freres, ou de planter l'Evangile par le fer & par le feu, ainsi que par la prédication.

Le troisieme siecle fut à peine écoulé, que par la plus louable, la plus sainte des représailles, ils égorgerent dans la Syrie & la Palestine (*a*), les Magistrats qui avoient sévi contre eux; ils noyerent la femme & la fille de Maximin, & firent périr dans les tourments ses fils & ses parents.

Quelque temps après, S. Cyrille appuya cette démarche par ses discours & par sa conduite. Il chassa de son autorité les Novatiens, & dépouilla leur Evêque de

(*a*) *V. l'Essai sur l'Hist. Générale.*

ſes revenus (*a*). A la tête d'un peuple ému, il attaqua les Juifs dans leurs Synagogues, les chaſſa d'Alexandrie, & fit piller leurs biens par les Chrétiens : *Parce que*, dit S. Auguſtin, *tout appartient aux Fideles ; les Méchants ne poſſedent rien en propre* (*b*).

L'intrépide Patriarche n'en demeura point-là : il ſoutint fort & ferme, que l'autorité ſéculiere eſt au-deſſous de l'autorité Eccléſiaſtique ; & pour le prouver, cinq cents Moines entourerent un jour le Gouverneur Oreſte, qui ne portoit point aſſez de reſpect à Son Eminence, le bleſſerent d'un coup de pierre, & l'auroient écraſé, ſi les gardes de ce Gouverneur n'euſſent arrêté leur fureur. Il eſt vrai qu'il en coûta la vie à un Moine, mais il fut à l'inſtant béatifié : & pour appaiſer les mânes du martyr de Jeſus-Chriſt, il ne fallut pas moins que le ſang de la célebre Hypachie, que les Chrétiens mirent en pieces aux pieds de leurs Autels (*c*).

(*a*) *V.* Barbeyrac *dans la Préface de ſa Traduction du* Droit de la Nature & des Gens, de Puffendorf.

(*b*) *Ibid.*

(*c*) *Ibid.*

Ce que vous venez d'entendre, mon cher, ſuffiroit pour vous faire comprendre qu'il eſt très-permis; & même de néceſſité de précepte, de mettre tout en œuvre pour les progrès de la foi, pour l'extirpation de l'héréſie, ainſi que pour le ſoutien de la puiſſance, de la grandeur & de la majeſté des Miniſtres du Seigneur. Mais je veux bien vous faire voir que ce zele de la primitive Egliſe n'étoit qu'une étincelle, en comparaiſon de celui qui anima les Fideles dans les ſiecles poſtérieurs.

Tandis que les Empereurs, devenus Chrétiens, commencent à perſécuter leurs ſujets (*a*) par des édits plus ou moins rigoureux, contre les Donatiſtes, les Priſcillianites, les Manichéens, &c.; tandis que l'on s'égorge en Aſie (*b*), & dans vingt autres endroits, pour la conſubſtantialité du Verbe; qu'à Rome les Vicaires de J. C. employent toute leur politique & les inſpirations d'en-haut, pour affermir le pouvoir & l'autorité que Dieu leur a donnée ſur les Royau-

(*a*) *V. l'Hiſt. Eccl. du* 3, 4, 5[e]. *ſiecle &c.* — *l'Hiſt. Génér. par une Société de Gens de Lettres.*

(*b*) *Ubi ſup.* — AMM. MARCEL.

mes & les Rois de la terre ; tandis que par une miſſion divine & particuliere, Charlemagne court maſſacrer (*a*) tous les habitants d'Eresbourg, qu'il renverſe le temple d'Irmenſeul, & qu'il égorge les Prêtres ſur les débris de l'idole, qu'il pénetre juſqu'au Wéſer, qu'il fait main-baſſe ſur tout ce qui oſe lui réſiſter, qu'il laiſſe aux peuples ſoumis des Miſſionnaires pour les convertir, & des ſoldats pour les forcer ; tandis qu'il fait tuer quatre mille cinq cents priſonniers, pour avoir tenté de recouvrer la liberté qu'il leur avoit ravie, & qu'il ſacrifie plus de victimes à ſa ſainte ambition, que tous les Payens qu'il vainquit n'en auroient immolé à leurs idoles juſqu'au jour du jugement ; tandis enfin, que l'Impératrice Théodora pourſuit pieuſement les Paulitiens (*b*), juſques dans le fond de l'Armenie ; qu'elle en fait détruire plus de cent mille pour venger la Religion, & pour remplir ſes coffres des dépouilles de ces Hérétiques abominables, je

---

(*a*) *V. l'Hiſt. d'Allemagne* — MEZERAI, *Hiſt. de France.* — *Hiſt. Eccl.* — *Eſſai ſur l'Hiſt. en génér.*

(*b*) *V.* MAIMBOURG. *Hiſt. des Icon. Liv.* 6, *p.* 263, *édit. de Holl.*

viens à cet heureux temps qui a vu naître les Croisades.

Vers la fin du onzieme siecle, l'Europe se trouva de beaucoup trop peuplée. Les inondations des Barbares avoient rempli l'Angleterre, la France, l'Espagne, l'Italie & l'Allemagne d'un monde infini : la plupart des Monasteres étoient si pauvres, que les Religieux étoient obligés de travailler : les peuples étoient plongés dans des désordres affreux : la Terre-Sainte étoit entre les mains des Infideles. Or, pour dépeupler la terre, enrichir les Moines, réformer les mœurs, & recouvrer Jérusalem, le Ciel suscita un S. Hermite, nommé Pierre (*a*), qui prêcha de la part de Dieu la Croisade à tous les Fideles, & de la part du Pape Indulgence pléniere, à quiconque seconderoit l'entreprise de son corps ou de ses biens.

Deux motifs aussi puissants font effet. Plus de quatre-vingt mille Croisés partent de France & d'Allemagne (*b*) sous

---

(*a*) *Hist. Eccl.* — MEZERAI, *Abrégé Chron.* — *Hist. Univ.* — MAIMBOURG, *Hist. des Crois. ad an.* 1095.

(*b*) *Ubi sup. ad an.* 1096.

la conduite de l'Hermite. L'avant-garde, commandée par Gautier *sans argent*, essaye son courage en massacrant sur sa route la moitié des Bulgares. Le Général suit son Lieutenant : sur le refus qu'on fait en Hongrie de lui fournir des vivres, il prend Malavilla d'assaut, & en fait passer tous les habitants au fil de l'épée. Punition justement due à un peuple opiniâtre, qui refusoit de coopérer à une si sainte expédition!

Quinze mille Allemands commandés par le Prédicateur Godeschald, suivent l'armée de l'Hermite. Mais à l'approche de ces nouveaux Apôtres, les Hongrois prennent l'allarme, ils tombent à leur tour sur le Prédicateur & ses quinze mille hommes, & les exterminent tous. Deux cents mille autres Croisés suivent ces derniers : ils font main-basse sur tous les Juifs qu'ils peuvent attraper, contraignent le reste à éventrer leurs femmes, leurs enfants, & à se tuer eux-mêmes de désespoir. Après une si sainte action, le Ciel récompense ces pieux Héros de la couronne du martyre; ils sont assommés sur la route, ainsi que les trois quarts de ceux qui les avoient précédés.

Cependant l'Hermite & Gauthier arrivent devant Constantinople avec le reste

de leurs troupes : & pour faire voir que Dieu s'aide quelquefois de la main des méchants pour l'exécution de ſes décrets, une troupe de bandits ſe joint aux ſoldats de Jeſus-Chriſt; ils ravagent enſemble les environs de la ville; ils paſſent le Boſphore; tout cede, tout plie ſous eux : mais le diable, jaloux de leurs exploits, ſuſcite le Sultan de Bithinie, qui les défait entiérement.

Sept cents mille autres Croiſés percent en Aſie (*a*). Leurs Chefs réparent l'échec de l'Hermite : ils prennent Nicée, Antioche, Edeſſe, Jéruſalem, & font un tel maſſacre des Infideles, que les vainqueurs mêmes en auroient eu horreur, ſi ce n'eût été pour la gloire de Dieu.

Au bruit d'un ſuccès ſi glorieux, deux cents mille autres Croiſés s'aſſemblent (*b*); Hugues de France repaſſe en Europe, & ſe met à leur tête. L'on en tue une partie dans la Grece; Soliman tombant ſur le reſte, les taille en pieces, & leur Chef meurt abandonné dans l'Aſie Mineure. Tant il ſe trouve d'obſtacles à faire le bien!

(*a*) *Ubi ſup. ad an.* 1098. *& ſeqq.*
(*b*) *Ubi ſup.*

Les Croiſés, affoiblis par leurs victoires, par les maladies, par le temps, par la diviſion de leurs conquêtes, par la diſcorde de leurs Chefs, par la perte d'Edeſſe (*a*), ſollicitent une ſeconde Croiſade.

St. Bernard prêche cette nouvelle entrepriſe avec tout l'enthouſiaſme dont il eſt capable; il déchire ſon habit, fait des miracles, prophétiſe, abſout, & le zele apoſtolique reſaiſit la France & l'Allemagne. L'Empereur Conrad court en pillant faire exterminer ſon armée par le Sultan d'Icone. Louis le Jeune eſt battu par l'ennemi à Laodicée, & déshonoré par ſa femme à Antioche. La faim, la miſere, rechaſſent les nouveaux Croiſés en Europe. Saladin bat les Chrétiens de l'Aſie à Tybériade (*b*), prend Gui de Luſignan, la Vraie Croix, Jéruſalem; tout alloit être perdu! mais par une protection particuliere d'en-haut, ce Saladin oublie de venger le ſang des Infideles que les Chrétiens avoient fait couler en pareille occaſion, 88 ans auparavant.

Cette déplorable nouvelle plonge l'Eu-

(*a*) *Ubi ſup. ad. ann.* 1140. 41, 42, 43 *& ſeqq.*
(*b*) *Ibid. ad: ann.* 1187, 88, 89, *&c.*

rope dans la conſternation. L'Empereur Barberouſſe jure de venger la Chrétienté. Ce Prince paſſe en Aſie, bat deux fois l'Ennemi, prend Icone d'aſſaut, & va tout rétablir en Paleſtine. Mais, par un malheur inconcevable, ce grand homme ſe noye dans le fleuve Cydenus (*a*), & ne laiſſe après ſa mort que 7 à 8 mille hommes, que ſon fils raſſemble pour les joindre aux débris de l'armée de Luſignan.

Cependant Philippe-Auguſte & Richard arriverent en Syrie (*b*) : ils ſe trouvent à la tête de trois cents mille combattants; ils prennent Ptolémaïs, & concertent de pouſſer plus loin leurs exploits. Mais le Démon, qui a toujours intérêt de traverſer les plus ſaintes entrepriſes, ſeme la diviſion entre ces deux Princes, & Philippe repaſſe en France : Richard bat Saladin à Céſarée; Saladin ruine l'armée de Richard; & ce dernier, contraint de retourner en Angleterre, tombe entre les mains de l'Empereur Henri VI, ſon ennemi.

(*c*) L'ardeur de ſe croiſer ne ſe ralen-

(*a*) *Ibid. ad an.* 1200.

(*b*) *Ibid. ad eund.*

(*a*) *Ibid. ad. an.* 1201, 2, 3, *&c.*

tit point. Il ſe forme une armée de Héros nouveaux, qui s'embarquent à Veniſe pour la Dalmatie. A leur deſcente, ils prennent Zara, au-lieu de paſſer en Terre-Sainte. Conſtantinople, qui vraiſemblablement avoit encouru la colere du Ciel, devient un nouvel objet de leur ſainte fureur. Ils eſcaladent, pillent, brûlent, ſaccagent cette grande Ville; ils blaſphêment, violent, & font main baſſe ſur tout ce qu'ils rencontrent; ils détruiſent les Egliſes, briſent les Autels & les Images; ils danſent dans le Sanctuaire de Sainte Sophie, & précipitent l'Empereur Mirzuflos du haut d'une colonne. Pour couronner cet exploit, Baudouin de Flandre s'empare de la couronne du précipité; puis les Bulgares attrapant le nouveau couronné, lui coupent les bras & les jambes, & le jettent aux bêtes féroces.

(*a*) Tandis que ces choſes ſe paſſent en Aſie, on ne demeure point à rien faire en Europe. Deux armées de Croiſés ſe forment contre les Albigeois & les Maures. L'une de ces armées prend Béziers, en extermine tous les habitants, ruine

(*a*) *Ibid. ad. an.* 1208.

ceux de Carcassonne, s'empare de Lavaur, égorge le Seigneur de cette ville & 80 Chevaliers, noye la fille du même Seigneur dans un puits, & brûle autour d'elle trois cents Lavaurois pour achever le grouppe. L'autre ravage tous les pays où elle passe (*a*), tue cent mille Maures dans les plaines de Tolosa, met aux fers deux cents mille autres de ces Infideles, & revient chez elle en remerciant Dieu du succès d'une si glorieuse expédition.

(*b*) La sainte ardeur de se croiser continue : elle passe même jusqu'aux enfants. Une multitude innombrable d'écoliers partent sous la conduite des Moines & des Maîtres d'école. Mais l'esprit malin pousse les conducteurs à en vendre une partie aux Musulmans, & le reste périt de misere en route.

Les Croisés de l'Asie, sortis de l'espece de léthargie où ils étoient depuis quelque temps, prennent Damiette & redeviennent en état de pousser leurs conquêtes en Egypte (*c*). Sur ces entrefaites, un Bénédictin dispute le commandement

---

(*a*) *Ad an.* 1212.

(*b*) *Ad eund. an.*

(*c*) *Ubi sup. ad an.* 1218, 19, 20, 21 *& seq.*

de l'armée au Roi de Jérusalem; le Prêtre du Seigneur l'emporte sur le Souverain, & enfourne l'armée entre deux bras du Nil, pour la garantir de toute surprise : mais Sultan Mélédin, conseillé par Lucifer, y inonde les Croisés, & les contraint de faire une trêve honteuse & de se retirer en Phénicie.

(*a*) Saint Louis, inspiré du même zele, croit mieux faire que ses prédécesseurs. Il équipe une flotte ; il part de France, & aborde en Egypte. L'intempérance, les débauches & les maladies enlevent la moitié de son armée ; les Sarrasins défont le reste à Massoure, & le prennent prisonnier avec ses deux fils. Après ce désastre, il est contraint de rendre la Ville de Damiette pour sa rançon, de payer quatre cents mille livres pour les autres prisonniers, & de repasser en France sans avoir rien fait.

(*b*) Quelques années après, le zele du S. Roi se ranime : il s'embarque pour aller convertir le Roi de Tunis, & descend vers les ruines de Carthage : mais la peste désole son armée, il en est attaqué lui-

---

(*a*) *Ad an.* 1250.

(*b*) *Ad eund. an.*

même, & meurt par humilité ſur un tas de cendres.

Ce déplorable événement, que Dieu a ſans doute permis pour des cauſes à lui connues, oblige les Croiſés de faire une trêve avec le Proſélyte manqué, & de venir paſſer l'hyver en Sicile.

La campagne ſuivante, ils paſſent en Aſie. Ils prennent Jaffa, Beaufort, Nazareth & Antioche; ils font mourir environ dix-ſept mille perſonnes, & emmenent plus de cent mille eſclaves. De ſi glorieux ſuccès font eſpérer de retablir les choſes en ce pays-là; mais le contraire arrive (*a*): Sultan Melecſeraph reprend Tyr, Sidon, & d'autres Villes; il bat les Chrétiens par-tout où il les rencontre, & ruine pour jamais leurs affaires en Terre-Sainte.

Mais, mon Pere, dis-je au Dominicain, puiſque Dieu étoit l'Auteur de ces entrepriſes, pourquoi y périt-il tant de Croiſés? pourquoi s'y commit-il tant de déſordres? pourquoi Dieu ne les maintint-il point dans leurs conquêtes?

Quant au premier article, répartit le

(*a*) *Ad. eund. an.*

Religieux, je réponds que Dieu a permis ces pertes, pour faire voir que l'on ne peut racheter à trop haut prix cette Terre Sainte, ces lieux sacrés, que son divin Fils a honorés de sa présence, & arrosés de son sang. Quant au second, je réponds qu'il n'est point d'entreprise si louable, de zele si pur, où il ne se glisse un peu de corruption; telle est la fragilité de la nature humaine : mais cette corruption, & tout ce qui en dépend, n'est qu'une peccadille dans tous les cas où il s'agit de la gloire de Dieu, & de l'accomplissement de sa volonté. Enfin, quant à la troisieme question que vous me faites, il est vrai qu'il paroît étonnant que Dieu ne maintînt point les Croisés dans leurs conquêtes; mais les autres avantages qui résulterent de l'entreprise des Croisades, ne cedent en rien à la possession de la Palestine entiere. Ecoutez bien :

Notre Saint Pere le Pape étendit sa puissance, affermit son autorité, & agrandit son patrimoine.

Les Princes Chrétiens s'accoutumerent insensiblement au joug qu'il trouva à propos de leur imposer pendant ces saintes guerres.

La haine que tout bon Catholique doit

avoir pour les Infideles & les Hérétiques s'enracina ſi fort, qu'elle ne s'effacera jamais.

L'ignorance & la ſimplicité, qui ſont les baſes de la vertu, furent portées à leur plus haut point.

Le progrès des ſciences & de la raiſon, qui ſont les inſtruments du Diable, fut reculé auſſi loin qu'il put l'être.

L'Europe fut purgée de pluſieurs millions d'hommes qu'elle avoit de trop.

Les Moines acheterent une partie des terres des Croiſés à vil prix, & eurent celles des autres pour rien.

Ces mêmes Croiſés obtinrent par leur zele, l'abſolution de leurs péchés.

Enfin, la colere du Ciel s'appaiſa par les pleurs & les gémiſſements de 400 mille familles pillées, ruinées & abandonnées : par la fumée des villes qu'on brûla, & des provinces qu'on ravagea ; par les cris des vierges qu'on viola ; & par la mort d'une multitude innombrable de Juifs, d'Infideles & d'Hérétiques qu'on égorgea.

A votre avis, mon cher, ces avantages ſont-ils médiocres ?

Ce n'eſt pas tout. Les Croiſades ne furent point le ſeul moyen que le Ciel ſuſcita pour extirper l'erreur, & accroître

le gouvernement de notre Mere la Ste. Eglise. Lisez les histoires, sur-tout celles des huit derniers siecles ; vous verrez les ruses pieuses des Papes, la noble ambition des Evêques, le saint enthousiasme des Moines, la docilité évangélique des Princes, le zele apostolique des peuples, concourir à l'envi pour la destruction des ennemis de la foi. Vous verrez persécuter, piller, tourmenter, pendre, rouer, décoler, tenailler, brûler, massacrer, sans pitié, sans miséricorde, & sans distinction d'âge, de sexe & de condition, juridiquement ou sans forme de procès :

Les Vilgariens en Espagne & en Italie (*a*) :

Les Juifs en France (*b*), en Portugal (*c*), & en Angleterre (*d*) :

Les Vaudois à Minerbe (*e*) :

Les Stadings en Allemagne (*f*) :

Les Manichéens en Champagne (*g*) :

Les Albigeois à Montsegur (*h*) :

Les Bisoques en Baviere, en Boheme & en Autriche (*i*) :

(*a*) *Hist Eccl.* ad ann. 1001. (*b*) — 1002. — (*c*) 1189. — (*d*) 1206. — (*e*) 1210. — (*f*) 1232. & *suiv.* (*g*) 1239 — (*h*) 1243. — (*i*) — 1315. —

Les Flagellants en Misnie (*a*) :

Les Protestants à Strasbourg (*b*), à Volzei (*c*), à Deventer (*d*) & en mille autres endroits.

Vous y verrez le massacre de Merindol & de Cabriere (*e*) :

Le massacre de Calabre (*f*) :

Le massacre de Vassi (*g*) :

Le massacre de S. Barthelemi (*h*) :

Le massacre d'Irlande (*i*), & bien d'autres massacres que je ne prends point la peine de vous rapporter.

Examinez, dis-je, les fastes de la Catholicité ; vous y verrez brûler Jean Hus & Jérôme de Prague en dépit du droit des gens (*k*) :

Enfermer & piller toute l'Infanterie Hussite, dans les granges de Bohmischbroda (*l*) :

Condamner plus de huit mille personnes

(*a*) 1414. — (*b*) *Théat. des Mart. ad an.* 1526. — (*c*) *Ibid ad an.* 1528. — (*d*) *Ibid* 1571. — (*e*) *Hist. Eccl. ad an.* 1545.

(*f*) MEZERAI, *Abrégé Chron. ad an.* 1560. — (*g*) *Ibid* 1562. — (*h*) *Ibid.* 1572. — (*i*) LAURENT ECHARD, *Hist d'Angl. ad an.* 1620. — (*k*) *Hist. Eccl. ad an.* 1415. — (*l*) *Hist. d'All. ad. an.* 1434. —

nes au feu par le Dominicain Torquemada (*g*) :

Massacrer plus de quinze millions d'Infideles par les Espagnols en Amérique (*h*) :

Brûler plus de huit cents Anglois sous le regne de leur Reine Marie (*i*) :

Exterminer plus de dix-huit mille personnes sous le gouvernement du Duc d'Albe (*k*) :

Poursuivre l'hérésie jusques dans les sépulcres de ses Sectateurs ; troubler les cendres des Rois, flétrir leur mémoire ; remplir l'Europe de larmes, d'horreur & de sang pour empêcher la Réformation. En un mot, rassemblez les faits, comptez plus de cinquante millions de victimes que le zele de Religion a sacrifiées depuis l'établissement du christianisme jusqu'à ce jour, & ne demandez plus ce qui nous autorise à poursuivre à outrance ceux qui ne pensent pas comme nous.

Ah! mon cher frere ! poursuivit le Dominicain, pour peu que votre cœur se prête aux douces influences de la grace, combien ne doit-il point sentir que, par

---

(*g*) *Hist. Eccl.* — (*h*) *Hist. univers.* — (*i*) *Hist. d'Anglet. ad an.* 1553-58. (*k*) *Hist. des Pays-Bas.*

de si glorieuses marques, par de si constantes prérogatives, notre sainte Religion l'emporte sur toutes les Religions de la terre ! Si quelques Infideles, quelques hérétiques ont voulu quelquefois prouver, soutenir, étendre leurs opinions par de semblables moyens, ils éprouverent bientôt le défaut de ce secours surnaturel & divin qui ne nous manque jamais en telle occasion. Une pitié déplacée, une lâche tolérance, fondées sur des raisons frivoles, succédoient à leur zele; ou succombant eux-mêmes sous le poids de leurs vains efforts, ils prouvoient invinciblement, qu'il n'appartient qu'aux seuls Catholiques de subjuguer la terre par telles armes qu'ils jugent à propos.

Mon Pere, dis-je au Dominicain, si je ne savois que ce que vous venez de me conter s'est passé parmi les hommes, je croirois que vous m'auriez fait l'abrégé des annales de l'Enfer. Non, mon Pere, rien au monde ne peut me faire croire que de telles prérogatives honorent la Religion. Il n'y a pas long-temps que j'ai vu un Peuple barbare immoler deux petits enfants à un bouc infâme, & j'ai dit qu'une telle action étoit horrible & abominable : si j'avois le malheur de voir sacrifier aujourd'hui autant d'héréti-

ques au vrai Dieu, je dirois que ce ſeroit un ſacrifice exécrable.

Mon cher frere, me dit le Religieux, je ſuis bien fâché que votre cœur demeure inſenſible aux impulſions de la vérité. Adieu : je prie le ciel qu'il daigne vous éclairer un jour ; & je vous ſouhaite un heureux voyage.

Lorſqu'il eut fini ces paroles, il partit avec ſon compagnon.

Pour moi, lorſque le ſoir fut arrivé, je me couchai de bonheur, afin de partir le lendemain de grand matin.

Fin du ſecond Volume.

Date Due

NOV 16 '64			

Demco-293

